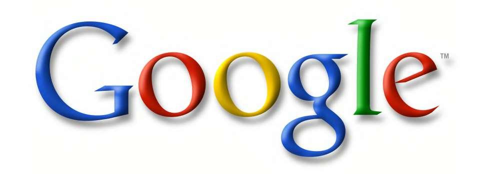
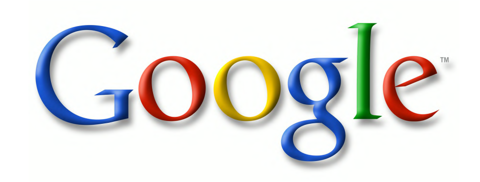
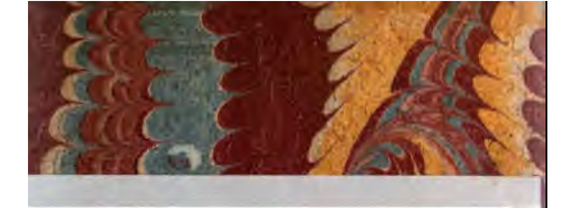

Google













Contador de [illegible]

2/r

VOYAGES
DE
GULLIVER.

TOME SECOND.

Seconde Edition, revûë & corrigée.



A MILDENDO,
Chez les Freres PIGMEOS.

Avec Privilége de l'Empereur de Lilliput.
1727.

TABLE
DES CHAPITRES DU SECOND TOME.
III. PARTIE.

ã ij

IV. PARTIE.

Fin de la Table.





VOYAGES DE GULLIVER.

TROISIE'ME PARTIE.

VOYAGE A LAPUTA, aux Balnibarbes, à Luggnagg, à Gloubbdoubdrid, & au Japon.

CHAPITRE PREMIER.

L'Auteur entreprend un troisiéme Voyage. Il est pris par des Pirates. Méchanceté d'un Hollandois. Il arrive à Laputa.

IL n'y avoit que dix jours environ que j'étois chez moi, lorsque le Capitaine *Guill. Robinson*, de la Province de *Cornouaille*, Capitaine de *la Bonne Esperance*, Vaisseau de trois cens Tonneaux, vint me

trouver. J'avois été autrefois Chirurgien d'un autre Vaisseau dont il étoit Capitaine, dans un Voyage au Levant, & j'en avois été toûjours bien traité. Le Capitaine ayant appris mon arrivée, me rendit une visite, où il me marqua la joye qu'il avoit de me trouver en bonne santé, me demanda si je m'étois fixé pour toûjours, & m'apprit qu'il méditoit un Voyage aux *Indes Orientales*, & comptoit partir dans deux mois. Il m'insinua en même-tems que je lui ferois grand plaisir de vouloir bien être le Chirurgien de son Vaisseau, qu'il auroit un autre Chirurgien avec moi & deux Garçons; que j'aurois une double paye, & qu'ayant éprouvé que la connoissance que j'avois de la Mer, étoit au moins égale à la sienne, il s'engageoit à se comporter à mon égard, comme avec un Capitaine en second.

Il me dit enfin tant de choses

obligeantes, & me parût un si honnête homme, que je me laissai gagner, ayant d'ailleurs, malgré mes malheurs passez, une plus forte passion que jamais de voyager. La seule difficulté que je prévoyois, étoit d'obtenir le consentement de ma femme, qu'elle me donna pourtant assez volontiers, en vûë, sans doute, des avantages que ses enfans en pourroient retirer.

Nous mîmes à la voile le cinquiéme d'Août 1706. & arrivâmes au Fort *saint Georges*, le premier Avril 1707, où nous restâmes trois semaines pour rafraîchir nôtre Equipage, dont la plus grande partie étoit malade. Delà nous allâmes vers le *Tonquin*, où nôtre Capitaine résolut de s'arrêter quelque tems, parce que la plus grande partie des marchandises qu'il avoit envie d'acheter, ne pouvoit lui être livrée que dans plusieurs mois. Pour se

dédommager un peú des frais de ce retardement, il acheta une Barque chargée de differentes sortes de marchandises, dont les *Tonquinois* font un commerce ordinaire avec les Isles voisines, & mettant sur ce petit Navire quarante hommes, dont il y en avoit trois du Païs, il m'en fit Capitaine, & me donna un pouvoir pour deux mois, tandis qu'il feroit ses affaires au *Tonquin*.

Il n'y avoit pas trois jours que nous étions en Mer, qu'une grande tempête s'étant élevée, nous fûmes poussez pendant cinq jours vers le Nord-Nord-Est, & ensuite à l'Est. Le tems devint un peu plus calme, mais le vent d'Oüest souffloit toûjours assez fort. Le dixiéme jour, deux Pirates nous donnerent la chasse, & bien-tôt nous prirent; car mon Navire étoit si chargé, qu'il alloit très-lentement, & qu'il nous fut impossible de faire la

manœuvre nécessaire pour nous défendre.

Les deux Pirates vinrent à l'abordage, & entrerent dans nôtre Navire à la tête de leurs gens; mais nous trouvant tous couchez sur le ventre, comme je l'avois ordonné, ils se contenterent de nous lier; & nous ayant donné des Gardes, ils se mirent à visiter la Barque.

Je remarquai parmi eux un Hollandois, qui paroissoit avoir quelque autorité, quoi qu'il n'eût pas de commandement. Il connut à nos manieres que nous étions *Anglois*, & nous parlant en sa Langue, il nous dit qu'on alloit nous lier tous dos à dos, & nous jetter dans la Mer. Comme je parlois Hollandois assez bien, je lui déclarai qui nous étions; & le conjurai, en considération du nom commun de Chrétiens, & de Chrétiens réformez, de Voisins, d'Alliez, d'interceder pour nous auprès du Capitaine. Mes pa-

roles ne firent que l'irriter. Il redoubla ses menaces, & s'étant tourné vers ses Compagnons, il leur parla en langue Japonoise, répétant souvent le nom de *Christianos*.

Le plus gros Vaisseau de ces Pirates, étoit commandé par un Capitaine *Japonois*, qui parloit un peu Hollandois. Il vint à moi, & après m'avoir fait diverses questions ausquelles je répondis très-humblement, il m'assûra qu'on ne nous ôteroit point la vie. Je lui fis une très-profonde révérence, & me tournant alors vers le Hollandois, je lui dis que j'étois bien fâché de trouver plus d'humanité dans un Idolâtre, que dans un Chrétien. Mais j'eus bien-tôt lieu de me repentir de ces paroles inconsiderées. Car ce miserable reprouvé ayant tâché en vain de persuader aux deux Capitaines de me jetter dans la Mer (ce qu'on ne voulut pas lui accorder, à cause de la parole qui m'a-

voit été donnée,) il obtint que je ſerois encore plus rigoureuſement traité, que ſi on m'eût fait mourir. On avoit partagé mes gens dans les deux Vaiſſeaux, & nul n'étoit reſté dans la Barque: pour moi, on réſolut de m'abandonner à mon ſort dans un petit canot avec des avirons, une voile & des proviſions pour quatre jours. Le Capitaine *Japonois* les augmenta du double, & tira de ſes propres vivres cette charitable augmentation; il ne voulut pas même qu'on me foüillât. Je deſcendis donc dans le canot, pendant que mon Hollandois brutal m'accabloit de déſſus le Pont, de toutes les injures & imprécations que ſon langage lui pouvoit fournir.

Environ une heure avant que nous euſſions vû les deux Pirates, j'avois pris hauteur, & avois trouvé que nous étions à 46. degrez de latitude meridionale, & à 183. de

longitude. Lorſque je fus un peu éloigné, je découvris avec une lunette différentes Iſles au Sud-Oüeſt. Alors je hauſſai ma voile, le vent étant bon, dans le deſſein d'aborder à la plus prochaine de ces Iſles, ce que j'eus bien de la peine à faire en trois heures. Cette Iſle n'étoit qu'une roche, où je trouvai beaucoup d'œufs d'oiſeaux : alors battant mon fuſil, je mis le feu à quelques bruyeres & à quelques joncs marins pour pouvoir cuire ces œufs, qui furent ce ſoir-là toute ma nourriture, étant réſolu d'épargner mes proviſions autant que je le pourrois. Je paſſai la nuit ſous cette roche, où ayant étendu des bruyeres ſous moi, je dormis aſſez bien.

Le jour ſuivant, je fis voile vers une autre Iſle, & delà à une troiſiéme & à une quatriéme, me ſervant quelquefois de mes rames. Mais pour ne point ennuyer le Lecteur, je lui dirai ſeulement qu'au

bout de cinq jours, j'atteignis la derniere Isle que j'avois vûë, qui étoit au Sud Sud-Oüest de la premiere.

Cette Isle étoit plus éloignée que je ne croyois, & je ne pûs y arriver qu'en cinq heures. J'en fis presque tout le tour avant que de trouver un endroit pour pouvoir y aborder. Ayant pris terre à une petite baye, qui étoit trois fois large comme mon canot, je trouvai que toute l'Isle n'étoit qu'un rocher, avec quelques espaces où il croissoit du gazon & des herbes très-odoriferantes. Je pris mes petites provisions, & après m'être un peu rafraîchi, je mis le reste dans une des caves, dont il y avoit grand nombre. Je ramassai plusieurs œufs sur le rocher, & arrachai une quantité de joncs marins & d'herbes séches, afin de les allumer le lendemain pour cuire mes œufs: car j'avois sur moi mon fusil, ma méche,

avec un verre ardent. Je paſſai toute la nuit dans la cave, où j'avois mis mes proviſions ; mon lit étoit ces mêmes herbes ſéches, deſtinées au feu. Je dormis peu, car j'étois encore plus inquiet que las. Je conſiderois qu'il étoit impoſſible de ne pas mourir dans un lieu ſi miſerable, & qu'il me faudroit faire bien-tôt une triſte fin. Je me trouvai ſi abatu de ces réflexions, que je n'eus pas le courage de me lever; & avant que j'euſſe aſſez de force pour ſortir de ma cave, le jour étoit déja fort grand. Le tems étoit beau, & le Soleil ſi ardent, que j'étois obligé de détourner mon viſage.

Mais voici tout-à-coup que le tems s'obſcurcit, d'une maniere pourtant très-differente de ce qui arrive par l'interpoſition d'un nuage. Je me tournai vers le Soleil, & je vis un grand corps opaque & mobile entre lui & moi, qui ſem-

bloit aller çà & là. Ce corps suspendu, qui me paroissoit à deux milles de hauteur, me cacha le Soleil environ six ou sept minutes : mais je ne pûs pas bien l'observer, à cause de l'obscurité. Quand ce corps fut venu plus près de l'endroit où j'étois, il me parut être d'une substance solide, dont la base étoit platte, unie & luisante par la reverberation de la Mer. Je m'arrêtai sur une hauteur à deux cens pas environ du rivage, & je vis ce même corps descendre & approcher de moi, environ à un mille de distance. Je pris alors mon telescope, & je découvris un grand nombre de personnes en mouvement, qui y mettoient cette Isle volante, & qui la faisoient aller haut & bas, & toûjours de travers.

L'amour naturel de la vie me fit naître quelques sentimens de joye, & d'esperance que cette avanture pourroit m'aider à me délivrer de

l'état fâcheux où j'étois. Mais en même tems le Lecteur ne peut s'imaginer mon étonnement, de voir une espece d'Isle en l'air, habitée par des hommes qui avoient l'art & le pouvoir de la hausser, de l'abaisser, & de la faire marcher à leur gré ; mais n'étant pas alors en humeur de philosopher sur un si étrange phenomene, je me contentai d'observer de quel côté l'Isle tourneroit, car elle me parut alors arrêtée un peu de tems. Cependant elle s'approcha de mon côté, & j'y pûs découvrir plusieurs grandes terrasses & des escaliers d'intervalle en intervalle pour communiquer des unes aux autres. Sur la terrasse la plus basse, je vis plusieurs hommes qui pêchoient des oiseaux à la ligne, & d'autres qui regardoient. Je leur fis signe avec mon chapeau, & avec mon mouchoir ; & lorsque je me fus approché de plus près, je criai de toutes mes forces, & ayant

alors regardé fort attentivement, je vis une foule de monde amassée sur le bord qui étoit vis-à-vis de moi. Je découvris par leurs postures qu'ils me voyoient, quoi qu'ils ne m'eussent pas répondu : j'apperçûs alors cinq ou six hommes, montans avec empressement au sommet de l'Isle ; & je m'imaginai qu'ils avoient été envoyez à quelques personnes d'autorité, pour en recevoir des ordres sur ce qu'on devoit faire en cette occasion.

La foule des Insulaires augmenta, & en moins d'une demie heure l'Isle s'approcha tellement, qu'il n'y avoit plus que cent pas de distance entre elle & moi. Ce fut alors que je me mis en diverses postures humbles & touchantes, & que je fis les supplications les plus vives. Mais je ne reçûs point de réponse : ceux qui me sembloient le plus proche, à en juger par leurs habits, étoient des personnes de distinction.

A la fin un d'eux me fit entendre sa voix dans un langage clair, poli & très-doux, dont le son approchoit de l'*Italien*; ce fut aussi en Italien que je répondis, m'imaginant que le son & l'accent de cette Langue, seroient plus agréables à leurs oreilles que tout autre langage. Ce Peuple comprit ma pensée; on me fit signe de descendre du rocher, & d'aller vers le rivage; ce que je fis: & alors l'Isle volante s'étant abaissée à un degré convenable, on me jetta de la terrasse d'en bas, une chaîne avec un petit siege qui y étoit attaché, sur lequel m'étant assis je fus dans un moment enlevé par le moyen d'une Moufle.

CHAPITRE II.

Caractere des Laputiens, *idée de leurs Sçavans, de leur Roi & de sa Cour. Reception qu'on fait à l'Auteur. Les craintes & les inquiétudes des Habitans. Caractere des femmes* Laputiennes.

A Mon arrivée je me vis entouré d'une foule de Peuple, qui me regardoit avec admiration, & que je regardai de même, n'ayant encore jamais vû une race de mortels si singuliere dans sa figure, dans ses habits & dans ses manieres. Ils panchoient la tête tantôt à droite, tantôt à gauche. Ils avoient un œil tourné en dedans & l'autre vers le Ciel. Leurs habits étoient bigarrez de figures du Soleil, de la Lune, & des Etoiles, & parsemez de vio-

lons, de flûtes, de harpes, de trompettes, de guitarres, de Luths, & de plusieurs autres instrumens inconnus en Europe. Je vis autour d'eux plusieurs Domestiques armez de vessies, attachées comme un fleau au bout d'un petit bâton, dans lesquelles il y avoit une certaine quantité de petits pois & de petits cailloux. Ils frappoient de tems en tems avec ces vessies, tantôt la bouche, tantôt les oreilles de ceux dont ils étoient proche, & je n'en pûs d'abord deviner la raison. Les esprits de ce peuple paroissoient si distraits, & si plongez dans la méditation, qu'ils ne pouvoient ni parler, ni être attentifs à ce qu'on leur disoit, sans le secours de ces vessies bruyantes dont on les frappoit, soit à la bouche, soit aux oreilles, pour les reveiller. C'est pourquoi les personnes qui en avoient le moyen, entretenoient toûjours un domestique, qui leur servoit de Moniteur,

& ſans lequel ils ne ſortoient jamais.

L'occupation de cet Officier, lorſque deux ou trois perſonnes ſe trouvoient enſemble, étoit de donner adroitement de la veſſie, ſur la bouche de celui à qui c'étoit à parler; enſuite ſur l'oreille droite de celui ou de ceux à qui le diſcours s'adreſſoit. Le Moniteur accompagnoit toûjours ſon Maître lorſqu'il ſortoit, & étoit obligé de lui donner de tems en tems un petit coup ſur les yeux, parceque ſans cela ſes profondes rêveries l'euſſent bientôt mis en danger de tomber dans quelque précipice, de ſe heurter la tête contre quelque poteau, de pouſſer les autres dans les ruës, ou d'en être jetté dans le ruiſſeau.

On me fit monter au ſommet de l'Iſle, & entrer dans le Palais du Roi, où je vis Sa Majeſté ſur un thrône environné de perſonnes de la premiere diſtinction. Devant le

Thrône étoit une grande table couverte de Globes, de Spheres & d'instrumens de Mathematiques de toute espece. Le Roi ne prit point garde à moi, lorsque j'entrai, quoique la foule qui m'accompagnoit fît un très-grand bruit. Il étoit alors appliqué à résoudre un problême, & nous fûmes devant lui au moins une heure entiere à attendre que Sa Majesté eût fini son opération. Il avoit auprès de lui deux Pages qui avoient des vessies à la main, dont l'un, lorsque Sa Majesté eut cessé de travailler, le frappa doucement & respectueusement à la bouche, & l'autre à l'oreille droite. Le Roi parut alors comme se reveiller en sursaut, & jettant les yeux sur moi, & sur le monde qui m'entouroit, il se rappella ce qu'on lui avoit dit de mon arrivée peu de tems auparavant. Il me dit quelques mots, & aussi-tôt un jeune homme armé d'une vessie

s'approcha de moi., & m'en donna ſur l'oreille droite. Mais je fis ſigne qu'il étoit inutile de prendre cette peine, ce qui donna au Roi, & à toute la Cour une haute idée de mon intelligence. Le Roi me fit diverſes queſtions auſquelles je répondis, ſans que nous nous entendiſſions ni l'un, ni l'autre. On me conduiſit bien-tôt après dans un appartement où l'on me ſervit à dîner. Quatre perſonnes de diſtinction me firent l'honneur de ſe mettre à table avec moi : nous eûmes deux ſervices, chacun de trois plats. Le premier ſervice étoit composé d'une épaule de mouton coupée en triangle équilateral, d'une piece de bœuf ſous la forme d'un Rhomboïde, & d'un *Poudding* ſous celle d'une Cycloïde. Le ſecond ſervice fut deux Canards reſſemblans à deux violons ; des ſauciſſes & des andoüilles qui paroiſſoient comme des flûtes & des haut-bois ; & un

foye de veau, qui avoit l'air d'une harpe. Les pains qu'on nous ſervit avoient la figure de Cones, de Cylindres, de parallelogrammes.

Après le dîner un homme vint à moi de la part du Roi, avec une plume, de l'encre & du papier, & me fit entendre par des ſignes qu'il avoit ordre de m'apprendre la langue du Païs. Je fus avec lui environ quatre heures, pendant leſquelles j'écrivis ſur deux colonnes un grand nombre de mots, avec la traduction vis-à-vis : il m'apprit auſſi pluſieurs phraſes courtes, dont il me fit connoître le ſens, en faiſant devant moi ce qu'elles ſignifioient. Mon Maître me montra enſuite dans un de ſes Livres, la figure du Soleil, & de la Lune, des Etoiles, du Zodiaque, des Tropiques & des cercles Polaires, en me diſant le nom de tout cela, ainſi que de toute ſorte d'inſtrumens de Muſique, avec les termes de cet art

convenables à chaque inſtrument. Quand il eût fini ſa leçon je compoſai en mon particulier un très joli petit Dictionnaire de tous les mots que j'avois appris, & en peu de jours, graces à mon heureuſe & très-fidelle memoire, je ſçus paſſablement la langue *Laputienne*.

Un Tailleur vint le lendemain matin prendre ma meſure. Les Tailleurs de ce Païs, exercent leur métier autrement qu'en Europe. Il prit d'abord la hauteur de mon corps, avec un quart de cercle: & puis avec la régle & le compas ayant meſuré ma groſſeur, & toutes les proportions de mes membres, il fit ſon calcul ſur le papier, & au bout de ſix jours, il m'apporta un habit très-mal fait. Il m'en fit excuſe, en me diſant qu'il avoit eu le malheur de ſe tromper dans ſes ſupputations.

Sa Majeſté ordonna ce jour-là qu'on fit avancer ſon Iſle vers *La-*

gado qui est la Capitale de son Royaume de terre ferme, & ensuite vers quelques Villes & Villages, pour recevoir les Requêtes de ses Sujets. On jetta pour cela plusieurs ficelles avec de petits plombs au bout, afin que le Peuple attachât ses Placets à ces ficelles, qu'on tiroit ensuite, & qui sembloient en l'air autant de *Cervolans.*

La connoissance que j'avois des Mathematiques, m'aida beaucoup à comprendre leurs façons de parler, & leurs métaphores tirées la plûpart des Mathematiques, & de la Musique ; car je suis aussi un peu Musicien. Toutes * leurs idées n'étoient qu'en lignes & en figures, & leur galanterie même étoit toute

* „ Il ne tiendra pas à moi, (dit l'Auteur du „ *Traité de la Pesanteur*, dans une *Lettre* inserée „ dans le *Merc. de Janv.* 1727.) que tout le „ monde ne soit Geometre, & que la Geometrie ne devienne un stile de conversation, „ comme la Morale, la Physique, l'Histoire „ & la Gazette.

geometrique. Si par exemple ils vouloient loüer la beauté d'une fille, ils diſoient que ſes dents blanches étoient de beaux & parfaits parallelogrammes, que ſes ſourcils étoient un arc charmant, ou une belle portion de cercle; que ſes yeux formoient une Ellipſe admirable; que ſa gorge étoit décorée de deux globes aſymptotes, & ainſi du reſte. Le Sinus, la Tangente, la Ligne droite, la Ligne courbe, le Cone, le Cylindre, l'Ovale, la Parabole, le Diametre, le Rayon, le Centre, le Point, ſont parmi eux des termes qui entrent dans le langage de l'amour.

Leurs maiſons étoient fort mal bâties: c'eſt qu'en ce Païs-là on mépriſe la Geometrie Pratique, comme une choſe vulgaire & mécanique. On n'y eſt Mathematicien que pour la ſpeculation & non pour l'utilité publique. Je n'ai jamais vû de peuple ſi ſot, ſi niais, ſi mal

adroit dans tout ce qui regarde les actions communes, & la conduite de la vie. Ils ont l'esprit bas, grossier, inepte & pesant, & n'ont aucune politesse. On les prendroit pour des hommes stupides & imbeciles. Ce sont les plus mauvais raisonneurs du monde, toûjours prêts à contredire, si ce n'est lorsqu'ils pensent juste, ce qui leur arrive rarement, & alors ils se taisent. Ils ne sçavent ce que c'est qu'imagination, invention, portraits, & n'ont pas même de mots en leur langue qui expriment ces choses. Aussi tous leurs Ouvrages, & même leurs Poësies, lorsqu'ils s'avisent d'en composer, semblent des Theorémes d'Euclide.

Plusieurs d'entr'eux, principalement ceux qui s'appliquent à l'Astronomie, donnent dans l'Astrologie Judiciaire, quoi qu'ils n'osent l'avoüer publiquement; mais ce que je trouvai de plus surprenant,

ce fut l'inclination qu'ils avoient pour la politique, & leur curiosité pour les nouvelles. Ils parloient incessamment d'affaires d'Etat, & portoient sans façon leur jugement sur tout ce qui se passoit dans les Cabinets des Princes. J'ai souvent remarqué le même caractere dans nos Mathematiciens d'Europe, sans avoir jamais pû trouver la moindre Analogie entre la Mathématique & la Politique; à moins que l'on ne suppose, que comme le plus petit cercle, a autant de degrez que le plus grand, celui qui sçait raisonner sur un cercle tracé sur le papier, peut également raisonner sur la Sphere du Monde. Mais n'est-ce pas plûtôt le défaut naturel de tous les hommes, qui se plaisent ordinairement à parler, & à raisonner sur ce qu'ils entendent le moins?

Ce peuple paroît toûjours inquiet & allarmé, & ce qui n'a jamais troublé le repos des autres

hommes, est le sujet continuel de leurs craintes & de leurs frayeurs. Ils appréhendent l'alteration des corps celestes; par exemple, que la Terre, par les approches continuelles du Soleil ne soit à la fin devorée par les flâmes de cet Astre terrible; que ce flambeau de la Nature ne se trouve peu à peu encrouté par son écume, & ne vienne à s'éteindre tout-à-fait pour les Mortels; ils craignent que la prochaine Cométe, qui selon leur calcul, paroîtra dans trente & un an, d'un coup de sa queuë ne foudroye la terre, & ne la réduise en cendres. Ils craignent encore que le Soleil, à force de répandre des rayons de toutes parts, ne vienne enfin à s'user, & à perdre tout-à-fait sa substance. Voilà les craintes ordinaires & les allarmes qui leur dérobent le sommeil, & les privent de toutes sortes de plaisirs: aussi dés qu'ils se rencontrent le matin, ils se deman-

dent les uns aux autres des nouvelles du Soleil, comment il se porte, & en quel état il s'est couché & levé.

Les femmes de cette Isle sont très-vives; elles méprisent leurs maris, & ont beaucoup de goût pour les Etrangers; dont il y a toûjours un nombre considerable à la suite de la Cour. C'est aussi parmi eux que les Dames de qualité choisissent leurs galans : ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'elles prennent leurs plaisirs sans aucune traverse, & avec trop de sécurité. Car leurs maris sont si absorbez dans les speculations geometriques, qu'on caresse leurs femmes en leur présence, sans qu'ils s'en apperçoivent, pourvû pourtant que le Moniteur avec sa vessie n'y soit pas.

Les femmes & les filles sont fort fâchées de se voir confinées dans cette Isle, quoique ce soit l'endroit le plus délicieux de la terre, & quoi-

qu'elles y vivent dans la richesse, & dans la magnificence. Elles peuvent aller où elles veulent dans l'Isle ; mais elles meurent d'envie de courir le monde , & de se rendre dans la Capitale , où il leur est défendu d'aller sans la permission du Roi, qu'il ne leur est pas aisé d'obtenir , parce que les maris ont souvent éprouvé qu'il leur étoit difficile de les en faire revenir. J'ai oüi dire qu'une grande Dame de la Cour, mariée au premier Ministre, l'homme le mieux fait & le plus riche du Royaume, qui l'aimoit éperdûëment , vint à *Lagado* , sous le pretexte de sa santé, & y demeura cachée pendant plusieurs mois, jusqu'à ce que le Roi envoya la chercher. Elle fut trouvée en un état pitoyable dans une mauvaise Auberge, ayant engagé ses habits pour entretenir un laquais vieux & laid, qui la battoit tous les jours; on l'arracha d'auprès de lui malgré elle.

Et quoique ſon mari l'eût reçûë avec bonté, lui eût fait mille careſſes & nuls reproches ſur ſa conduite, elle s'enfuit encore bien-tôt après avec tous ſes bijoux & toutes ſes pierreries, pour aller retrouver ce digne galant, & on n'a plus entendu parler d'elle.

Le Lecteur prendra peut-être cela pour une hiſtoire Européenne, ou même Angloiſe : mais je le prie de conſiderer que les caprices de l'eſpece femelle, ne ſont pas bornez à une ſeule partie du monde ; ni à un ſeul climat, mais ſont en tous lieux les mêmes.

CHAPITRE III.

Phenoméne expliqué par les Philoſophes & Aſtronomes modernes. Les Laputiens *ſont grands Aſtronomes. Comment le Roi appaiſe les ſéditions.*

JE demandai au Roi la permiſſion de voir les curioſitez de l'Iſle. Il me l'accorda, & ordonna à un de ſes Courtiſans de m'accompagner. Je voulois ſçavoir principalement quel ſecret naturel ou artificiel étoit le principe de ces mouvemens divers, dont je vais rendre au Lecteur un compte exact & Philoſophique.

L'Iſle volante eſt parfaitement ronde; ſon diametre eſt de ſept mille huit cens trente-ſept demi toiſes, c'eſt-à-dire, d'environ qua-

tre mille pas, & par consequen
contient à peu près dix mille acre
Elle a cent cinquante toises de pr
fondeur. Le fond de cette Isle
la surface de dessous, telle qu'el
paroît à ceux qui la regardent d'
bas, est comme un large diamar
poli & taillé régulierement, qui r
fléchit la lumiere à quatre cens p
Il y a au-dessus plusieurs minera
situez selon le rang ordinaire
Mines, & par-dessus est un terr
fertile de dix ou douze pieds
profondeur.

Le penchant des parties de la
conference vers le centre de la
face superieure, est la cause na
relle que toutes les pluyes & ros
qui tombent sur l'Isle, sont cond
tes par de petits ruisseaux vers
milieu, où ils s'amassent dans q
tre grands bassins, chacun d'en
ron un demi mille de circuit,
tuez à deux cens pas du centre
l'Isle. L'eau est continuellem

retirée & exaltée par le Soleil pendant le jour, ce qui empêche le débordement. De plus, comme il est au pouvoir du Monarque d'élever l'Isle au-dessus de la region des nuages & des vapeurs terrestres, il peut, quand il lui plaît, empêcher la chûte de la pluye & de la rosée dans son Isle, ce qui n'est au pouvoir d'aucun Potentat d'Europe, qui ne dépendant de personne, dépend toûjours de la pluye & du beau tems.

Au centre de l'Isle, est un trou d'environ vingt-cinq toises de diamétre, par lequel les Astronomes descendent dans un large Dôme, qui pour cette raison est appellé *Flandona Gagnolé*, ou la cave des Astronomes, située à la profondeur de cinquante toises, au-dessous de la surface superieure du diamant. Il y a dans cette cave vingt lampes sans cesse allumées, qui par la reverberation du diamant, répandent

une grande lumiere de tous côtez. Ce lieu eſt orné de Sextans, de Quadrans, de Teleſcopes, d'Aſtrolabes, & autres inſtrumens Aſtronomiques ; mais la plus grande curioſité, dont dépend même la deſtinée de l'Iſle, eſt une pierre d'aiman d'une grandeur prodigieuſe, taillée en forme de navette de Tiſſerand. Elle eſt longue de trois toiſes, & dans ſa plus grande épaiſſeur, elle a au moins une toiſe & demie. Cet aiman eſt ſuſpendu par un gros eſſieu de diamant, qui paſſe par le milieu de la pierre, ſur lequel elle jouë, & qui eſt placé avec tant de juſteſſe, qu'une main très-foible peut la faire tourner. Elle eſt entourée d'un cercle de diamant rond & concave, de quatre pieds de profondeur, de pluſieurs pieds d'épaiſſeur, & de ſix toiſes de diametre, placé horiſontalement, & ſoûtenu par huit pieds d'eſtaux tous de diamant, hauts chacun de trois toiſes. Du

côté concave du cercle, il y a une mortaiſe profonde de douze pouces, dans laquelle ſont placez les extrêmitez de l'eſſieu, qui tourne quand il faut.

Aucune force ne peut déplacer la pierre, parce que le cercle & les pieds du cercle ſont d'une ſeule piece avec le corps du diamant qui fait la baſe de l'Iſle.

C'eſt par le moyen de cet aiman que l'Iſle ſe hauſſe, ſe baiſſe, & change de place. Car par rapport à cet endroit de la Terre ſur laquelle le Monarque préſide, la pierre eſt munie à un de ſes côtez d'un pouvoir attractif, & de l'autre d'un pouvoir repulſif. Ainſi quand il lui plaît que l'aiman ſoit tourné vers la terre par ſon pole ami, l'Iſle deſcend. Mais quand le pole ennemi eſt tourné vers la même terre, l'Iſle remonte en haut. Lorſque la poſition de la pierre eſt oblique, le mouvement de l'Iſle eſt pareil; car dans

cet aiman les forces agiſſent toûjours en ligne parallele à ſa direction ; c'eſt par ce mouvement oblique, que l'Iſle eſt conduite aux differentes parties des Domaines du Monarque.

La pierre d'aiman eſt ſous la conduite de certains Aſtronomes, qui de tems en tems lui donnent les mouvemens & les directions que le Roi ordonne. Ces Aſtronomes paſſent la plus grande partie de leur vie à contempler le Ciel & à obſerver les Aſtres, & ont des Teleſcopes bien meilleurs que les nôtres. Auſſi ont-ils fait bien d'autres découvertes que nos Mathematiciens d'Europe. Ils ont eu l'avantage d'appercevoir diſtinctement dix mille étoiles fixes, tandis que nous autres malheureux Européens, en avons à peine découvert cinq mille. Ils ont auſſi été aſſez heureux pour diſtinguer clairement, au tour de la Planette de Mars, deux petits Satel-

lites, dont le plus proche de nous eſt éloigné du centre de la Planete, précisément de trois fois ſon diametre, & le plus élevé eſt à la diſtance de cinq fois ſon diametre. Le premier acheve ſa révolution dans l'eſpace de dix heures, & le ſecond dans l'eſpace de vingt & une heure trente minutes (choſe remarquable & curieuſe:) en ſorte que le tems de leur révolution comparé avec leur diſtance du centre de la Planete, fait voir évidemment que ces Satellites ſuivent la même loi de Gravitation, que ſuivent les autres corps celeſtes. Ils ont de plus obſervé 93. differentes Cometes, & ont ſuppûté leur cours avec une exactitude digne d'envie. O qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'ils nous fiſſent part de leurs admirables obſervations! que l'Europe en retireroit d'avantages, & que nous ferions de progrès dans l'étude importante des Cometes, nous qui ſommes

encore si ignorans sur cette matiere interessante !

Le Roi seroit le Prince le plus absolu de l'Univers, s'il pouvoit engager ses Ministres à lui complaire en tout ; mais ceux-ci ayant leurs terres au-dessous dans le continent, & considerant que la faveur des Princes est passagere, n'ont garde de se porter préjudice à eux-mêmes, en opprimant la liberté de leurs compatriotes.

Si quelque Ville se révolte, ou refuse de payer les impôts, le Roi a deux façons de la réduire. La premiere & la plus moderée, est de tenir son Isle au-dessus de la Ville rebelle, & des terres voisines : par-là il prive le Païs & du Soleil & de la rosée, ce qui cause des maladies & de la mortalité. Mais si le crime le merite, on les accable de grosses pierres qu'on leur jette du haut de l'Isle, dont ils ne peuvent se garantir qu'en se sauvant dans leurs cel-

liers & dans leurs caves, où ils passent le tems à boire frais, tandis que les toîts de leurs maisons sont mis en pieces. S'ils continuent témerairement dans leur obstination & dans leur révolte, le Roi a recours alors au dernier remede, qui est de laisser tomber l'Isle à plomb sur leurs têtes; ce qui écrase toutes les maisons & tous les Habitans. Le Prince néanmoins se porte rarement à cette terrible extremité, que les Ministres n'osent lui conseiller, vû que ce procedé violent les rendroit odieux au peuple, & leur feroit tort à eux-mêmes, qui ont des biens dans le continent. Car l'Isle n'appartient qu'au Roi, qui aussi n'a que l'Isle pour tout Domaine.

Mais il y a encore une autre raison plus forte, pour laquelle les Rois de ce Païs ont été toûjours éloignez d'exercer ce dernier châtiment, si ce n'est dans une necessité absoluë; c'est que si la Ville qu'on

veut détruire étoit ſituée prés de quelques hautes roches ; (car il y en a en ce Païs, ainſi qu'en Angleterre, auprès des grandes Villes, qui ont été exprès bâties près de ces roches, pour ſe préſerver de la colere des Rois ; où ſi elle avoit grand nombre de clochers & de piramides de pierre, l'Iſle Royale par ſa chûte pourroit ſe briſer. Ce ſont principalement les clochers que le Roi redoute, & le peuple le ſçait bien. Auſſi quand Sa Majeſté eſt le plus en courroux, il fait toûjours deſcendre ſon Iſle très-doucement, de peur, dit-il, d'accabler ſon peuple ; mais dans le fond, c'eſt qu'il craint lui-même que les clochers ne briſent ſon Iſle. En ce cas, les Philoſophes croyent que l'aimant ne pourroit plus la ſoûtenir déſormais, & qu'elle tomberoit.

CHAPITRE IV.

L'Auteur quitte l'Isle de Laputa, *&* *descend dans le Païs des* Balnibarbes. *Son arrivée à la Capitale. Description de cette Ville & des environs. Il est reçû avec bonté par un Grand Seigneur.*

QUoique je ne puisse pas dire que je fus mal-traité dans cette Isle, il est vrai cependant que je m'y crûs negligé, & un peu méprisé. Le Prince & le Peuple n'y étoient curieux que de Mathematiques & de Musique : j'étois en ce genre fort au dessous d'eux, & ils me rendoient justice en faisant peu de cas de moi.

D'un autre côté ; après avoir vû toutes les curiositez de l'Isle, j'avois une forte envie d'en sortir, étant

étant très-las de ces Insulaires aëriens. Ils excelloient, il est vrai, dans des Sciences que j'estime beaucoup, & dont j'ai même quelque teinture, mais ils étoient si absorbez dans leurs spéculations, que je ne m'étois jamais trouvé en si triste compagnie. Je ne m'entretenois qu'avec les femmes (quel entretien pour un Philosophe marin!) qu'avec les Artisans, les Moniteurs, les Pages de Cour, & autres gens de cette espece; ce qui augmenta encore le mépris qu'on avoit pour moi. Mais en verité pouvois-je faire autrement? Il n'y avoit que ceux-là avec qui je pûsse lier commerce: les autres ne parloient point.

Il y avoit à la Cour un grand Seigneur, Favori du Roi, & qui pour cette raison seule étoit traité avec respect, mais qui étoit pourtant regardé en general comme un homme très-ignorant & assez stu-

pide. Il passoit pour avoir de l'honneur & de la probité, mais il n'avoit point du tout d'oreille pour la Musique, & battoit, dit on, la mesure assez mal. On ajoûte qu'il n'avoit jamais pû apprendre les propositions les plus aisées des Mathematiques. Ce Seigneur me donna mille marques de bonté. Il me faisoit souvent l'honneur de me venir voir, desirant s'informer des affaires de l'Europe, & s'instruire des Coûtumes, des Mœurs, des Loix & des Sciences des differentes Nations, parmi lesquelles j'avois demeuré. Il m'écoutoit toûjours avec une grande attention, & faisoit de trés-belles observations sur tout ce que je lui disois. Deux Moniteurs le suivoient pour la forme; mais il ne s'en servoit qu'à la Cour; & dans les visites de céremonie; quand nous étions ensemble, il les faisoit toûjours retirer.

Je priai ce Seigneur d'interceder

pour moi auprès de Sa Majesté pour obtenir mon congé : il m'accorda cette grace avec regret, comme il eût la bonté de me le dire, & il me fit plusieurs offres avantageuses que je refusai en lui marquant ma vive reconnoissance.

Le 16. de Février je pris congé de Sa Majesté, qui me fit un present considerable, & mon Protecteur me donna un diamant, avec une lettre de recommandation, pour un Seigneur de ses amis, demeurant à *Lagado*, Capitale des *Balnibarbes*. L'Isle étant alors suspenduë au dessus d'une montagne, je descendis de la derniere terrasse de l'Isle, de la même façon, que j'étois monté.

Le continent qui est soûmis au Roi de l'Isle volante, porte le nom de *Balnibarbes*, & la Capitale, comme je l'ai dit, s'appelle *Lagado*. Ce fut d'abord une assez agréable satisfaction pour moi, de n'être plus en l'air & de me trouver en terre fer-

me. Je marchai vers la Ville ſans aucune peine, & ſans aucun embarras, étant vêtu comme les Habitans, & ſçachant aſſez bien la Langue pour la parler. Je trouvai bien-tôt le logis de la perſonne à qui j'étois recommandé. Je lui preſentai la Lettre du grand Seigneur, & j'en fus très-bien reçû. Cette perſonne qui étoit un Seigneur *Balnibarbe*, & qui s'appelloit *Munodi*, me donna un bel appartement chez lui, où je logeai pendant mon ſéjour en ce Païs, & où je fus très-bien traité.

Le lendemain matin après mon arrivée, *Munodi* me prit dans ſon carroſſe pour me faire voir la Ville, qui eſt grande comme la moitié de *Londres*; mais les maiſons étoient étrangement bâties, & la plûpart tomboient en ruine. Le peuple couvert de haillons, marchoit dans les ruës d'un pas précipité, ayant un regard ſombre & farouche. Nous paſ-

ſâmes par une des portes de la Ville, & nous avançâmes environ trois mille pas dans la campagne, où je vis un grand nombre de Laboureurs qui travailloient à la terre avec pluſieurs ſortes d'inſtrumens ; mais je ne pûs deviner ce qu'ils faiſoient : je ne voyois nulle part aucune apparence d'herbes, ni de grain. Je priai mon conducteur de vouloir bien m'expliquer ce que prétendoient toutes ces têtes & toutes ces mains occupées à la Ville & à la Campagne, n'en voyant aucun effet. Car en verité je n'avois jamais trouvé, ni de terre ſi mal cultivée, ni de maiſons en ſi mauvais état & ſi délabrées, ni un Peuple ſi gueux & ſi miſerable.

Le Seigneur *Munodi* avoit été pluſieurs années Gouverneur de *Lagado* ; mais par la cabale des Miniſtres, il avoit été dépoſé au grand regret du peuple. Cependant le Roi l'eſtimoit comme un homme qui

avoit des intentions droites, mais qui n'avoit pas l'esprit de la Cour.

Lorsque j'eus ainsi critiqué librement le Païs & ses Habitans, il ne me répondit autre chose, sinon que je n'avois pas été assez longtems parmi eux, pour en juger ; & que les differens Peuples du monde avoient des usages differens : il m'allegua plusieurs autres raisons semblables. Mais quand nous fûmes de retour chez lui, il me demanda comment je trouvois son Palais, quelles absurditez j'y remarquois, & ce que je trouvois à redire dans les habits de ses Domestiques. Il pouvoit me faire aisément cette question ; car chez lui tout étoit magnifique, régulier & poli. Je répondis que sa grandeur, sa prudence, & ses richesses l'avoient exempté de tous les défauts qui avoient rendu les autres fous & gueux. Il me dit, que si je voulois aller avec lui à sa maison de cam-

pagne, qui étoit à vingt mille, il auroit plus de loisir de m'entretenir sur tout cela. Je répondis à son Excellence que je ferois tout ce qu'elle souhaiteroit : nous partimes donc le lendemain au matin.

Durant nôtre voyage, il me fit observer les differentes methodes des Laboureurs pour ensemencer leurs terres. Cependant, excepté en quelques endroits, je n'avois découvert dans tout le Païs aucune esperance de moisson, ni même aucune trace de culture. Mais ayant marché encore trois heures, la scene changea entierement. Nous nous trouvâmes dans une très-belle Campagne: Les Maisons des Laboureurs étoient peu éloignées, & très-bien bâties. Les champs étoient clos & renfermoient des Vignes, des Pieces de bled, des Prairies, & je ne me souviens pas d'avoir rien vû de si agréable. Le Seigneur, qui observoit ma contenance, me dit

alors en soûpirant, que là commençoit sa terre ; que néanmoins les gens du Païs le railloient & le méprisoient, de ce qu'il n'avoit pas mieux fait ses affaires.

Nous arrivâmes enfin à son Château, qui étoit d'une très-noble structure ; les fontaines, les Jardins, les promenades, les avenuës, les bosquets étoient tous disposez avec jugement & avec goût. Je donnai à chaque chose des loüanges, dont son Excellence ne parût s'appercevoir qu'après le souper. Alors n'y ayant point de tiers, il me dit d'un air fort triste, qu'il ne sçavoit s'il ne lui faudroit pas bien-tôt abattre ses Maisons à la Ville, & à la Campagne, pour les rebâtir à la mode & détruire tout son Palais, pour le rendre conforme au goût moderne ; mais qu'il craignoit pourtant de passer pour ambitieux, pour singulier, pour ignorant & capricieux, & peut-être de déplaire par-

là

là aux gens de bien. Que je cesserois d'être étonné, quand je sçaurois quelques particularitez que j'ignore.

Il me dit que depuis environ quatre ans, certaines personnes étoient venuës à Laputa, soit pour leurs affaires, soit pour leur plaisir, & qu'après cinq mois, elles s'en étoient retournées avec une très-legere teinture de Mathematiques, mais pleines d'esprits volatiles, recueillis dans cette region aërienne, que ces personnes à leur retour, avoient commencé à désaprouver ce qui se passoit dans le Païs d'en bas, & avoient formé le projet de mettre les Arts & les Sciences sur un nouveau pied. Que pour cela ils avoient obtenu des Lettres Patentes, pour ériger une Academie d'Ingenieurs; c'est-à-dire, de gens à systemes. Que le peuple étoit si fantasque, qu'il y avoit une Academie de ces gens-là dans toutes les grandes Vil-

les. Que dans ces Academies ou Colleges, les Professeurs avoient trouvé de nouvelles methodes pour l'Agriculture & l'Architecture, & de nouveaux instrumens & outils pour tous les Métiers & Manufactures, par le moyen desquels un homme seul pourroit travailler autant que dix, & un Palais pourroit être bâti en une semaine, de matieres si solides, qu'il dureroit éternellement, sans avoir besoin de réparation. Tous les fruits de la terre devoient naître dans toutes les saisons plus gros cent fois qu'à present, avec une infinité d'autres projets admirables. C'est dommage, continua-t'il, qu'aucun de ces projets n'ait été perfectionné jusqu'ici, qu'en peu de tems toute la Campagne ait été miserablement ravagée, que la plûpart des Maisons soient tombées en ruine, & que le Peuple tout nud meure de froid, de soif & de faim. Avec tout cela, loin

d'être découragez, ils en ſont plus animez à la pourſuite de leurs ſyſtêmes, pouſſez tour-à-tour par l'eſperance, & par le deſeſpoir. Il ajoûta que pour ce qui étoit de lui, n'étant pas d'un eſprit entreprenant, il s'étoit contenté d'agir ſelon l'ancienne methode, de vivre dans les Maiſons bâties par ſes Ancêtres, & de faire ce qu'ils avoient fait ſans rien innover. Que quelque peu de gens de qualité avoient ſuivi ſon exemple, mais avoient été regardez avec mépris, & s'étoient même rendus odieux, comme gens mal-intentionnez, Ennemis des Arts, ignorans, mauvais Républicains, préferant leurs commoditez & leur molle faineantiſe au bien géneral du Païs.

Son Excellence ajoûta, qu'il ne vouloit pas prévenir par un long détail le plaiſir que j'aurois, lorſque j'irois viſiter l'Academie des ſyſtêmes; qu'il ſouhaitoit ſeulement que j'obſervaſſe un bâtiment ruiné, du

côté de la montagne : que ce que je voyois, à la moitié d'un mille de son Château, étoit un Moulin que le courant d'une grande Riviere faisoit aller, & qui suffisoit pour sa Maison, & pour un grand nombre de ses Vassaux : qu'il y avoit environ sept ans, qu'une Compagnie d'Ingenieurs étoit venuë lui proposer d'abattre ce Moulin, & d'en bâtir un autre, au pied de la montagne, sur le sommet de laquelle seroit construit un réservoir, où l'eau pourroit être conduite aisément par le moyen de plusieurs pompes ; que le vent & l'air sur le haut de la montagne, agiteroient l'eau & la rendroient plus fluide, & que le poids de l'eau, en descendant, feroit par sa chûte tourner le moulin avec la moitié du courant de la Riviere. Il me dit que n'étant pas bien à la Cour ; parce qu'il n'avoit donné jusqu'ici dans aucun des nouveaux systêmes, & étant pressé

par plusieurs de ses amis, il avoit agréé le projet. Mais qu'après y avoir fait travailler pendant deux ans, l'ouvrage avoit mal réüssi, & que les Entrepreneurs avoient pris la fuite.

Peu de jours après, je souhaittai voir l'Academie des Systêmes, & son Excellence voulut bien me donner une personne pour m'y accompagner. Il me prenoit peut-être pour un grand admirateur de nouveautez, pour un esprit curieux & crédule. Dans le fond, j'avois un peu été dans ma jeunesse homme à projets & à systêmes, & encore aujourd'hui tout ce qui est neuf & hardi me plaît extrêmement.

CHAPITRE V.

L'Auteur visite l'Academie, & en fait ici la description.

LE logement de cette Academie n'est pas un seul & simple corps de logis ; mais une suite de divers bâtimens des deux côtez d'une Cour.

Je fus reçû très-honnêtement par le Concierge, qui nous dit d'abord, que dans ces Bâtimens chaque Chambre renfermoit un Ingenieur & quelquefois plusieurs ; & qu'il y avoit environ cinq cens Chambres dans l'Academie. Aussitôt il nous fit monter, & parcourir les appartemens.

Le premier Académicien que je vis me parût un homme fort maigre ; il avoit la face & les mains cou-

vertes de crasse, la barbe & les cheveux longs, avec un habit déchiré, & une chemise de même couleur que sa peau. Il avoit été huit ans sur un projet curieux, qui étoit, nous dit-il, de recüeillir des rayons de Soleil, afin de les enfermer dans des phioles bouchées hermetiquement, & qu'ils pussent servir à échauffer l'air, lorsque les Etez seroient peu chauds. Il me dit que dans huit autres années il pourroit fournir aux jardins des Financiers, des rayons de Soleil à un prix raisonnable. Mais il se plaignoit que ses fonds étoient petits, & il m'engagea à lui donner quelque chose pour l'encourager.

Je passai dans une autre Chambre; mais je tournai vîte le dos, ne pouvant endurer la mauvaise odeur. Mon conducteur me poussa dedans, & me pria tout bas de prendre garde d'offenser un homme qui s'en ressentiroit: ainsi je n'osai pas même

me boucher le nez. L'Ingenieur qui logeoit dans cette chambre étoit le plus ancien de l'Academie ; son visage & sa barbe étoient d'une couleur pâle & jaune, & ses mains avec ses habits étoient couverts d'une ordure infame. Lorsque je lui fus presenté, il m'embrassa très-étroitement, politesse dont je me serois bien passé. Son occupation depuis son entrée à l'Academie, avoit été de tâcher de faire retourner les excrémens humains à la nature des alimens dont ils étoient tirez, par la séparation des parties diverses, & par la dépuration de la teinture que l'excrément reçoit du fiel, & qui cause sa mauvaise odeur. On lui donnoit toutes les semaines, de la part de la Compagnie, un vaisseau rempli de matieres, environ de la grandeur d'un barril de Bristol.

J'en vis un autre occupé à calciner la glace pour en extraire, disoit-il, de fort bon salpêtre, & en

faire de la poudre à canon. Il me montra un traité concernant la malléabilité du feu, qu'il avoit envie de publier.

Je vis ensuite un très-ingenieux Architecte qui avoit trouvé une méthode admirable pour bâtir les maisons en commençant par le faîte & en finissant par les fondemens; projet qu'il me justifia aisément par l'exemple de deux insectes, l'abeille & l'araignée.

Il y avoit un homme aveugle de naissance, qui avoit sous lui plusieurs apprentifs, aveugles comme lui. Leur occupation étoit de composer des couleurs pour les Peintres. Ce Maître leur enseignoit à les distinguer par le tact & par l'odorat. Je fus assez malheureux pour les trouver alors très-peu instruits, & le Maître lui même, comme on peut juger, n'étoit pas plus habile.

Je montai dans un appartement, où étoit un grand homme qui avoit

trouvé le ſecret de labourer la terre avec des cochons, & d'épargner les frais des chevaux, des bœufs, de la charruë & du Laboureur. Voici ſa méthode. Dans l'eſpace d'un acre de terre, on enfoüiſſoit de ſix en ſix pouces une quantité de glands, de dattes, de châtaignes & autres pareils fruits que les cochons aiment. Alors on lâchoit dans le champ ſix cens & plus de ces animaux, qui par le moyen de leurs pieds & de leur muſeau, mettoient en très-peu de tems la terre en état d'être enſemencée, & l'engraiſſoient auſſi, en lui rendant ce qu'ils y avoient pris. Par malheur on en avoit fait l'experience, & outre qu'on avoit trouvé le ſiſtême coûteux & embarraſſant, le champ n'avoit preſque rien produit. On ne doutoit pas néanmoins que cette invention ne pût être d'une très-grande conſequence, & d'une vraye utilité.

Dans une chambre vis-à-vis logeoit un homme qui avoit des idées contraires par rapport au même objet. Il prétendoit faire marcher une charruë sans bœufs & sans chevaux, mais avec le secours du vent; & pour cela il avoit construit une charruë avec un mât & des voiles. Il soûtenoit que par le même moyen il feroit aller des charrettes & des carrosses ; & que dans la suite on pourroit courir la poste en chaise, en mettant à la voile sur Terre comme sur Mer : que puisque sur la Mer, on alloit à tous vents, il n'étoit pas difficile de faire la même chose sur la Terre.

Je passai dans une autre chambre qui étoit toute tapissée de toiles d'araignées, & où il y avoit à peine un petit espace, pour donner passage à l'ouvrier. Dès qu'il me vit, il cria: Prenez garde de rompre mes toiles. Je l'entretins, & il me dit que c'étoit une chose pitoyable que l'a-

veuglement où les hommes avoient été jusqu'ici par rapport aux vers à soye, tandis qu'ils avoient à leur disposition tant d'insectes domestiques, dont ils ne faisoient aucun usage, & qui étoient néanmoins préférables aux vers à soye, qui ne sçavoient que filer, au lieu que l'araignée sçavoit tout ensemble filer & ourdir. Il ajoûta que l'usage des toiles d'araignées épargneroit encore dans la suite les frais de la teinture, ce que je concevrois aisément, lorsqu'il m'auroit fait voir un grand nombre de mouches de couleurs diverses & charmantes, dont il nourrissoit ses araignées; qu'il étoit certain que leurs toiles prendroient infailliblement la couleur de ces mouches, & que comme il en avoit de toute espece, il esperoit aussi avoir bien-tôt des toiles capables de satisfaire par leurs couleurs tous les goûts differens des hommes, aussi-tôt qu'il auroit pû trouver une

certaine nourriture suffisamment glutineuse pour ses mouches, afin que les fils de l'araignée en acquissent plus de solidité & de force.

Je vis ensuite un célebre Astronome, qui avoit entrepris de placer un cadran à la pointe du grand clocher de la Maison de Ville, ajustant de telle maniere les mouvemens diurnes & annuels du Soleil avec le vent, qu'ils pussent s'accorder avec le mouvement de la giroüette.

Je me sentois depuis quelques momens une legere douleur de colique, lorsque mon Conducteur me fit entrer fort à propos dans la chambre d'un grand Medecin, qui étoit devenu très-célebre par le secret de guérir la colique d'une maniere tout-à-fait merveilleuse. Il avoit un grand soufflet, dont le tuyau étoit d'yvoire; c'étoit en insinuant plusieurs fois ce tuyau dans l'anus, qu'il prétendoit par cet espece de clistere de vent, attirer

tous les vents interieurs, & purger ainsi les entrailles attaquées de la colique : il fit son operation sur un chien, qui par malheur en créva sur le champ ; ce qui déconcerta fort nôtre Docteur, & ne me fit pas naître l'envie d'avoir recours à son remede.

Après avoir visité le Bâtiment des Arts, je passai dans l'autre corps de logis où étoient les faiseurs de sistêmes par rapport aux Sciences. Nous entrâmes dans l'Ecole du langage, où nous trouvâmes trois Académiciens, qui raisonnoient ensemble sur les moyens d'embellir la langue.

L'un d'eux étoit d'avis, pour abreger le discours, de reduire tous les mots en simples monosillabes, & de bannir tous les verbes & tous les participes.

L'autre alloit plus loin & proposoit une maniere d'abolir tous les mots, en sorte qu'on raisonneroit

ſans parler. Ce qui ſeroit très-favorable à la poitrine, parce qu'il eſt clair qu'à force de parler, les poumons s'uſent, & la ſanté s'altere. L'expedient qu'il trouvoit, étoit de porter ſur ſoi toutes les choſes dont on voudroit s'entretenir. Ce nouveau ſiſtême, dit-on, auroit été ſuivi, ſi les femmes ne s'y fuſſent oppoſées. Pluſieurs eſprits ſuperieurs de cette Academie, ne laiſſoient pas néanmoins de ſe conformer à cette maniere d'exprimer les choſes par les choſes mêmes, ce qui n'étoit embarraſſant pour eux, que lorſqu'ils avoient à parler de pluſieurs ſujets differens : alors il leur falloit apporter ſur leurs dos des fardeaux énormes, à moins qu'ils n'euſſent un ou deux valets bien forts, pour s'épargner cette peine. Ils prétendoient que ſi ce ſiſtême avoit lieu, toutes les Nations pourroient facilement s'entendre, (ce qui ſeroit d'une grande commodité).

& qu'on ne perdroit plus le tems à apprendre des Langues étrangeres.

De-là nous entrâmes dans l'Ecôle de Mathematique, dont le Maître enseignoit à ses disciples une méthode que les Européens auront de la peine à s'imaginer. Chaque proposition, chaque démonstration étoit écrite sur du pain-à-chanter, avec une certaine encre de teinture céphalique. L'Ecolier à jeun étoit obligé, après avoir avalé ce pain-à-chanter, de s'abstenir de boire & de manger pendant trois jours, en sorte que le pain-à-chanter étant digeré, la teinture céphalique pût monter au cerveau, & y porter avec elle la proposition & la démonstration. Cette méthode, il est vrai, n'avoit pas eu beaucoup de succez jusqu'ici; mais c'étoit, disoit-on, parce que l'on s'étoit trompé quelque peu dans le *q. s.* c'est-à-dire, dans la mesure de la dose; ou parce que les Ecoliers malins & indociles faisoient

ſoient ſeulement ſemblant d'avaler le bolus, ou bien parce qu'ils alloient trop tôt à la ſelle, ou qu'ils mangeoient en cachette pendant les trois jours.

CHAPITRE VI.

Suite de la description de l'Academie.

JE ne fus pas fort satisfait de l'Ecole de Politique, que je visitai ensuite. Ces Docteurs me parurent peu sensez, & la vûë de telles personnes ne manque point de me rendre toûjours mélancolique. Ces hommes extravagans soûtenoient que les Grands devoient choisir pour leurs Favoris, ceux en qui ils remarquoient plus de sagesse, plus de capacité, plus de vertu; & qu'ils devoient avoir toûjours en vûë le bien public, récompenser le mérite, le sçavoir, l'habileté, & les services : ils disoient encore que les Princes devoient toûjours donner leur confiance aux personnes les plus capables & les plus experimentées, & autres pareilles sottises &

chimeres, dont peu de Princes se sont avisez jusqu'ici, ce qui me confirma la verité de cette pensée admirable de Ciceron: *Qu'il n'y a rien de si absurde qui n'ait été avancé par quelque Philosophe.*

Mais tous les autres membres de l'Academie ne ressembloient pas, à ces Originaux dont je viens de parler. Je vis un Medecin d'un esprit sublime, qui possedoit à fond la science du Gouvernement. Il avoit consacré ses veilles jusqu'ici, à découvrir les causes des maladies d'un Etat, & à trouver des remedes pour guérir le mauvais tempéramment de ceux qui administrent les affaires publiques. On convient, disoit-il, que le corps naturel & le corps politique, ont entre eux une parfaite analogie. Donc l'un & l'autre peuvent être traitez avec les mêmes remedes. Ceux qui sont à la tête des affaires ont souvent les maladies qui suivent. Ils sont pleins d'hu-

meurs en mouvement, qui leur affoibliſſent la tête & le cœur, & leur cauſent quelquefois des convulſions & des contractions de nerfs à la main droite ; une faim canine, des indigeſtions, des vapeurs, des délires & autres ſortes de maux. Pour les guérir, nôtre grand Medecin propoſoit, que lorſque ceux qui manient les affaires d'Etat, ſeroient ſur le point de s'aſſembler, on leur tâteroit le pouls, & que par-là on tâcheroit de connoître la nature de leur maladie ; qu'enſuite la premiere fois qu'ils s'aſſembleroient encore, on leur envoyeroit avant la ſéance, des Apoticaires, avec des remedes aſtringens, palliatifs, laxatifs, cephalalgiques, iſteriques, apophlegmatiques, accouſtiques, &c. ſelon la qualité du mal, & en réïterant toûjours le même remede à chaque ſéance.

L'exécution de ce projet ne ſeroit pas d'une grande dépenſe, &

feroit, selon mon idée, très-utile dans les Païs où les Etats & les Parlemens se mêlent des affaires d'Etat : elle procureroit l'unanimité, termineroit les differens, ouvriroit la bouche aux muets, la fermeroit aux déclamateurs, calmeroit l'impetuosité des jeunes Senateurs, échaufferoit la froideur des vieux, reveilleroit les stupides, ralentiroit les étourdis.

Et parce que l'on se plaint ordinairement que les Favoris des Princes ont la memoire courte & malheureuse, le même Docteur vouloit que quiconque auroit affaire à eux, après avoir exposé le cas en très peu de mots, eût la liberté de donner à M. le Favori, une chiquenaude dans le nez, un coup de pied dans le ventre, de lui tirer les oreilles, ou de lui ficher une épingle dans les fesses, & tout cela pour l'empêcher d'oublier l'affaire dont on lui auroit parlé ; en sorte qu'on pourroit réi-

térer de tems en tems le même compliment, jusqu'à ce que la chose fût accordée ou refusée tout-à-fait.

Il vouloit aussi que chaque Senateur, dans l'Assemblée generale de la Nation, après avoir proposé son opinion, & avoir dit tout ce qu'il auroit à dire pour la soûtenir, fût obligé de conclurre à la proposition contradictoire, parce qu'infailliblement le résultat de ces Assemblées seroit par-là très-favorable au bien public.

Je vis deux Academiciens disputer avec chaleur sur le moyen de lever des Impôts sans faire murmurer les Peuples. L'un soûtenoit que la meilleure methode seroit d'imposer une taxe sur les vices, & sur les folies des hommes, & que chacun seroit taxé suivant le jugement & l'estimation de ses voisins. L'autre Academicien étoit d'un sentiment entierement opposé, & pré-

tendoit au contraire, qu'il falloit taxer les belles qualitez du corps & de l'esprit, dont chacun se piquoit, & les taxer plus ou moins selon leurs degrez; en sorte que chacun seroit son propre Juge, & feroit lui-même sa déclaration. La plus forte taxe devoit être imposée sur les Mignons de Venus, sur les Favoris du beau Sexe, à proportion des faveurs qu'ils auroient reçûës, & l'on s'en devoit rapporter encore sur cet article à leur propre déclaration. Il falloit aussi taxer fortement l'esprit & la valeur, selon l'aveu que chacun feroit de ces qualitez. Mais à l'égard de l'honneur, de la probité, de la sagesse, de la modestie, on exemptoit ces vertus de toute taxe, vû qu'étant trop rares, elles ne rendroient presque rien; qu'on ne rencontreroit personne qui voulût avouer qu'elles se trouvassent dans son voisin, & que presque personne aussi n'auroit l'ef-

fronterie de se les attribuer à lui-même.

On devoit pareillement taxer les Dames à proportion de leur beauté, de leurs agrémens, & de leur bonne grace, suivant leur propre estimation, comme on faisoit à l'égard des hommes. Mais pour la fidelité, la sincerité, le bon sens, & le bon naturel des femmes, comme elles ne s'en piquent point, cela ne devoit rien payer du tout; parce que tout ce qu'on en pourroit retirer, ne suffiroit pas pour les frais du recouvrement.

Afin de retenir les Senateurs dans l'interêt de la Couronne, un autre Academicien politique étoit d'avis qu'il falloit que le Prince fît joüer tous les grands Emplois à la rafle: de façon cependant que chaque Senateur, avant que de joüer, fît serment & donnât caution qu'il opineroit ensuite selon les intentions de la Cour, soit qu'il gagnât ou non; mais

mais que les perdans auroient ensuite droit de joüer dès qu'il y auroit quelque Emploi vacant. Ils seroient ainsi toûjours pleins d'esperance ; ils ne se plaindroient point des fausses promesses qu'on leur auroit données, & ne s'en prendroient qu'à la Fortune, dont les épaules sont toûjours plus fortes que celles du Ministére.

Un autre Academicien me fit voir un écrit contenant une méthode curieuse, pour découvrir les complots & les cabales; qui étoit d'examiner la nourriture des personnes suspectes, le tems auquel elles mangent, le côté sur lequel elles se couchent dans leur lit, & de quelle main elles se torchent le derriere; de considerer leurs excrémens, & de juger par leur odeur & leur couleur des pensées & des projets d'un homme ; d'autant plus que, selon lui les pensées ne sont jamais plus sérieuses, & l'esprit n'est jamais si recueilli &

ſi penſif, que lorſqu'on eſt à la ſelle; ce qu'il avoit éprouvé lui-même. Il ajoûtoit, que lorſque pour faire ſeulement des experiences, il avoit par fois ſongé à l'aſſaſſinat d'un homme, il avoit alors trouvé ſes excremens très jaunes, & que lorſqu'il avoit penſé à ſe revolter & à brûler la Capitale, il les avoit trouvez d'une couleur très-noire.

Je me hazardai d'ajoûter quelque choſe au ſyſtême de ce Politique. Je lui dis qu'il ſeroit bon d'entretenir toûjours une troupe d'eſpions & de délateurs qu'on protegeroit, & auſquels on donneroit toûjours une ſomme d'argent proportionnée à l'importance de leur dénonciation, ſoit qu'elle fut fondée ou non: que par ce moyen les Sujets ſeroient retenus dans la crainte & dans le reſpect; que ces délateurs & accuſateurs ſeroient autoriſez à donner quel ſens il leur plairoit aux écrits qui leur tomberoient entre

ſes mains, qu'ils pourroient par exemple interpreter ainſi les termes ſuivans,

Un crible,	—*une grande Dame de la Cour.*
Un chien boiteux,	—*une deſcente: une invaſion.*
La peſte,	—*une Armée ſur pied.*
Une Buze,	—*un Favori.*
La goute,	—*un grand Prêtre.*
Un pot de chambre,	—*un Committé.*
Un balai,	—*une révolution.*
Une ſouriciere,	—*un Emploi de finance.*
Un abiſme,	—*un Thréſorier.*
Un égout,	—*la Cour.*
Un chapeau & un ceinturon,	—*une Maîtreſſe.*
Un roſeau briſé,	—*la Cour de Juſtice.*
Un tonneau vuide,	—*un General.*

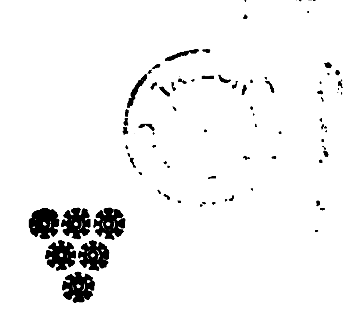
Une playe ou-verte, — *l'état des affaires publiques.*

On pourroit encore obſerver l'anagramme de tous les noms citez dans un écrit; mais il faudroit pour cela des hommes de la plus haute pénétration & du plus ſublime genie, ſur tout quand il s'agiroit de découvrir le ſens politique & miſterieux des lettres initiales. Ainſi, N, pourroit ſignifier un complot, B, un Regiment de Cavalerie, L, une Flotte. Outre cela, en tranſpoſant les lettres, on pourroit appercevoir dans un écrit tous les deſſeins cachez d'un parti mécontent: par exemple vous liſez dans une lettre écrite à un Ami; *nôtre frere Thomas a les hemorroïdes*; l'habile déchifreur trouvera, dans l'aſſemblage de ces mots indifferens, une phraſe qui fera entendre que tout eſt prêt pour une ſédition.

L'Académicien me fit de grands

remercîmens de lui avoir communiqué ces petites obſervations, & me promit de faire de moi une mention honorable dans le Traité qu'il alloit mettre au jour ſur ce ſujet.

Je ne vis rien dans ce Païs qui pût m'engager à y faire un plus long ſéjour, ainſi je commençai à ſonger à mon retour en Angleterre.



CHAPITRE VII.

L'Auteur quitte Lagado, *& arrive à* Maldonada. *Il fait un petit voyage à* Glubbdubdrib. *Comment il est reçû par le Gouverneur.*

LE Continent, dont ce Royaume fait une partie, s'étend autant que j'en puis juger, à l'Est vers une contrée inconnuë de l'Amerique, à l'Oüest vers la Californie, & au Nord vers la Mer pacifique, qui n'est pas à plus de mille cinquante lieuës de *Lagado*. Ce Païs a un Port celebre & un grand commerce avec l'Isle de *Luggnagg*, située au Nord-Oüest, environ à vingt degrez de latitude Septentrionnale, & à cent-quarante de longitude. L'Isle de *Luggnagg* est au Sud-Est du *Japon*, & en est éloignée environ de cent

lieuës. Il y a une étroite alliance entre l'Empereur du *Japon* & le Roi de *Luggnagg* ; ce qui fournit plusieurs occasions d'aller d'une Isle à l'autre. Je résolus, pour cette raison de prendre ce chemin pour retourner en Europe. Je loüai deux mules, avec un guide, poùr porter mon bagage,& me montrer le chemin. Je pris congé de mon illustre Protecteur qui m'avoit témoigné tant de bonté,& à mon départ j'en reçûs un magnifique present.

Il ne m'arriva pendant mon voyage aucune avanture qui mérite d'être rapportée. Lorsque je fus arrivé au Port de *Maldonada*, qui est une Ville environ de la grandeur de *Portsmouth* , il n'y avoit point de Vaisseau dans le Port prêt à partir pour *Luggnagg*. Je fis bien-tôt quelques connoissances dans la Ville:un Gentilhomme de distinction me dit, que puisqu'il ne partiroit aucun Navire pour *Luggnagg* que dans un

mois, je ferois bien de me divertir à faire un petit voyage à l'Isle de *Glubbdubdrib*, qui n'étoit éloignée que de cinq lieuës vers le Sud-Oüest. Il s'offrit lui-même d'être de la partie avec un de ses amis, & de me fournir une petite barque.

Glubbdubdrib, selon son étimologie, signifie l'Isle des Sorciers ou Magiciens. Elle est environ trois fois aussi large que l'Isle de *Wight*, & est très-fertile. Cette Isle est sous la puissance du Chef d'une Tribu toute composée de Sorciers, qui ne s'allient qu'entre eux, & dont le Prince est toûjours le plus ancien de la Tribu. Ce Prince ou Gouverneur a un Palais magnifique & un Parc d'environ trois mille acres, entouré d'un mur de pierre de taille de vingt pieds de haut. Lui & toute sa famille sont servis par des domestiques d'une espece assez extraordinaire. Par la connoissance qu'il a de la Nécromancie, il a le pouvoir

d'évoquer les eſprits,& de les obliger à le ſervir pendant vingt-quatre heures.

Lorſque nous abordâmes à l'Iſle, il étoit environ onze heures du matin. Un des deux Gentilshommes qui m'accompagnoient, alla trouver le Gouverneur,& lui dit qu'un Etranger ſouhaittoit d'avoir l'honneur de ſaluer Son Alteſſe.Ce compliment fut bien reçû.Nous entrâmes dans la Cour du Palais, & paſſâmes au milieu d'une haye de Gardes, dont les armes & les attitudes me firent une peur extrême: nous traverſâmes les Appartemens, & rencontrâmes une foule de domeſtiques, avant que de parvenir à la chambre du Gouverneur. Après que nous lui eûmes fait trois reverences profondes,il nous fit aſſeoir ſur de petits tabourets au pied de ſon Trône.Comme il entendoit la Langue des *Balnibarbes*, il me fit differentes queſtions au ſujet de mes

voyages, & pour me marquer qu'il vouloit en agir avec moi ſans cérémonie, il fit ſigne avec le doigt à tous ſes gens de ſe retirer; & en un inſtant (ce qui m'étonna beaucoup) ils diſparurent comme une fumée. J'eus de la peine à me raſſûrer; mais le Gouverneur m'ayant dit que je n'avois rien à craindre, & voyant mes deux compagnons nullement embarraſſez, parce qu'ils étoient faits à ces manieres, je commençai à prendre courage, & racontai à Son Alteſſe les differentes avantures de mes voyages, non ſans être troublé de tems en tems par ma ſotte imagination, regardant ſouvent autour de moi à gauche & à droite, & jettant les yeux ſur le lieu où j'avois vû les phantômes diſparoître.

J'eus l'honneur de dîner avec le Gouverneur qui nous fit ſervir par une nouvelle troupe de Spectres. Nous fûmes à table juſqu'au coucher du Soleil, & ayant prié Son

Alteſſe de vouloir bien que je ne couchaſſe pas dans ſon Palais, nous nous retirâmes mes deux amis & moi,& allâmes chercher un lit dans la Ville Capitale, qui eſt proche : le lendemain matin, nous revînmes rendre nos devoirs au Gouverneur. Pendant les dix jours que nous reſtâmes dans cette Iſle, je vins à me familiariſer tellement avec les Eſprits, que je n'en eus plus de peur du tout, ou du moins, s'il m'en reſtoit encore un peu, elle cedoit à ma curioſité. J'eus bien-tôt une occaſion de la ſatisfaire, & le Lecteur pourra juger par-là, que je ſuis encore plus curieux que poltron. Son Alteſſe me dit un jour de lui nommer tels Morts qu'il me plairoit, qu'il me les feroit venir, & les obligeroit de répondre à toutes les queſtions que je leur voudrois faire: à condition toutefois que je ne les interrogerois que ſur ce qui s'étoit paſſé de leur tems ; & que je

pourrois être bien assûré qu'ils me diroient toûjours vrai, étant inutile aux morts de mentir.

Je rendis de très-humbles actions de graces à Son Altesse, & pour profiter de ses offres, je me mis à me rappeller le souvenir de ce que j'avois autrefois lû dans l'Histoire Romaine. D'abord il me vint dans l'esprit de demander à voir cette fameuse Lucrece que Tarquin avoit violée, & qui ne pouvant survivre à cet affront, s'étoit tuée elle-même. Aussi tôt je vis devant moi une Dame très-belle, habillée à la Romaine. Je pris la liberté de lui demander pourquoi elle avoit vangé sur elle-même le crime d'un autre. Elle baissa les yeux, & me répondit que les Historiens, de peur de lui donner de la foiblesse, lui avoient donné de la folie: aussi-tôt elle disparut.

Le Gouverneur fit signe à Cesar & à Brutus de s'avancer. Je fûs frap-

pé d'admiration & de reſpect à la vûë de Brutus : & Céſar m'avoüa que toutes ſes belles actions étoient au-deſſous de celle de Brutus, qui lui avoit ôté la vie, pour délivrer Rome de ſa tirannie.

Il me prit envie de voir Homere. Il m'apparut, je l'entretins & lui demandai ce qu'il penſoit de ſon Iliade. Il m'avoüa qu'il étoit ſurpris des loüanges exceſſives qu'on lui donnoit depuis trois mille ans, que ſon Poëme étoit médiocre & ſemé de ſottiſes ; qu'il n'avoit plû de ſon tems, qu'à cauſe de la beauté de ſa diction & de l'harmonie de ſes vers, & qu'il étoit fort ſurpris que puiſque ſa Langue étoit morte, & que perſonne n'en pouvoit plus diſtinguer les beautez, les agrémens & les fineſſes, il ſe trouvât encore des gens aſſez vains ou aſſez ſtupides pour l'admirer. Sophocle & Euripide, qui l'accompagnoient, me tinrent à peu-près le même langage,

& se moquerent sur-tout de nos Sçavans modernes, qui obligez de convenir des bevûës des anciennes tragedies, lorsqu'elles étoient fidellement traduites, soûtenoient néanmoins qu'en Grec c'étoient des beautez, & qu'il falloit sçavoir le Grec pour en juger avec équité.

Je voulus voir Aristote & Descartes. Le premier m'avoüa qu'il n'avoit rien entendu à la Phisique, non plus que tous les Philosophes ses contemporains, & tous ceux même qui avoient vêcu entre lui & Descartes. Il ajoûta que celui-ci avoit pris un bon chemin; quoiqu'il se fût souvent trompé, surtout par rapport à son systême extravagant touchant l'ame des bêtes. Descartes prit la parole, & dit qu'il avoit trouvé quelque chose, & avoit sçû établir d'assez bons principes; mais qu'il n'étoit pas allé fort loin, & que tous ceux qui désormais voudroient courir la même carriere,

ſeroient toûjours arrêtez par la foibleſſe de leur eſprit, & obligez de tâtonner; que c'étoit une grande folie de paſſer ſa vie à chercher des ſiſtêmes, & que la vraye Phiſique convenable & utile à l'homme, étoit de faire un amas d'experiences & de ſe borner là : qu'il avoit eû beaucoup d'inſenſez pour diſciples, parmi leſquels on pouvoit compter un certain Spinoſa.

J'eus la curioſité de voir pluſieurs Morts illuſtres de ces derniers tems, & ſur tout des Morts de qualité; car j'ai toûjours eu une grande veneration pour la Nobleſſe. O que je vis des choſes étonnantes, lorſque le Gouverneur fit paſſer en revûë devant moi toute la ſuite des ayeux de la plûpart de nos Ducs, de nos Marquis, de nos Comtes, & de nos Gentilshommes modernes! Que j'eus de plaiſir à voir leur origine, & tous les perſonnages qui leur ont tranſmis leur

ſang. Je vis clairement pourquoi certaines familles ont le nez long, d'autres le menton pointu, d'autres ont le viſage baſanné & les traits effroyables ; d'autres ont les yeux beaux, & le teint blond & délicat: Pourquoi dans certaines Familles il y a beaucoup de foux & d'étourdis ; dans d'autres beaucoup de fourbes & de fripons: pourquoi le caractere de quelques-unes, eſt la méchanceté, la brutalité, la baſſeſſe, la lâcheté; ce qui les diſtingue comme leurs armes & leurs livrées. Je compris la raiſon pour laquelle Polidore Virgile avoit dit au ſujet de certaines Maiſons,

Nec vir fortis, nec fœmina caſta.

Ce qui me parût le plus remarquable, fut de voir ceux qui ayant originairement porté le mal immonde dans certaines Familles, avoient fait ce triſte preſent à toute leur poſterité. Que je fus encore ſurpris de voir dans la genéalogie de

de certains Seigneurs, des Pages, des Laquais, des Maîtres à danſer, & à chanter, &c.

Je connus clairement pourquoi les Hiſtoriens ont transformé des Guerriers imbeciles & lâches, en grands Capitaines; des inſenſez & de petits genies en grands politiques, des flatteurs & des Courtiſans en gens de bien; des Athées en hommes pleins de Religion; d'infames débauchez en gens chaſtes; & des délateurs de profeſſion en hommes vrais & ſinceres. Je ſçûs de quelle maniere des perſonnes innocentes avoient été condamnées à la mort ou au banniſſement, par l'intrigue des Favoris, qui avoient corrompu les Juges: comment il étoit arrivé que des hommes de baſſe extraction & ſans merite, avoient été élevez aux plus grandes places; comment les Coquettes & les Mercures avoient ſouvent donné le branle aux plus importantes

affaires,& avoient occaſionné dans l'Univers les plus grands évenemens. O que je conçus alors une baſſe idée de l'humanité ! Que la ſageſſe & la probité des hommes me parût peu de choſe, en voyant la ſource de toutes les révolutions, le motif honteux des entrepriſes les plus éclatantes, les reſſorts, ou plûtôt les accidens imprevûs, & les bagatelles, qui les avoient fait réüſſir !

Je découvris l'ignorance & la temerité de nos Hiſtoriens, qui ont fait mourir de poiſon certains Rois, qui ont oſé faire part au public des entretiens ſecrets d'un Prince avec ſon premier Miniſtre, & qui ont, ſi on les en croit, crocheté pour ainſi dire, les Cabinets des Souverains, & les Secretariats des Ambaſſadeurs, pour en tirer des anecdotes curieuſes.

Ce fut là que j'appris les cauſes ſecrettes de quelques évenemens

qui ont étonné tout le monde: comment une Coquette avoit gouverné un Mercure, un Mercure le Conſeil ſecret, & le Conſeil ſecret tout un Parlement.

Un General d'Armée m'avoüa qu'il avoit une fois remporté une victoire par ſa poltronnerie, & par ſon imprudence; & un Amiral me dit qu'il avoit battu malgré lui une Flotte ennemie, lorſqu'il avoit envie de laiſſer battre la ſienne. Il y eut trois Rois qui me dirent que ſous leur régne ils n'avoient jamais récompenſé ni élevé aucun homme de merite, ſi ce n'eſt une fois, que leur Miniſtre les trompa & ſe trompa lui-même ſur cet article; qu'en cela ils avoient eu raiſon, la vertu étant une choſe très incommode à la Cour.

J'eus la curioſité de m'informer par quel moyen un grand nombre de perſonnes étoient parvenuës à une très-haute fortune. Je me bor-

nai à ces derniers tems ; sans néanmoins toucher au tems présent, de peur d'offenser même les Etrangers (car il n'est pas nécessaire que j'avertisse, que tout ce que j'ai dit jusqu'ici, ne regarde point mon cher Païs.) Parmi ces moyens, je vis le parjure, l'oppression, la subornation, la perfidie, * le *Pandarisme*, & autres pareilles bagatelles qui méritent peu d'attention. Mais ce qui en merite davantage, c'est que plusieurs confesserent qu'ils devoient leur élevation à la facilité qu'ils avoient euë, les uns de se prêter aux plus horribles débauches, les autres de livrer leurs femmes & leurs filles, d'autres de trahir leur Patrie & leur Souverain, & quelques-uns de se servir du poison. Après ces découvertes, je crois qu'on me pardonnera d'avoir désor-

* En Anglois *Pandarisme*, mot qu'on rend ici sans le traduire, & qui exprime le métier de *Leno*.

mais un peu moins d'eſtime & de veneration pour la Grandeur, que j'honore & reſpecte naturellement, comme tous les inferieurs doivent faire à l'égard de ceux que la nature ou la fortune ont placez dans un rang ſuperieur.

J'avois lû dans quelques livres, que des Sujets avoient rendu de grands ſervices à leur Prince] & à leur Patrie. J'eus envie de les voir, mais on me dit qu'on avoit oublié leur nom, & qu'on ſe ſouvenoit ſeulement de quelques uns, dont les Hiſtoriens avoient fait mention, en les faiſant paſſer pour des traîtres & des fripons. Ces gens de bien, dont on avoit oublié les noms, parurent cependant devant moi; mais avec un air humilié, & en mauvais équipage : ils me dirent qu'ils étoient tous morts dans la pauvreté & dans la diſgrace, & quelques-uns même ſur un échaffaut.

Parmi ceux-ci, je vis un homme,

dont le cas me parût extraordinaire, qui avoit à côté de lui un jeune homme de dix-huit ans. Il me dit qu'il avoit été Capitaine de Vaisseau pendant plusieurs années ; & que dans le combat naval d'*Actium*, il avoit enfoncé la premiere ligne, coulé à fond trois Vaisseaux du premier rang, & en avoit pris un de la même grandeur, ce qui avoit été la seule cause de la fuite d'*Antoine* & de l'entiere défaite de sa Flotte: que le jeune homme, qui étoit auprès de lui, étoit son fils unique qui avoit été tüé dans le combat. Il m'ajoûta que la guerre ayant été terminée, il vint à Rome pour solliciter une récompense, & demander le commandement d'un plus gros Vaisseau dont le Capitaine avoit peri dans le combat. Mais que sans avoir égard à sa demande, cette place avoit été donnée à un jeune homme, qui n'avoit encore jamais vû la Mer, fils d'un certain Affran-

chi qui avoit ſervi une des Maîtreſſes de l'Empereur; qu'étant retourné à ſon département, on l'avoit accuſé d'avoir manqué à ſon devoir, & que le commandement de ſon Vaiſſeau avoit été donné à un Page, favori du Vice-Amiral *Publicola*; qu'il avoit été alors obligé de ſe retirer chez lui à une petite Terre loin de Rome, & qu'il y avoit fini ſes jours. Deſirant ſçavoir ſi cette hiſtoire étoit veritable, je demandai à voir *Agrippa*, qui dans ce combat avoit été l'Amiral de la Flotte victorieuſe. Il parût, & me confirmant la verité de ce recit, il y ajoûta des circonſtances, que la modeſtie du Capitaine avoit obmiſes.

Comme chacun des perſonnages qu'on évoquoit, paroiſſoit tel qu'il avoit été dans le monde, je vis avec douleur combien depuis cent ans, le genre humain avoit dégeneré, combien la débauche,

avec toutes ſes conſequences, avoit alteré les traits du viſage, rappetiſſé les corps, retiré les nerfs, relâché les muſcles, effacé les couleurs & corrompu la chair des Anglois.

Je voulus voir enfin quelques-uns de nos anciens Païſans, dont on vante tant la ſimplicité, la ſobrieté, la juſtice, l'eſprit de liberté, la valeur & l'amour pour la Patrie. Je les vis, & ne pûs m'empêcher de les comparer avec ceux d'aujourd'hui, qui vendent à prix d'argent leurs ſuffrages, dans l'élection des Députez au Parlement, & qui ſur ce point ont toute la fineſſe & tout le manége des gens de Cour.



CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Retour de l'Auteur à Maldonada. *Il fait voile pour le Royaume de* Luggnagg. *A son arrivée, il est arrêté & conduit à la Cour. Comment il y est reçû.*

LE jour de nôtre départ étant arrivé, je pris congé de Son Altesse le Gouverneur de *Glubbdubdribb*, & retournai avec mes deux compagnons à *Maldonada*, où après avoir attendu quinze jours, je m'embarquai enfin dans un Navire qui partoit pour *Luggnagg*. Les deux Gentilshommes, & quelques autres personnes encore, eurent l'honnêteté de me fournir les provisions nécessaires pour ce voyage, & de me conduire jusqu'à bord. Nous essuyâmes une violente tempête, &

fûmes contraints de gouverner au Nord, pour pouvoir joüir d'un certain vent marchand, qui souffle en cêt endroit dans l'espace de soixante lieuës. Le 21. Avril 1711. nous entrâmes dans la riviere de *Clumegnig*, qui est une Ville port de Mer, au Sud-Est de *Luggnagg*. Nous jettâmes l'ancre à une lieuë de la Ville, & donnâmes le signal pour faire venir un Pilote. En moins d'une demie-heure, il en vint deux à bord, qui nous guiderent au milieu des écuëils & des rochers qui sont très-dangereux dans cette rade & dans le passage qui conduit à un bassin, où les Vaisseaux sont en sûreté, & qui est éloigné des murs de la Ville, de la longueur d'un cable.

Quelques-uns de nos Matelots, soit par trahison, soit par imprudence, dirent aux Pilotes que j'étois un Etranger & un grand Voyageur. Ceux-ci en avertirent le Commis de la Doüane, qui me fit diverses

questions dans la langue *Balnibarbienne*, qui est entenduë en cette Ville, à cause du commerce, & sur tout par les gens de Mer & les Doüaniers. Je lui répondis en peu de mots, & lui fis une histoire aussi vrai-semblable & aussi suivie qu'il me fut possible. Mais je crûs qu'il étoit necessaire de déguiser mon Païs, & de me dire Hollandois, ayant dessein d'aller au *Japon*, où je sçavois que les Hollandois seuls étoient reçûs. Je dis donc au Commis qu'ayant fait naufrage à la côte des *Balnibarbes*, & ayant échoüé sur un rocher, j'avois été dans l'Isle volante de *Laputa*, dont j'avois souvent oüi parler, & que maintenant je songeois à me rendre au *Japon*, afin de pouvoir retourner de-là dans mon Païs. Le Commis me dit qu'il étoit obligé de m'arrêter, jusqu'à ce qu'il eût reçû des ordres de la Cour, où il alloit écrire immediatement, & d'où il esperoit recevoir

réponſe dans quinze jours. On me donna un logement convenable, & on mit une ſentinelle à ma porte. J'avois un grand jardin pour me promener, & je fus traité aſſez bien aux dépens du Roi. Pluſieurs perſonnes me rendirent viſite, excitées par la curioſité de voir un homme qui venoit d'un Païs très-éloigné, dont ils n'avoient jamais entendu parler.

Je fis marché avec un jeune homme de nôtre Vaiſſeau, pour me ſervir d'Interpréte. Il étoit natif de *Luggnagg*, mais ayant paſſé pluſieurs années à *Maldonada*, il ſçavoit parfaitement les deux Langues. Avec ſon ſecours, je fus en état d'entretenir tous ceux qui me faiſoient l'honneur de me venir voir, c'eſt-à-dire, d'entretenir leurs queſtions, & de leur faire entendre mes réponſes.

Celle de la Cour vint au bout de quinze jours, comme on l'atten-

doit ; elle portoit un ordre de me faire conduire avec ma suite, par un détachement de chevaux à *Traldragenbh* ou *Trildragdrib* ; car, autant que je m'en puis souvenir, on prononce des deux manieres. Toute ma suite consistoit en ce pauvre garçon, qui me servoit d'Interpréte, & que j'avois pris à mon service. On fit partir un Courrier devant nous, qui nous devança d'une demie journée ; pour donner avis au Roi de mon arrivée prochaine, & pour demander à Sa Majesté le jour & l'heure que je pourrois avoir l'honneur & le plaisir *de lécher la poussiere du pied de son Trône.*

Deux jours après mon arrivée, j'eus audience, & d'abord on me fit coucher & ramper sur le ventre, & balayer le plancher avec ma langue, à mesure que j'avançois vers le Trône du Roi. Mais parce que j'étois Etranger, on avoit eu l'honnêteté de nettoyer le plancher, de manie-

re que la poussiere ne me pût faire de peine. C'étoit une grace particuliere, qui ne s'accordoit pas même aux personnes du premier rang, lorsqu'ils avoient l'honneur d'être reçûs à l'audience de Sa Majesté. Quelquefois même on laissoit exprès le plancher très-sale & très-couvert de poussiere, lorsque ceux qui venoient à l'audience avoient des ennemis à la Cour. J'ai une fois vû un Seigneur avoir la bouche si pleine de poussiere, & si soüillée de l'ordure qu'il avoit recueïllie avec sa langue, que quand il fut parvenu au Trône, il lui fut impossible d'articuler un seul mot. A ce malheur il n'y a point de remede; car il est défendu sous des peines très-griéves, de cracher ou de s'essuyer la bouche en presence du Roi. Il y a même en cette Cour un autre usage, que je ne puis du tout approuver. Lorsque le Roi veut faire mourir quelque Seigneur ou quelque Courtisan,

d'une maniere qui ne le deshonore point, il fait jetter ſur le plancher une certaine poudre brune qui eſt empoiſonnée, & qui ne manque point de le faire crever doucement & ſans éclat, au bout de vingt-quatre heures. Mais pour rendre juſtice à ce Prince, à ſa grande douceur, & à la bonté qu'il a de ménager la vie de ſes Sujets, il faut dire à ſon honneur, qu'après de ſemblables executions, il a coûtume d'ordonner très-expreſſément de bien balayer le plancher, en ſorte que ſi ſes domeſtiques l'oublioient, ils courroient riſque de tomber dans ſa diſgrace. Je le vis un jour condamner un petit Page à être bien foüetté, pour avoir malicieuſement negligé d'avertir de balayer, dans le cas dont il s'agit; ce qui avoit été cauſe qu'un jeune Seigneur de grande eſperance avoit été empoiſonné. Mais le Prince plein de bonté voulut bien encore pardonner au petit Page, &

lui épargner le foüet.

Pour revenir à moi, lorſque je fus à quatre pas du Trône de Sa Majeſté, je me levai ſur mes genoux, & après avoir frappé ſept fois la terre de mon front, je prononçai les paroles ſuivantes, que la veille on m'avoit fait apprendre par cœur. *Ickpling Glofftrobb ſgnutſerumm blhiop mlashnalt zvvin tnodbalkguffh ſlhiophad gurdlubh asht.* C'eſt un formulaire établi par les loix de ce Royaume, pour tous ceux qui ſont admis à l'audience, & qu'on peut traduire ainſi : *Puiſſe vôtre celeſte Majeſté ſurvivre au Soleil.* Le Roi me fit une réponſe que je ne compris point, & à laquelle je fis cette replique, comme on me l'avoit appriſe : *Fluſt drin Valerick dvvuldom praſtrod mirpush*, c'eſt-à-dire, *Ma langue eſt dans la bouche de mon ami.* Je fis entendre par-là que je deſirois me ſervir de mon Interprete; alors on fit entrer ce jeune garçon dont

j'ai parlé, & avec ſon ſecours je répondis à toutes les queſtions que Sa Majeſté me fit pendant une demie heure. Je parlois *Balnibarbien*, & mon Interprete rendoit mes paroles en *Luggnaggien*.

Le Roi prit beaucoup de plaiſir à mon entretien, & ordonna à ſon *Blisfmarklub* ou Chambellan, de faire préparer un logement dans ſon Palais, pour moi & pour mon Interprete, & de me donner une ſomme par jour pour ma table, avec une bourſe pleine d'or, pour mes menus plaiſirs.

Je demeurai trois mois en cette Cour, pour obéïr à Sa Majeſté, qui me combla de ſes bontez, & me fit des offres très-gracieuſes, pour m'engager à m'établir dans ſes Etats; mais je crûs devoir le remercier, & ſonger plûtôt à retourner dans mon Païs, pour y finir mes jours, auprès de ma chere femme, privée depuis long-tems des douceurs de ma preſence.

CHAPITRE IX.

Des Struldbrugs *ou Immortels.*

LEs *Luggnaggiens* ſont un peuple très-poli & très-brave, & quoiqu'ils ayent un peu de cet orguëil qui eſt commun à toutes les Nations de l'Orient, ils ſont néanmoins honnêtes & civils à l'égard des Etrangers, & ſur tout de ceux qui ont été bien reçûs à la Cour. Je fis connoiſſance & je me liai avec des perſonnes du grand monde & du bel air, & par le moyen de mon Interprete, j'eus ſouvent avec eux des entretiens agréables & inſtructifs.

Un d'eux me demanda un jour ſi j'avois vû quelques-uns de leurs *Struldbrugs*, ou *Immortels*. Je lui répondis que non, & que j'étois fort

urieux de sçavoir comment on avoit pû donner ce nom à des Humains. Il me dit que quelquefois (quoique rarement) il naissoit dans une famille un enfant avec une tache rouge & ronde, placée directement sur le sourcil gauche, & que cette heureuse marque le préservoit de la mort : que cette tache étoit d'abord de la largeur d'une petite piece d'argent, (que nous appellons en Angleterre un *Treepense*) & qu'ensuite elle croissoit & changeoit même de couleur : qu'à l'âge de douze ans elle étoit verte jusqu'à vingt, qu'elle devenoit bleuë ; qu'à quarante-cinq ans, elle devenoit tout à-fait noire & aussi grande qu'un *Schilling*, & ensuite ne changeoit plus. Il m'ajoûta qu'il naissoit si peu de ces enfans marquez au front, qu'on comptoit à peine onze cens *Immortels* de l'un & de l'autre sexe dans tout le Royaume ; qu'il y en avoit environ 50. dans la

Capitale, & que depuis trois ans il n'étoit né qu'un enfant de cette espece, qui étoit fille, que la naissance d'un *Immortel* n'étoit point attachée à une famille préferablement à une autre; que c'étoit un present de la nature ou du hazard, & que les enfans même des *Struldbruggs* naissoient mortels comme les enfans des autres hommes, sans avoir aucun privilége.

Ce recit me réjoüit extrêmement, & la personne qui me le faisoit, entendant la langue des *Balnibarbes*, que je parlois aisément, je lui témoignai mon admiration & ma joye, avec les termes les plus expressifs, & même les plus outrez. Je m'écriai, comme dans une espece de ravissement & d'entousiasme: Heureuse Nation, dont tous les enfans à naître, peuvent prétendre à l'immortalité! Heureuse contrée où les exemples de l'ancien tems subsistent toûjours, où la vertu des pre-

miers siécles n'a point péri, & où les premiers hommes vivent encore & vivront éternellement, pour donner des leçons de sagesse à tous leurs descendans. Heureux ces sublimes *Struldbruggs*, qui ont le privilége de ne point mourir, & que par consequent l'idée de la mort n'intimide point, n'affoiblit point, n'abbat point !

Je témoignai ensuite que j'étois surpris de n'avoir encore vû aucun de ces *Immortels* à la Cour ; que s'il y en avoit, la marque glorieuse empreinte sur leur front m'auroit sans doute frappé les yeux. Comment, ajoûtai-je, le Roi, qui est un Prince si judicieux, ne les employe-t'il point dans le Ministére, & ne leur donne-t'il point sa confiance ? Mais peut-être que la vertu rigide de ces vieillards l'importuneroit & blesseroit les yeux de sa Cour. Quoi qu'il en soit, je suis résolu d'en parler à Sa Majesté, à la premiere occasion

qui s'offrira ; & ſoit qu'il défere à mes avis ou non, j'accepterai en tout cas l'établiſſement qu'il a eu la bonté de m'offrir dans ſes Etats, afin de pouvoir paſſer le reſte de mes jours dans la compagnie illuſtre de ces hommes immortels, pourvû qu'ils daignent ſouffrir la mienne.

Celui à qui j'adreſſois la parole, me regardant alors avec un ſoûris qui marquoit que mon ignorance lui faiſoit pitié, me répondit qu'il étoit ravi que je voulutſſe bien reſter dans le Païs, & me demanda la permiſſion d'expliquer à la compagnie ce que je venois de lui dire : il le fit, & pendant quelque tems ils s'entretinrent enſemble dans leur langage que je n'entendois point. Je ne pûs même lire ni dans leurs geſtes ni dans leurs yeux, l'impreſſion que mon diſcours avoit fait ſur leurs eſprits. Enfin la même perſonne qui m'avoit parlé jusques-là, me

dit poliment, que ſes amis étoient charmez de mes réflexions judicieuſes ſur le bonheur & les avantages de l'immortalité; mais qu'ils ſouhaitoient ſçavoir quel ſyſtême de vie je me ferois, & qu'elles ſeroient mes occupations & mes vûës, ſi la nature m'avoit fait naître *Struldbrugg*.

A cette queſtion intereſſante, je repartis que j'allois les ſatisfaire ſur le champ avec plaiſir; que les ſuppoſitions & les idées me coûtoient peu, & que j'étois accoûtumé à m'imaginer ce que j'aurois fait, ſi j'euſſe été Roi, Général d'Armée, ou Miniſtre d'Etat; que par rapport à l'immortalité, j'avois auſſi quelquefois médité ſur la conduite que je tiendrois, ſi j'avois à vivre éternellement; & que puiſqu'on le vouloit, j'allois ſur cela donner l'eſſor à mon imagination.

Je dis donc que ſi j'avois eu l'avantage de naître *Struldbrugg*, auſſi-

tôt que j'aurois pû connoître mon bonheur, & sçavoir la difference qu'il y a entre la vie & la mort, j'aurois d'abord mis tout en œuvre pour devenir riche; & qu'à force d'être intriguant, souple & rampant, j'aurois pû esperer de me voir un peu à mon aise au bout de deux cens ans: qu'en second lieu, je me fusse appliqué si sérieusement à l'étude dès mes premieres années, que j'aurois pû me flatter de devenir un jour le plus sçavant homme de l'Univers: que j'aurois remarqué avec soin tous les grands évenemens; que j'aurois observé avec attention tous les Princes & tous les Ministres d'Etat, qui se succedent les uns aux autres, & aurois eu le plaisir de comparer tous leurs caracteres, & de faire sur ce sujet les plus belles réflexions du monde: que j'aurois tracé un memoire fidele & exact de toutes les révolutions de la mode & du langage, & des changemens

arrivés aux coûtumes, aux loix, aux mœurs, aux plaisirs mêmes : que par cette étude & ces observations, je serois devenu à la fin un magasin d'antiquités, un Registre vivant, un thresor de connoissances, un Dictionaire parlant, l'Oracle perpetuel de mes compatriotes & de tous mes contemporains.

Dans cet état, je ne me marierois point ; ajoûtai-je, & je ménerois une vie de garçon, gayement, librement, mais avec œconomie, afin qu'en vivant toûjours, j'eusse toûjours de quoi vivre. Je m'occuperois à former l'esprit de quelques jeunes gens, en leur faisant part de mes lumieres & de ma longue experience. Mes vrais amis, mes compagnons, mes confidens seroient mes illustres confreres les *Struldbruggs*, dont je choisirois une douzaine parmi les plus anciens, pour me lier plus étroitement avec eux. Je ne laisserois pas de fréquenter

aussi quelques *Mortels* de mérite ; que je m'accoûtumerois à voir mourir, sans chagrin & sans regret, leur posterité me consolant de leur mort. Ce pourroit même être pour moi un spectacle assés agréable, de même qu'un Fleuriste prend plaisir à voir les tulippes & les œillets de son jardin, naître, mourir, & renaître.

Nous nous communiquerions mutuellement, entre nous autres *Struldbruggs* toutes les remarques & observations que nous aurions faites sur la cause & le progrès de la corruption du genre humain: Nous en composerions un beau Traité de Morale plein de leçons utiles, & capable d'empêcher la nature humaine de dégénerer, comme elle fait, de jour en jour, & comme on le lui reproche depuis deux mille ans.

Quel spectacle noble & ravissant, que de voir de ses propres yeux les

décadences & les révolutions des Empires ; la face de la terre renouvellée ; les Villes ſuperbes transformées en villes, bourgades, ou triſtement enſevelies ſous leurs ruïnes honteuſes : les villages obſcurs devenus le ſéjour des Rois & de leurs Courtiſans : les Fleuves celebres changés en petits ruiſſeaux ; l'Ocean baignant d'autres rivages ; de nouvelles contrées découvertes, un monde inconnu ſortant, pour ainſi dire, du cahos : la barbarie & l'ignorance répanduë ſur les nations les plus polies & les plus éclairées ; l'imagination éteignant le jugement, le jugement glaçant l'imagination ; le goût des ſyſtêmes, des paradoxes, de l'enflure, des pointes & des antitheſes étouffant la raiſon & le bon goût : la verité opprimée dans un tems, & triomphant dans l'autre ; les perſécutés devenus perſécuteurs, & les perſécuteurs perſécutés à leur tour ; les ſuperbes

abaissez, & leshumbles élevés : des esclaves, des affranchis, des mercenaires parvenus à une fortune immense, & à une richesse énorme, par le manîment des deniers publics, par les malheurs, par la faim, par la soif, par la nudité, par le sang des peuples ; enfin la posterité de ces brigands publics, rentrée dans le néant, d'où l'injustice & la rapine l'avoient tirée ?

Comme dans cet état d'immortalité, l'idée de la mort ne seroit jamais presente à mon esprit pour me troubler, ou pour ralentir mes desirs, je m'abandonnerois à tous les plaisirs sensibles, dont la nature & la raison me permettroient l'usage. Les Sciences seroient néanmoins toûjours mon premier & mon plus cher objet ; & je m'imagine qu'à force de méditer, je trouverois à la fin les *longitudes*, la *quadrature du Cercle*, le *mouvement perpetuel*, la *pierre Philosophale*, & *le remede uni-*

versel; qu'en un mot, je porterois toutes les Sciences & tous les Arts à leur derniere perfection.

Lorsque j'eus fini mon discours, celui qui seul l'avoit entendu, se tourna vers la compagnie, & leur en fit le précis dans le langage du païs; après quoi, ils se mirent à raisonner ensemble un peu de tems, sans pourtant témoigner, au moins par leurs gestes & leurs attitudes, aucun mépris pour ce que je venois de dire. A la fin cette même personne, qui avoit résumé mon discours, fut priée par la compagnie d'avoir la charité de me désiller les yeux, & de me découvrir mes erreurs.

Il me dit d'abord que je n'étois pas le seul Etranger, qui regardât avec étonnement & avec envie l'état des *Struldbruggs*; qu'il avoit trouvé chés les Balnibarbes & chés les Japonois à peu près les mêmes dispositions; que le desir de vivre étoit naturel à l'homme; que celui qui

avoit un pié dans le tombeau, s'efforçoit de se tenir ferme sur l'autre ; que le vieillard le plus courbé se representoit toûjours un lendemain & un avenir, & n'envisageoit la mort que comme un mal éloigné & à fuïr : mais que dans l'Isle de *Luggnagg* on pensoit bien autrement, & que l'exemple familier & la vûë continuelle des *Struldbruggs*, avoit préservé les habitans de cet amour insensé de la vie.

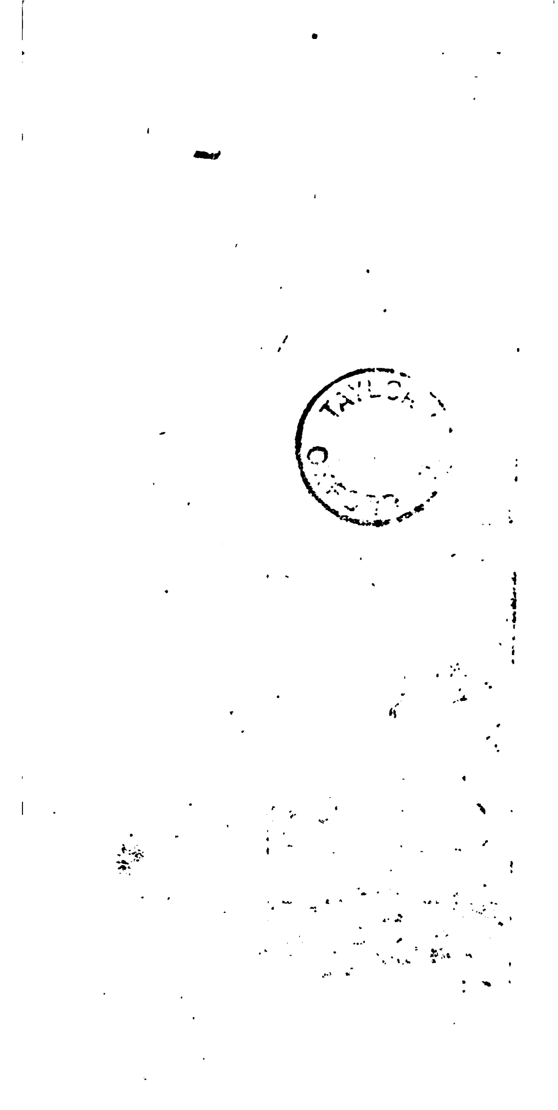
Le sistême de conduite, continua-t'il, que vous vous proposés, dans la supposition de vôtre Estre immortel, & que vous nous avés tracé tout-à-l'heure, est ridicule & tout-à-fait contraire à la raison. Vous avés supposé sans doute que dans cet état vous joüiriés d'une jeunesse perpetuelle, d'une vigueur & d'une santé sans aucune alteration. Mais est-ce là de quoi il s'agissoit, lorsque nous vous avons demandé ce que vous feriés, si vous

deviés toûjours vivre? Avons-nous ſupoſé que vous ne vieilliriés point, & que vôtre prétenduë immortalité ſeroit un Printems éternel?

Après cela, il me fit le portrait des *Struldbruggs*, & me dit qu'ils reſſembloient aux *Mortels*, & vivoient comme eux, juſqu'à l'âge de trente ans; qu'après cet âge, ils tomboient peu à peu dans une mélancolie noire, qui augmentoit toûjours juſqu'à ce qu'ils euſſent atteint l'âge de quatre vingt ans: qu'alors ils n'étoient pas ſeulement ſujets à toutes les infirmités, à toutes les miſéres, & à toutes les foibleſſes des vieillards de cet âge; mais que l'idée affligeante de l'éternelle durée de leur miſerable caducité les tourmentoit à un point, que rien ne pouvoit les conſoler: qu'ils n'étoient pas ſeulement, comme tous les autres vieillards, entêtez, bourrus, avares, chagrins, babillards; mais qu'ils n'aimoient qu'eux-mê-

mes, qu'ils renonçoient aux douceurs de l'amitié, qu'ils n'avoient plus même de tendresse pour leurs enfans; & qu'au delà de la troisiéme génération, ils ne reconnoissoient plus leur posterité: que l'envie & la jalousie les découvroit sans cesse, que la vûë des plaisirs sensibles, dont joüissent les jeunes *Mortels*, leurs amusemens, leurs amours leurs exercices. les faisoient en quelque sorte mourir à chaque instant; que tout, jusqu'à la mort même des vieillards qui payoient le tribut à la nature, excitoit leur envie & les plongeoit dans le desespoir: que pour cette raison, toutes les fois qu'ils voyoient faire des funerailles, ils maudissoient leur sort, & se plaignoient amérement de la nature, qui leur avoit refusé la douceur de mourir, de finir leur course ennuieuse, & d'entrer dans un repos éternel: qu'ils n'étoient plus alors en état de cultiver leur esprit

&



& d'orner leur mémoire ; qu'ils se ressouvenoient tout au plus de ce qu'ils avoient vû & appris dans leur jeunesse & dans leur moyen âge ; que les moins misérables & les moins à plaindre, étoient ceux qui radotoient, qui avoient tout-à-fait perdu la mémoire, & étoient réduits à l'état de l'enfance ; qu'au moins on prenoit alors pitié de leur triste situation, & qu'on leur donnoit tous les secours dont ils avoient besoin dans leur imbecillité.

Lorsqu'un *Struldbrugg* (ajoûta-t'il) s'est marié à une *Struldbrugge*, le mariage, selon les loix de l'Etat, est dissous, dès que le plus jeune des deux est parvenu à l'âge de quatre-vingts ans. Il est juste que de malheureux Humains, condamnés malgré eux & sans l'avoir mérité, à vivre éternellement, ne soient pas encore, pour surcroît de disgrace, obligés de vivre avec une femme éternelle. Ce qu'il y a de plus triste,

est qu'après avoir attein cet âge fatal, ils sont regardés comme morts civilement : leurs heritiers s'emparent de leurs biens ; ils sont mis en tutelle, ou plûtôt ils sont dépoüillés de tout & réduits à une simple pension alimentaire (Loi très-juste, à cause de la sordide avarice ordinaire aux vieillards) Les pauvres sont entretenus aux dépens du public, dans une maison apellée *l'Hôpital des pauvres Immortels*. Un *Immortel* de quatre-vingts ans ne peut plus exercer de Charge ni d'Emploi, ne peut négocier, ne peut contracter, ne peut acheter ni vendre, & leur témoignage même n'est point reçû en Justice.

Mais lors qu'ils sont parvenus à quatre-vingt-dix ans, c'est encore bien pis. Toutes leurs dents & tous leurs cheveux tombent, ils perdent le goût des alimens, & ils boivent & mangent sans aucun plaisir. Ils perdent la mémoire des choses les

plus aisées à retenir, & oublient le nom de leurs amis, & quelquefois leur propre nom. Il leur est pour cette raison inutile de s'amuser à lire, puisque lorsqu'ils veulent lire une phrase de quatre mots, ils oublient les deux premiers, tandis qu'ils lisent les deux derniers. Par la même raison, il leur est impossible de s'entretenir avec personne. D'ailleurs, comme la langue de ce Païs est sujette à de fréquens changemens, les *Struldbruggs* nés dans un siécle, ont beaucoup de peine à entendre le langage des hommes nés dans un autre siécle, & ils sont toûjours comme étrangers dans leur Patrie.

Tel fut le détail qu'on me fit au sujet des Immortels de ce païs : détail qui me surprit extrêmement. On m'en montra dans la suite cinq ou six, & j'avouë que je n'ai jamais rien vû de si laid, & de si dégoûtant, les femmes sur tout é-

toient affreuſes; je m'imaginai voir des Spectres.

Le Lecteur peut bien croire, que je perdis alors tout-à-fait l'envie de devenir Immortel à ce prix. J'eus bien de la honte de toutes les folles imaginations, auſquelles je m'étois abandonné, ſur le ſyſtême d'une vie éternelle en ce bas monde.

Le Roy ayant appris ce qui s'étoit paſſé dans l'entretien que j'avois eu avec ceux dont j'ai parlé, rit beaucoup de mes idées ſur l'Immortalité, & de l'envie que j'avois portée aux *Strulbruggs*. Il me demanda enſuite ſérieuſement, ſi je ne voudrois pas en mener deux ou trois dans mon païs, pour guérir mes compatriotes du deſir de vivre, & de la peur de mourir. Dans le fonds j'aurois été fort aiſe, qu'il m'eût fait ce préſent; mais par une loi fondamentale du Royaume, il eſt deffendu aux Immortels d'en ſortir.

CHAPITRE VIII.

L'Auteur part de l'Isle de Luggnagg, *pour se rendre au Japon, où il s'embarque sur un Vaisseau Hollandois. Il arrive à Amsterdam, & de-là passe en Angleterre.*

JE m'imagine que tout ce que je viens de raconter des *Struldbruggs*, n'aura point ennuyé le Lecteur. Ce ne sont point là, je crois, de ces choses communes, usées & rebatuës, qu'on trouve dans toutes les relations des Voyageurs; au moins je puis assûrer que je n'ai rien trouvé de pareil, dans celles que j'ai lûës. En tout cas, si ce sont des redites & des choses déja connuës, je prie de considerer que des Voyageurs, sans se copier les uns les autres, peuvent fort bien raconter les

mêmes choses, lorsqu'ils ont été dans les mêmes pays.

Comme il y a un très-grand commerce entre le Royaume de *Luggnagg*, & l'Empire du *Japon*, il est à croire que les Auteurs Japonois n'ont pas oublié dans leurs Livres, de faire mention de ces *Struldbruggs*. Mais le séjour que j'ai fait au Japon, aïant été très-court, & n'aïant d'ailleurs aucune teinture de la Langue Japonoise, je n'ai pû sçavoir sûrement si cette matiere a été traitée dans leurs Livres. Quelque Hollandois pourra un jour nous apprendre ce qu'il en est.

Le Roy de *Luggnagg* m'ayant souvent pressé, mais inutilement de rester dans ses Etats, eut enfin la bonté de m'accorder mon congé, & me fit même l'honneur de me donner une lettre de recommandation écrite de sa propre main, pour Sa Majesté l'Empereur du Japon. En même tems, il me fit present de

quatre cens quarante-quatre pieces d'or, de cinq mille cinq cens cinquante-cinq petites perles, & de huit cens quatre-vingt-huit mille huit cens quatre-vingt-huit grains d'une eſpece de ris très-rare. Ces ſortes de nombres qui ſe multiplient par dix, plaiſent beaucoup en ce pays-là.

Le 6. de May 1709. je pris congé en ceremonie de Sa Majeſté, & dis adieu à tous les amis que j'avois à ſa Cour. Ce Prince me fit conduire par un détachement de ſes Gardes, juſqu'au Port de *Glanguenſtald*, ſitué au Sud-Oüeſt de l'Iſle. Au bout de ſix jours, je trouvai un Vaiſſeau prêt à me tranſporter au Japon: je montai ſur ce Vaiſſeau, & nôtre voyage ayant duré cinquante jours, nous débarquâmes enfin à un petit Port nommé *Xamoski*, au Sud-Oüeſt du Japon.

Je fis voir d'abord aux Officiers de la Doüanne, la lettre dont j'a-

vois l'honneur d'être chargé de la part du Roy de *Luggnagg*, pour Sa Majesté Japonoise. Ils connurent tout d'un coup le Sceau de Sa Majesté *Luggnaggienne*, dont l'empreinte representoit *un Roy soûtenant un Pauvre estropié, & l'aidant à marcher*.

Les Magistrats de la Ville, sçachant que j'étois Porteur de cette auguste Lettre, me traiterent en Ministre, & me fournirent une voiture pour me transporter à *Yedo*, qui est la Capitale de l'Empire. Là j'eus audience de Sa Majesté Imperiale, & l'honneur de lui presenter ma lettre, qu'on ouvrit publiquement avec de grandes cérémonies, & que l'Empereur se fit aussi-tôt expliquer par son Interprete. Alors Sa Majesté me fit dire par ce même Interprete, que j'eusse à lui demander quelque grace, & qu'en consideration de son très-cher frere le Roi de *Luggnagg*, il me l'accorderoit aussi-tôt.

Cet Interprete, qui étoit ordinairement emploïé dans les affaires du Commerce avec les Hollandois, connut aiſément à mon air, que j'étois Européen, & pour cette raiſon me rendit en Langue Hollandoiſe les paroles de Sa Majeſté. Je répondis que j'étois un Marchand de Hollande, qui avoit fait nauffrage dans une Mer éloignée; que depuis j'avois fait beaucoup de chemin par Terre & par Mer, pour me rendre à *Luggnagg*, & de-là dans l'Empire du Japon, où je ſçavois que mes compatriotes les Hollandois faiſoient commerce; ce qui me pourroit procurer l'occaſion de retourner en Europe; que je ſupliois donc Sa Majeſté, de me faire conduire en ſûreté à *Nangaſaki*. Je pris en même-tems la liberté de lui demander encore une autre graee. Ce fut qu'en conſideration du Roi de *Luggnagg*, qui me faiſoit l'honneur de me proteger, on voulut bien me

diſpenſer de la cérémonie qu'on faiſoit pratiquer à ceux de mon païs, & ne point me contraindre *à fouler aux piés le Crucifix*, n'étant venu au Japon, que pour paſſer en Europe, & non pour y trafiquer.

Lorſque l'Interprete eut expoſé à Sa Majeſté Japonoiſe cette derniere grace que je demandois, elle parut ſurpriſe de ma propoſition, & répondit, que j'étois le premier homme de mon païs, à qui un pareil ſcrupule fut venu à l'eſprit ; ce qui le faiſoit un peu douter que je fuſſe véritablement Hollandois, comme je l'avois aſſûré, & le faiſoit plûtôt ſoupçonner que j'étois Chrétien. Cependant l'Empereur goûtant la raiſon que je lui avois alleguée, & ayant principalement égard à la recommandation du Roi de *Luggnagg*, voulut bien par bonté compâtir à ma foibleſſe & à ma ſingularité, pourvû que je gardaſſe des meſures, pour ſauver les apparen-

ces. Il me dit qu'il donneroit ordre aux Officiers préposés pour faire observer cet usage, de me laisser passer & de faire semblant de m'avoir oublié. Il ajoûta, qu'il étoit de mon intêret de tenir la chose secrette, parce que infailliblement les Hollandois mes compatriotes, me poignarderoient dans le voyage, s'ils venoient à sçavoir la dispense que j'avois obténuë, & le scrupule injurieux que j'avois eu de les imiter.

Je rendis de trés-humbles actions de graces à Sa Majesté de cette faveur singuliere, & quelques troupes étant alors en marche pour se rendre à *Nangasaki*, l'Officier Commandant eut ordre de me conduire en cette Ville, avec une instruction secrette sur l'affaire du Crucifix.

Le 9. jour de Juin 1709. après un voyage long & penible, j'arrivai à *Nangasaki*, où je rencontrai une

compagnie de Hollandois. qui étoient partis d'Amſterdam pour négocier à *Amboine*, & qui étoient prêts à s'embarquer pour leur retour, ſur un gros Vaiſſeau de quatre cens cinquante tonneaux. J'avois paſſé un tems conſiderable en Hollande, ayant fait mes études à Leyde, & je parlois fort bien la langue de ce païs. On me fit pluſieurs queſtions ſur mes voyages, auſquelles je répondis, comme il me plût. je ſoûtins parfaitement au milieu d'eux le perſonnage de Hollandois; je me donnai des amis & des parens dans les Provinces-Unies, & je me dis natif de Gelderland.

J'étois diſpoſé à donner au Capitaine du Vaiſſeau, qui étoit un certain *Theodore Vangruli*, tout ce qu'il lui auroit plû de me demande pour mon paſſage. Mais ayant ſçû que j'étois Chirurgien, il ſe contente de la moitié du prix ordinaire, à condition que j'exercerois ma pro-

ſeſſion dans le Vaiſſeau.

Avant que de nous embarquer, quelques-uns de la troupe m'avoient ſouvent demandé, ſi j'avois pratiqué la cérémonie; & j'avois toûjours répondu en general, que j'avois fait tout ce qui étoit neceſſaire. Cependant un d'eux, qui étoit un coquin étourdi, s'aviſa de me montrer malignement à l'Officier Japonois & de dire: *il n'a point foulé aux piés le Crucifix*. L'Officier, qui avoit un ordre ſecret de ne le point exiger de moi, lui repliqua par vingt coups de canne qu'il déchargea ſur ſes épaules, enſorte que perſonne ne fût d'humeur après cela de me faire des queſtions ſur la cérémonie.

Il ne ſe paſſa rien dans nôtre voyage, qui mérite d'être rapporté. Nous fîmes voile avec un vent favorable & moüillâmes au Cap. de Bonne-Eſperance, pour y faire aiguade. Le 16. d'Avril 1710. nous

débarquâmes à Amſterdam , où j
reſtai peu de tems & où je m'embar
quai bien - tôt pour l'Angleterre
Quel plaiſir ce fût pour moi de re
voir ma chere Patrie, après cinq an
& demi d'abſence ! Je me rendis di
rectemenr à *Redriff*, où je trouva
ma femme & mes enfans en bonn
ſanté.





VOYAGES DE GULLIVER.

QUATRIE'ME PARTIE.

VOYAGE Au Païs des Houyhnhnms.

CHAPITRE PREMIER.

L'Auteur entreprend encore un voyage en qualité de Capitaine de Vaisseau. Son équipage se revolte, l'enferme, l'enchaîne, & puis le met à terre sur un rivage inconnu. Description des Yahous. *Deux* Houyhnhnms *viennent au devant de lui.*

JE passai cinq mois fort doucement avec ma femme & mes enfans, & je puis dire qu'alors j'étois heureux, si j'avois pû

connoître que je l'étois. Mais je fus malheureusement tenté de faire encore un voyage, sur-tout lorsque l'on m'eut offert le titre flatteur de Capitaine sur l'*Avanture*, Vaisseau Marchand de trois cens cinquante tonneaux. J'entendois parfaitement la navigation; & d'ailleurs j'étois las du titre subalterne de Chirurgien de Vaisseau. Je ne renonçai pourtant pas à la profession, & je sçûs l'exercer dans la suite, quand l'occasion s'en presenta. Aussi me contentai-je de mener avec moi dans ce voyage un jeune garçon Chirurgien. Je dis adieu à ma pauvre femme qui étoit grosse, & m'étant embarqué à *Porstmoust*, je mis à la voile le 2. d'Aout 1710.

Les maladies m'enleverent pendant la route une partie de mon équipage; en sorte que je fus obligé de faire une recruë aux *Barbades* & aux Isles de *Leewvard*, où les Négocians, dont je tenois ma Commission,

ſion, m'avoient donne ordre de moüiller. Mais j'eus bien-tôt lieu de me repentir d'avoir fait cette maudite recruë, dont la plus grande partie étoit composée de bandits, qui avoient été Boucaniers. Ces coquins débaucherent le reſte de mon équipage, & tous enſemble comploterent de ſe ſaiſir de ma perſonne, & de mon Vaiſſeau. Un matin donc ils entrerent dans ma chambre, ſe jetterent ſur moi, me lierent, & me menacerent de me jetter dans la Mer, ſi j'oſois faire la moindre réſiſtance. Je leur dis que mon ſort étoit entre leurs mains, & que je conſentois d'avance à tout ce qu'ils voudroient. Ils m'obligerent d'en faire ſerment, & puis me délierent, ſe contentant de m'enchaîner un pied au bois de mon lit, & de poſter un ſentinelle à la porte de ma chambre, qui avoit ordre de me caſſer la tête, ſi j'euſſe fait quelque tentative pour me mettre en liber-

té. Leur projet étoit d'exercer la Pyraterie avec mon Vaiſſeau,& de donner la chaſſe aux Eſpagnols ; mais pour cela ils n'étoient pas aſſez forts d'équipage. Ils réſolurent de vendre d'abord la cargaiſon du Vaiſſeau, & d'aller à *Madagaſcar*, pour augmenter leur troupe. Cependant j'étois priſonnier dans ma chambre, fort inquiet du ſort qu'on me préparoit.

Le 9. de Mai 1711. un certain Jacques *Vvelch* entra, & me dit qu'il avoit reçû ordre de Monſieur le Capitaine, de me mettre à terre. Je voulus, mais inutilement, avoir quelque entretien avec lui, & lui faire quelques queſtions ; il refuſa même de me dire le nom de celui qu'il appelloit, Monſieur le Capitaine. On me fit deſcendre dans la Chalouppe, aprés m'avoir permis de faire mon paquet, & d'emporter mes hardes. On me laiſſa mon ſabre, & on eut la politeſſe de ne point vi-

ſiter mes poches, où il y avoit quelque argent. Aprés avoir fait environ une lieuë dans la Chaloupe, on me mit ſur le rivage. Je demandai à ceux qui m'accompagnoient, quel païs c'étoit. Ma foi, me répondirent-ils, nous ne le ſçavons pas plus que vous, mais prenez garde que la marée ne vous ſurprenne, adieu. Auſſitôt la Chaloupe s'éloigna.

Je quittai les ſables, & montai ſur une hauteur, pour m'aſſeoir & déliberer ſur le parti que j'avois à prendre. Quand je me fus un peu repoſé, j'avançai dans les terres, réſolu de me livrer au premier Sauvage que je rencontrerois, & de racheter ma vie, ſi je pouvois, par quelques petites bagues, par quelques bracelets & autres bagatelles, dont les Voyageurs ne manquent jamais de ſe pourvoir, & dont j'avois une certaine quantité dans mes poches.

Je découvris de grands arbres,

de vastes herbages & des champs où l'avoine croissoit de tous côtés. Je marchois avec précaution, de peur d'être surpris ou de recevoir quelque coup de fléche. Aprés avoir marché quelque tems, je tombai dans un grand chemin, où je remarquai plusieurs pas d'hommes & de chevaux, & quelques-uns de vaches. Je vis en même tems un grand nombre d'animaux dans un champ, & un ou deux de la même espece perchés sur un arbre. Leur figure me parût surprenante, & quelques-uns s'étant un peu approchés, je me cachai derriere un buisson pour les mieux considerer.

De longs cheveux leur tomboient sur le visage; leur poitrine, leur dos, & leurs pattes de devant étoient couverts d'un poil épais : ils avoient de la barbe au menton comme des boucs, mais le reste de leurs corps étoit sans poil, & laissoit voir une

peau trés-brune. Ils n'avoient point de queuë: ils se tenoient tantôt assis sur l'herbe, tantôt couchés & tantôt debout sur leurs pattes de derriere. Ils sautoient, bondissoient & grimpoient aux arbres, avec l'agilité des écureüils, ayant des griffes aux pattes de devant & de derriere; les fémelles étoient un peu plus petites que les mâles; elles avoient de fort longs cheveux, & seulement un peu de duvet en plusieurs endroits de leur corps. Leurs mamelles pendoient entre leurs deux pattes de devant, & quelquefois touchoient la terre, lorsqu'elles marchoient. Le poil des uns & des autres étoit de diverses couleurs, brun, rouge, noir & blond. Enfin dans tous mes voyages, je n'avois jamais vû d'animal si difforme & si dégoûtant.

Après les avoir suffisamment considerés, je suivis le grand chemin, dans l'esperance qu'il me conduiroit à quelque hutte d'Indien.

Ayant un peu marché, je rencontrai au milieu du chemin un de ces animaux qui venoit directement à moi. A mon aſpect il s'arrêta, fit une infinité de grimaces, & parût me regarder comme une eſpece d'animal qui lui étoit inconnuë: enſuite il s'approcha & leva ſur moi ſa patte de devant. Je tirai mon ſabre & le frappai du plat, ne voulant pas le bleſſer, de peur d'offenſer ceux à qui ces animaux pouvoient appartenir. L'animal ſe ſentant frappé ſe mit à fuïr & à crier ſi haut, qu'il attira une quarantaine d'animaux de ſa ſorte, qui accoururent vers moi, en me faiſant des grimaces horribles. Je courus vers un arbre & me mis le dos contre, tenant mon ſabre devant moi: auſſi-tôt ils ſautent aux branches de l'arbre, & commencent à décharger ſur moi leur ordure. Mais tout à coup ils ſe mirent tous à fuïr.

Alors je quittai l'arbre & pour-

ſuivis mon chemin, étant aſſés ſurpris qu'une terreur ſoudaine leur eut ainſi fait prendre la fuite. Mais regardant à gauche, je vis un cheval marchant gravement au milieu d'un champ : c'étoit la vûë de ce cheval qui avoit fait décamper ſi vîte la troupe qui m'aſſiegeoit. Le cheval s'étant approché de moi s'arrêta, recula, & enſuite me regarda fixement paroiſſant un peu étonné. Il me conſidera de tous côtés, tournant pluſieurs fois autour de moi. Je voulus avancer, mais il ſe mit vis-à vis de moi dans le chemin, me regardant d'un œil doux, & ſans me faire aucune violence. Nous nous conſiderâmes l'un l'autre pendant un peu de tems ; enfin je pris la hardieſſe de lui mettre la main ſur le cou, pour le flâter, ſifflant & parlant, à la façon des Palfreniers, lorſqu'il veulent careſſer un cheval. Mais l'animal ſuperbe dédaignant mon honnêteté & ma po-

liteſſe, fronça ſes ſourcils & leva fierement un de ſes pieds de devant pour m'obliger à retirer ma main trop familiere. En même tems, il ſe mit à hannir trois ou quatre fois; mais avec des accens ſi variés, que je commençai à croire qu'il parloit un langage qui lui étoit propre, & qu'il y avoit un eſpece de ſens attaché à ſes divers hanniſſemens.

Sur ces entrefaites arriva un autre cheval, qui ſalua le premier très-poliment; l'un & l'autre ſe firent des honnêtetez réciproques, & ſe mirent à hannir en cent façons differentes, qui ſembloient former des ſons articulez. Ils firent enſuite quelques pas enſemble, comme s'ils euſſent voulu conferer ſur quelque choſe: ils alloient & venoient, en marchant gravement côte à côte; ſemblables à des perſonnes qui tiennent conſeil ſur des affaires importantes: mais ils avoient toûjours l'oeil ſur moi, comme s'ils euſſent

pris

pris garde que je ne m'enfuiſſe.

Surpris de voir des bêtes ſe comporter ainſi, je me dis à moi-même, puiſqu'en ce païs-ci les bêtes ont tant de raiſon, il faut que les hommes y ſoient raiſonnables au ſuprême degré. Cette reflexion me donna tant de courage, que je réſolus d'avancer dans le païs, juſqu'à ce que j'euſſe découvert quelque village ou quelque maiſon, & que j'euſſe rencontré quelque habitant, & de laiſſer-là les deux chevaux diſcourir enſemble, tant qu'il leur plairoit. Mais l'un des deux qui étoit gris-pommelé, voïant que je m'en allois, ſe mit à hannir après moi d'une façon ſi expreſſive, que je crus entendre ce qu'il vouloit; je me retournai & m'approchai de lui, diſſimulant mon embarras & mon trouble, autant qu'il m'étoit poſſible; car dans le fond je ne ſçavois ce que tout cela deviendroit; & c'eſt ce que le Lecteur

peut aisément s'imaginer.

Les deux chevaux me serrérent de près, & se mirent à considerer mon visage & mes mains. Mon chapeau paroissoit les surprendre, aussibien que les pans de mon juste-au-corps. Le gris-pommelé se mit à flâter ma main droite, paroissant charmé de la douceur & de la couleur de ma peau ; mais il la serra si fort entre son sabot & son pâturon, que je ne pûs m'empêcher de crier de toute ma force, ce qui m'attira mille autres caresses pleines d'amitié. Mes souliers & mes bas leur donnoient de grandes inquiétudes: ils les flairerent & les tâtérent plusieurs fois, & firent à ce sujet plusieurs gestes semblables à ceux d'un Philosophe, qui veut entreprendre d'expliquer un Phenoméne.

Enfin la contenance & les maniéres de ces deux animaux me parurent si raisonnables, si sages, si judicieuses, que je conclus en moi-

même qu'il falloit que ce fussent des Enchanteurs, qui s'étoient ainsi transformés en chevaux avec quelque dessein, & qui trouvant un étranger sur leur chemin, avoient voulu se divertir un peu à ses dépens, ou avoient peut-être été frappés de sa figure, de ses habits, & de ses manieres. C'est ce qui me fit prendre la liberté de leur parler en ces termes: Messieurs les Chevaux, si vous êtes des Enchanteurs, comme j'ai lieu de le croire, vous entendés toutes les langues; ainsi j'ai l'honneur de vous dire en la mienne, que je suis un pauvre Anglois, qui par malheur ai échoüé sur ces côtes, & qui vous prie l'un ou l'autre, si pourtant vous êtes de vrais chevaux, de vouloir souffrir que je monte sur vous, pour chercher quelque village ou quelque maison, où je me puisse retirer. En reconnoissance, je vous offre ce petit coûteau & ce bracelet.

Les deux animaux parurent écouter mon discours avec attention, & quand j'eûs fini, ils se mirent à hannir tour à tour, tournés l'un vers l'autre. Je compris alors clairement que leurs hannissemens étoient significatifs, & renfermoient des mots, dont on pourroit peut-être dresser un alphabet aussi aisé que celui des Chinois.

Je les entendis souvent répéter le mot *Yahou*, dont je distinguai le son, sans en distinguer le sens; quoi que tandis que les deux chevaux s'entretenoient, j'eusse essayé plusieurs fois d'en chercher la signification. Lors qu'ils eurent cessé de parler, je me mis à crier de toute ma force, *Yahou*, *Yahou*, tâchant de les imiter. Cela parût les surprendre extrêmement; & alors le Gris-pommelé répétant deux fois le même mot, sembla vouloir m'apprendre comment il le falloit prononcer; je répétai après lui le mieux

qu'il me fut poſſible,& il me parût que, quoique je fûſſe très-éloigné de la perfection de l'accent & de la prononciation, j'avois pourtant fait quelques progrès. L'autre Cheval, qui étoit Bay, ſembla vouloir m'apprendre un autre mot beaucoup plus difficile à prononcer, & qui étant réduit à l'ortographe Angloiſe,peut ainſi s'écrire ,*Houyhnhnm*. Je ne réüſſis pas ſi bien d'abord dans la prononciation de ce mot, que dans celle du premier ; mais après quelques eſſais, cela alla mieux, & les deux chevaux me trouverent de l'intelligence.

Lorſqu'ils ſe furent encore un peu entretenus, (ſans doute à mon ſujet) ils prirent congé l'un de l'autre avec la même cérémonie qu'ils s'étoient abordés. Le Bay me fit ſigne de marcher devant lui, ce que je jugeai à propos de faire, juſqu'à ce que j'euſſe trouvé un autre conducteur. Comme je marchois fort

lentement, il se mit à hannir, *hhuum hhuum*. Je compris sa pensée, & lui donnai à entendre comme je le pûs, que j'étois bien las & avois de la peine à marcher ; sur quoi il s'arrêta charitablement, pour me laisser reposer.

CHAPITRE II.

L'Auteur est conduit au logis d'un Houyhnhnm; *comment il y est reçû. Quelle étoit la nourriture des* Houyhnhnms: *Embarras de l'Auteur pour trouver de quoi se nourrir.*

APrès avoir marché environ trois milles, nous arrivâmes à un endroit, où il y avoit une grande maison de bois fort basse & couverte de paille. Je commençai aussi-tôt à tirer de ma poche les petits presens que je destinois aux hôtes de cette maison, pour en être reçû plus honnêtement. Le cheval me fit poliment entrer le premier dans une grande salle très-propre, où pour tout meuble il y avoit un ratelier & une auge. Je vis trois chevaux entiers avec deux cavalles qui ne man-

geoient point ; & qui étoient assis sur leurs jarrets. Sur ces entrefaites le gris-pommelé arriva, & en entrant se mit à hannir d'un ton de maître. Je traversai avec lui deux autres salles de plein pié, & dans la derniere mon conducteur me fit signe d'attendre, & passa dans une chambre qui étoit proche. Je m'imaginai alors qu'il falloit que le maître de cette maison fût une personne de qualité, puisqu'on me faisoit ainsi attendre en ceremonie dans l'antichambre. Mais en même-tems je ne pouvois concevoir qu'un homme de qualité eût des Chevaux pour valets de chambre. Je craignis alors d'être devenu fou, & que mes malheurs ne m'eussent fait entierement perdre l'esprit. Je regardai attentivement autour de moi, & je me mis à considerer l'antichambre, qui étoit à peu près meublée comme la premiere salle. J'ouvrois de grands yeux, je regardois fixement

tout ce qui m'environnoit, & je voyois toûjous la même chose ; je me pinçai les bras, je me mordis les lévres, je me battis les flancs, pour m'éveiller en cas que je fusse endormi, & comme c'étoient toûjours les mêmes objets qui me frappoient les yeux, je conclus qu'il y avoit-là de la diablerie & de la plus haute magie.

Tandis que je faisois ces réflexions, le Gris-pommelé revint à moi dans le lieu où il m'avoit laissé, & me fit signe d'entrer avec lui dans la chambre où je vis sur une natte très-propre & très-fine une belle cavale, avec un beau poulin & une belle petite pouliche, tous appuyés modestement sur leurs hanches. La cavale se leva à mon arrivée, & s'approcha de moi, & après avoir consideré attentivement mon visage & mes mains, me tourna le derriere d'un air dédaigneux, & se mit à hannir, en prononçant souvent le

mot *Yahou*. Je compris bien-tôt malgré moi le ſens funeſte de ce mot; car le cheval qui m'avoit introduit, me faiſant ſigne de la tête, & me repetant ſouvent le mot *hhuum*, *hhuum*, me conduiſit dans une eſpece de baſſe-cour, où il y avoit un autre bâtiment à quelque diſtance de la maiſon. La premiere choſe qui me frappa les yeux, ce furent trois de ces maudits animaux que j'avois vûs d'abord dans un champ, & dont j'ai fait plus haut la deſcription: ils étoient attachés par le cou & mangeoient des racines, & de la chair d'âne, de chien & de vache morte, (comme je l'ai appris depuis) qu'ils tenoient entre leurs griffes; & qu'ils déchiroient avec leurs dents.

Le Maître cheval commanda alors à un petit bidet Alezan, qui étoit un de ſes laquais; de délier le plus grand de ces animaux & de l'amener. On nous mit rous deux côte à côte, pour mieux faire la compa-

raison de lui à moi, & ce fut alors que le mot de *Yahou* fut repeté plusieurs fois, ce qui me donna à entendre; que ces animaux s'appelloient *Yahous*. Je ne pûs exprimer ma surprise & mon horreur, lorsqu'ayant consideré de près cet animal, je remarquai en lui tous les traits & toute la figure d'un homme, excepté qu'il avoit le visage large & plat, le nez écrasé; les lévres épaisses & la bouche très-grande. Mais cela est ordinaire à toutes les nations Sauvages, parce que les meres couchent leurs enfans, le visage tourné contre terre, les portent sur leur dos, & leur battent le nez avec leurs épaules. Ce *Yahou* avoit les pattes de devant semblables à mes mains, si ce n'est qu'elles etoient armées d'ongles fort grandes, & que la peau en étoit brune, rude & couverte de poil. Ses jambes ressembloient aussi aux miennes, avec les mêmes differences. Cependant

mes bas & mes ſouliers avoient fait croire à Meſſieurs les chevaux, que la difference étoit beaucoup plus grande. A l'égard du reſte du corps, c'étoit en verité la même choſe, excepté par rapport à la couleur & au poil.

Quoi qu'il en ſoit, ces Meſſieurs n'en jugeoient pas de même, parce que mon corps étoit vêtu, & qu'ils croyoient que mes habits étoient ma peau même, & une partie de ma ſubſtance, en ſorte qu'ils trouvoient que j'étois par cet endroit fort différent de leurs *Yahous*. Le petit laquais Bidet tenant une racine entre ſon ſabot & ſon paturon, me la preſenta. Je la pris, & en ayant goûté, je la lui rendis ſur le champ, avec le plus de politeſſe qu'il me fut poſſible. Auſſi-tôt il alla chercher, dans la loge des *Yahous*, un morceau de chair d'âne, & me l'offrit. Ce mets me parût ſi déteſtable & ſi dégoûtant, que je n'y voulus point

toucher, & témoignai même qu'il me faiſoit mal au cœur. Le Bidet jetta le morceau au *Yahou*, qui ſur le champ le devora avec un grand plaiſir. Voyant que la nourriture des *Yahous* ne me convenoit point, il s'aviſa de me preſenter de la ſienne; c'eſt-à-dire, du foin & de l'avoine. Mais je ſecoüai la tête, & lui fis entendre que ce n'étoit pas-là un mets pour moi. Alors portant un de ſes piés de devant à ſa bouche, d'une façon très-ſurprenante & pourtant très-naturelle, il me fit des ſignes pour me faire comprendre qu'il ne ſçavoit comment me nourrir, & pour me demander ce que je vouloís donc manger. Mais je ne pûs lui faire entendre ma penſée par mes ſignes; & quand je l'aurois pû, je ne voïois pas qu'il eût été en état de me ſatisfaire.

Sur ces entrefaites une vache paſſa; je la montrai du doigt, & fis entendre par un ſigne expreſſif, que

j'avois envie de l'aller traire. On me compris, & aussi-tôt on me fit entrer dans la maison, où l'on ordonna à une servante, c'est-à-dire à une jument, de m'ouvrir une sale, où je trouvai une grande quantité de terrines pleines de lait, rangées très-proprement. J'en bus abondamment, & pris ma refection fort à mon aise & de grand courage.

Sur l'heure de midi je vis arriver vers la maison une espece de chariot ou de carrosse tiré par quatre *Yahoüs*. Il y avoit dans ce carrosse un vieux cheval qui paroissoit un personnage de distinction ; il venoit rendre visite à mes hôtes & dîner avec eux. Ils le reçûrent fort civilement, & avec de grands égards. Ils dînerent ensemble dans la plus belle salle ; & outre du foin & de la paille qu'on leur servit d'abord, on leur servit encore de l'avoine boüillie dans du lait. Leur auge placée au milieu de la salle, étoit disposée

circulairement, à peu près comme le tour d'un preſſoir de Normandie, & diviſée en plusieurs compartimens, autour deſquels ils étoient rangés, aſſis ſur leurs hanches & appuyés ſur des bottes de paille. Chaque compartiment avoit un ratelier qui lui répondoit, enſorte que chaque cheval & chaque cavale, mangeoit ſa portion avec beaucoup de décence & de propreté. Le poulain & la pouliche, enfant du Maître & de la Maîtreſſe du logis étoient à ce repas, & il paroiſſoit que leur pere & leur mere étoient fort attentifs à les faire manger. Le Gris-pommelé m'ordonna de venir auprès de lui, & il me ſembla s'entretenir long-tems à mon ſujet avec ſon ami, qui me regardoit de tems en tems, & repetoit ſouvent le mot de *Yahou*.

Depuis quelques momens j'avois mis mes gands : le Maître Gris-pommelé s'en étant apperçû, & ne

voyant plus mes mains telles qu'il les avoit vûës d'abord, fit plusieurs signes qui marquoient son étonnement & son embarras. Il me les toucha deux ou trois fois avec son pié, & me fit entendre qu'il souhaittoit qu'elles reprissent leur premiere figure; aussi-tôt je me dégantai, ce qui fit beaucoup parler toute la compagnie & leur inspira de l'affection pour moi. J'en ressentis bien-tôt les effets. On s'appliqua à me faire prononcer certains mots que j'entendois, & on m'apprit les noms de l'avoine, du lait, du feu, de l'eau, & de plusieurs autres choses. Je retins tous ces noms, & ce fut alors plus que jamais, que je fis usage de cette prodigieuse facilité que la nature m'a donnée pour apprendre les langues.

Lorsque le dîner fut fini, le maître cheval me prit en particulier, & par des signes joints à quelques mots, me fit entendre la peine qu'il ressen-

ressentoit, de voir que je ne mangeois point, & que je ne trouvois rien, qui fût de mon goût. *Hlunnh* dans leur langue, signifie de l'avoine. Je prononçai ce mot deux ou trois fois ; car quoique j'eusse d'abord refusé l'avoine qui m'avoit été offerte, cependant après y avoir réfléchi, je jugeai que je pouvois m'en faire une sorte de nourriture, en la mêlant avec du lait, & que cela me sustenteroit jusqu'à ce que je trouvasse l'occasion de m'échapper, & que je rencontrasse des créatures de mon espece. Aussi-tôt le cheval donna ordre à une servante, qui étoit une jolie jument blanche, de m'apporter une bonne quantité d'avoine dans un plat de bois. Je fis rôtir cette avoine, comme je pûs, ensuite je la frottai jusqu'à ce que je lui eusse fait perdre son écorce; puis je tâchai de la vanner : je me mis après cela à l'écraser entre deux pierres ; je pris de l'eau, & j'en fis

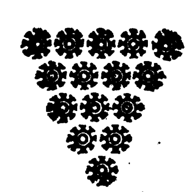
une espece de gâteau, que je fis cuire & que je mangeai tout chaud, en le trempant dans du lait.

Ce fut d'abord pour moi un mets très-insipide, (quoique ce soit une nourriture ordinaire en plusieurs endroits de l'Europe,) mais je m'y accoûtumai avec le tems, & m'étant trouvé souvent dans ma vie réduit à des états fâcheux, ce n'étoit pas la premiere fois que j'avois éprouvé, qu'il faut peu de chose pour contenter les besoins de la nature, & que le corps se fait à tout. J'observerai ici, que tant que je fus dans ce païs des Chevaux, je n'eus pas la moindre indisposition. Quelquefois il est vrai, j'allois à la chasse des lapins & des oiseaux, que je prenois avec des filets de cheveux d'*Yahou*: quelquefois je cueillois des herbes, que je faisois boüillir, ou que je mangeois en salade, & de tems en tems je faisois du beurre. Ce qui me causa beaucoup de peine d'abord,

fut de manquer de sel; mais je m'accoûtumai à m'en passer, d'où je conclus que l'usage du sel est l'effet de nôtre intemperance, & n'a été introduit que pour exciter à boire; car il est à remarquer que l'homme est le seul animal qui mêle du sel dans ce qu'il mange. Pour moi, quand j'eus quitté ce païs, j'eus beaucoup de peine à en reprendre le goût.

C'est assez parler, je crois, de ma nourriture. Si je m'étendois pourtant plus au long sur ce sujet, je ne ferois, ce me semble, que ce que font dans leurs Relations la plûpart des Voyageurs, qui s'imaginent qu'il importe fort au Lecteur de sçavoir s'ils ont fait bonne chere ou non. Quoiqu'il en soit, j'ai crû que ce détail succint de ma nourriture étoit nécessaire, pour empêcher le monde de s'imaginer, qu'il m'a été impossible de subsister pendant trois ans dans un tel païs, & parmi de tels habitans.

Sur le soir, le maître Cheval m fit donner une chambre à six pas d la maison, & separée du quartie des *Yahous*. J'y étendis quelque bottes de paille, & me couvris d mes habits, en sorte que j'y passa la nuit fort bien, & y dormis tran quillement. Mais je fus bien mieux dans la suite, comme le Lecteur verra ci-après, lorsque je parlerai de ma maniere de vivre en ce païs-là.



CHAPITRE III.

L'Auteur s'applique à apprendre bien la langue, & le Houyhnhnm *son Maître s'applique à la lui enseigner. Plusieurs* Houyhnhnms *viennent voir l'Auteur par curiosité. Il fait à son Maître un recit succint de ses Voyages.*

JE m'appliquai extrêmement à apprendre la langue que le *Houyhnhnm* mon maître (c'est ainsi que je l'appellerai désormais) ses enfans & tous ses domestiques avoient beaucoup d'envie de m'enseigner. Ils me regardoient comme un prodige, & étoient surpris qu'un animal brute eût toutes les manieres, & donnât tous les signes naturels d'un animal raisonnable. Je montrois du doigt chaque chose, & en

demandons le nom, que je retenois dans ma memoire, & que je ne manquois pas d'écrire sur mon petit Registre de voyage, lorsque j'étois seul. A l'égard de l'accent, je tâchois de le prendre, en écoutant attentivement. Mais le bidet Alezan m'aida beaucoup.

Il faut avoüer que la prononciation de cette langue me parût très-difficile. Les *Houyhnhnms* parlent en même tems du nez & de la gorge, & leur langue également nazale & gutturale, approche beaucoup de celle des Allemands, mais est beaucoup plus gracieuse & bien plus expressive. L'Empereur Charles-Quint avoit fait cette curieuse observation; aussi, disoit-il, que s'il avoit à parler à son cheval, il lui parleroit Allemand.

Mon Maître avoit tant d'impatience de me voir parler sa langue, pour pouvoir s'entretenir avec moi & satisfaire sa curiosité, qu'il em-

ployoit toutes ſes heures de loiſir à me donner des leçons, & à m'apprendre tous les termes, tous les tours, & toutes les fineſſes de cette langue. Il étoit convaincu, comme il me l'a avoüé depuis, que j'étois un *Yahou*. Mais ma propreté, ma politeſſe, ma docilité, ma diſpoſition à apprendre, l'étonnoient: Il ne pouvoit allier ces qualitez avec celles d'un *Yahou*, animal groſſier, malpropre & indocile. Mes habits lui cauſoient auſſi beaucoup d'embarras, s'imaginant qu'ils étoient une partie de mon corps. Car je ne me deshabillois le ſoir, pour me coucher, que lorſque toute la maiſon étoit endormie; & je me levois le matin & m'habillois, avant qu'aucun fût éveillé. Mon Maître avoit envie de connoître de quel païs je venois, où & comment j'avois acquis cette eſpece de raiſon qui paroiſſoit dans toutes mes manieres, & de ſçavoir enfin mon hiſtoire. Il

ſe flattoit d'apprendre bien-tôt tous cela, vû le progrès que je faiſois de jour en jour dans l'intelligence & dans la prononciation de la langue. Pour aider un peu ma memoire, je formai un alphabet de tous les mots que j'avois appris, & j'écrivis tous ces termes avec l'Anglois au deſſous. Dans la ſuite, je ne fis point difficulté d'écrire en preſence de mon Maître les mots & les phraſes qu'il m'apprenoit. Mais il ne pouvoit comprendre ce que je faiſois; parce que les *Houyhnhnms* n'ont aucune idée de l'écriture.

Enfin au bout de dix ſemaines, je me vis en état d'entendre pluſieurs de ſes queſtions, & trois mois après, je fus aſſez habile pour lui répondre paſſablement. Une des premieres queſtions qu'il me fit, lorſqu'il me crut en état de lui répondre, fut de me demander de quel païs je venois, & comment j'avois appris à contrefaire l'animal raiſonnable

nable, n'étant qu'un *Yahou*. Car ces *Yahous*, auſquels il trouvoit que je reſſemblois par le viſage & par les pattes de devant, avoient bien, diſoit-il, une eſpece de connoiſſance, avec des ruſes & de la malice; mais ils n'avoient point cette conception & cette docilité qu'il remarquoit en moi. Je lui répondis que je venois de fort loin, & que j'avois traverſé les Mers avec pluſieurs autres de mon eſpece, porté dans un grand bâtiment de bois; que mes compagnons m'avoient mis à terre ſur cette côte, & m'avoient abandonné. Il me fallut alors joindre au langage pluſieurs ſignes pour me faire entendre. Mon Maître me repliqua qu'il falloit que je me trompaſſe, & que *j'avois dit la choſe qui n'étoit pas*; c'eſt-à-dire, que je mentois. (Les *Houyhnhnms* dans leur langue n'ont point de mot pour exprimer le *menſonge* ou la *fauſſeté*.) Il ne pouvoit comprendre qu'il y eût des terres

au-delà des eaux de la Mer, & qu'un vil troupeau d'animaux pût faire flotter sur cet élément un grand bâtiment de bois, & le conduire à leur gré. A peine, disoit-il, un *Houyhnhnm* en pourroit-il faire autant, & sûrement il n'en confieroit pas la conduite à des *Yahous*.

Ce mot *Houyhnhnm* dans leur langue, signifie *cheval*; & veut dire, selon son étimologie, *la perfection de la nature*. Je répondis à mon Maître que les expressions me manquoient, mais que dans quelque tems je serois en état de lui dire des choses qui le surprendroient beaucoup. Il exhorta Madame la Cavale son épouse, Messieurs ses enfans le Poulain & la Pouliche, & tous ses domestiques à concourir tous avec zele à me perfectionner dans la langue, & tous les jours il y consacroit lui-même deux ou trois heures.

Plusieurs Chevaux & Cavales de distinction, vinrent alors rendre

visite à mon Maître, excitez par la curiosité de voir un *Yahou* surprenant, qui, à ce qu'on leur avoit dit, parloit comme un *Houyhnhnm*, & faisoit reluire dans ses paroles & dans ses manieres des étincelles de raison. Ils prenoient plaisir à me parler, & à me faire des questions à ma portée, ausquelles je répondois, comme je pouvois. Tout cela contribuoit à me fortifier dans l'usage de la langue, en sorte qu'au bout de cinq mois j'entendois tout ce qu'on me disoit, & m'exprimois assez bien sur la plûpart des choses.

Quelques *Houyhnhnms*, qui venoient à la maison pour me voir & me parler, avoient de la peine à croire que je fusse un vrai *Yahou*; parce que, disoient-ils, j'avois une peau fort differente de ces animaux: ils ne me voyoient, ajoûtoient-ils, une peau à peu près semblable à celle des *Yahous*, que sur le visage

& sur les pattes de devant, mais sans poil. Mon Maître sçavoit bien ce qui en étoit ; car une chose qui étoit arrivée environ quinze jours auparavant, m'avoit obligé de lui découvrir ce mistere, que je lui avois toûjours caché jusqu'alors, de peur qu'il ne me prît pour un vrai *Yahou*, & qu'il ne me mît dans leur compagnie.

J'ai déja dit au Lecteur que tous les soirs, quand toute la maison étoit couchée, ma coûtume étoit de me deshabiller, & de me couvrir de mes habits. Un jour mon Maître m'envoya de grand matin son laquais le Bidet Alezan ; lorsqu'il entra dans ma chambre, je dormois profondément ; mes habits étoient tombez, & ma chemise étoit retroussée ; je me réveillai au bruit qu'il fit, & je remarquai qu'il s'acquittoit de sa commission d'un air inquiet & embarrassé. Il s'en retourna aussi-tôt vers son Maître, & lui

racontaj confusément ce qu'il avoit vû. Lorsque je fus levé, j'allai souhaiter le bon jour à son *Honneur*, (c'est le terme dont on se sert parmi les *Houyhnhnms*, comme nous nous servons de ceux d'*Altesse*, de *Grandeur* & de *Reverence*) il me demanda d'abord ce que c'étoit que son laquais lui avoit raconté ce matin: qu'il lui avoit dit que je n'étois pas le même endormi ; qu'éveillé, & que lorsque j'étois couché, j'avois une autre peau, que debout.

J'avois jusques-là caché ce secret, comme j'ai dit, pour n'être point confondu avec la maudite & infame race de *Yahous*. Mais helas il fallut alors me découvrir malgré moi. D'ailleurs mes habits & mes souliers commençoient à s'user, & comme il m'auroit fallu bien-tôt les remplacer par la peau d'un *Yahou*, ou de quelque autre animal, je prévoyois que mon secret ne seroit pas encore long-tems caché.

Je dis donc à mon Maître que dans le Païs d'où je venois, ceux de mon espece avoient coûtume de se couvrir le corps du poil de certains animaux préparé avec art, soit pour l'honnêteté & la bienséance, soit pour se défendre contre la rigueur des saisons. Que pour ce qui me regardoit, j'étois prêt à lui faire voir clairement ce que je venois de lui dire ; que je m'allois dépoüiller, & ne lui cacherois seulement que ce que la nature nous défend de faire voir. Mon discours parut l'étonner. Il ne pouvoit sur tout concevoir que la nature nous obligeât à cacher ce qu'elle nous avoit donné. La nature, disoit-il, nous a-t'elle fait des presens honteux, furtifs & criminels ? Pour nous, ajoûta-t'il, nous ne rougissons point de ses dons, & ne sommes point honteux de les exposer à la lumiere. Cependant, reprit-il, je ne veux pas vous contraindre.

Je me deshabillai donc honnêtement, pour ſatisfaire la curioſité de *ſon Honneur*, qui donna de grands ſignes d'admiration, en voyant la configuration de toutes les parties honnêtes de mon corps. Il leva tous mes vêtemens les uns après les autres, les prenant entre ſon ſabot & ſon paturon, & les examina attentivement; il me flatta, me careſſa & tourna pluſieurs fois autour de moi. Après quoi il me dit gravement, qu'il étoit clair que j'étois un vrai *Yahou*, & que je ne differois de tous ceux de mon eſpece, qu'en ce que j'avois la chair moins dure & plus blanche, avec une peau plus douce, qu'en ce que je n'avois point de poil, ſur la plus grande partie de mon corps, que j'avois les griffes plus courtes & un peu autrement configurées, & que j'affectois de ne marcher que ſur mes pieds de derriere. Il n'en voulut pas voir davantage, & me laiſſa m'habiller; ce

qui me fit plaiſir, car je commençois à avoir froid.

Je témoignai à ſon *Honneur* combien il me mortifioit, de me donner ſerieuſement le nom d'un animal infame & odieux. Je le conjurai de vouloir bien m'épargner une dénomination ſi ignominieuſe & de recommander la même choſe à ſa famille, à ſes domeſtiques & à tous ſes amis: mais ce fut en vain. Je le priai en même-tems de vouloir bien ne faire part à perſonne du ſecret que je lui avois découvert, touchant mon vêtement, au moins tant que je n'aurois pas beſoin d'en changer; & que pour ce qui regardoit le laquais Alezan, ſon *Honneur* pouvoit lui ordonner de ne point parler de ce qu'il avoit vû.

Il me promit le ſecret, & la choſe fut toûjours tenuë cachée, juſqu'à ce que mes habits fuſſent uſez, & qu'il me fallût chercher dequoi me vêtir, comme je le dirai dans la ſui-

te. Il m'exhorta en même-tems à me perfectionner encore dans la Langue, parce qu'il étoit beaucoup plus frappé de me voir parler & raisonner, que de me voir blanc & sans poil, & qu'il avoit une envie extrême d'apprendre de moi ces choses admirables, que je lui avois promis de lui expliquer. Depuis ce tems-là, il prit encore plus de soin de m'instruire. Il me menoit avec lui dans toutes les Compagnies, & me faisoit par tout traitter honnêtement & avec beaucoup d'égards, afin de me mettre de bonne humeur (comme il me le dit en particulier,) & de me rendre plus agréable & plus divertissant.

Tous les jours, lorsque j'étois avec lui, outre la peine qu'il prenoit de m'enseigner la langue, il me faisoit mille questions à mon sujet, ausquelles je répondois de mon mieux, ce qui lui avoit déja donné quelques idées generales & impar-

faites de ce que je lui devois dire en détail dans la ſuite. Il ſeroit inutile d'expliquer ici, comment je parvins enfin à pouvoir lier avec lui une converſation longue & ſerieuſe. Je dirai ſeulement que le premier entretien ſuivi que j'eus, fut tel qu'on va voir.

Je dis à ſon *Honneur* que je venois d'un Païs très-éloigné, comme j'avois déja eſſayé de lui faire entendre, accompagné d'environ cinquante de mes ſemblables; que dans un Vaiſſeau, c'eſt-à-dire, dans un bâtiment formé avec des planches, nous avions traverſé les Mers; je lui décrivis la forme de ce Vaiſſeau, le mieux qu'il me fut poſſible, & ayant déployé mon mouchoir, je lui fis comprendre comment le vent qui enfloit les voiles nous faiſoit avancer : je lui dis qu'à l'occaſion d'une querelle qui s'étoit élevée parmi nous, j'avois été expoſé ſur le rivage de l'Iſle où j'étois

actuellement; que j'avois été d'abord fort embarrassé, ne sçachant où j'étois, jusqu'à ce que son *Honneur* eût eu la bonté de me délivrer de la persécution des vilains *Yâhous.* Il me demanda alors qui est-ce qui avoit formé ce Vaisseau, & comment il se pouvoit que les *Houyhnhnms* de mon Païs en eussent donné la conduite à des animaux brutes. Je répondis qu'il m'étoit impossible de répondre à sa question, & de continuer mon discours, s'il ne me donnoit sa parole, & s'il ne me promettoit sur son honneur & sur sa conscience, de ne point s'offenser de tout ce que je lui dirois; qu'à cette condition seule je poursuivrois mon discours, & lui exposerois avec sincerité les choses merveilleuses, que je lui avois promis de lui raconter.

Il m'assûra positivement, qu'il ne s'offenseroit de rien. Alors je lui dis que le Vaisseau avoit été construit par des créatures qui étoient sem-

blables à moi, & qui dans mon Païs & dans toutes les parties du monde où j'avois voyagé, étoient les ſeuls animaux maîtres, dominans & raiſonnables ; qu'à mon arrivée en ce Païs j'avois été extrêmement ſurpris de voir les *Houyhnhnms* agir comme des créatures doüées de raiſon, de même que lui & tous ſes amis étoient fort étonnez de trouver des ſignes de cette raiſon dans une créature qu'il leur avoit plû d'appeller un *Yahou*, & qui reſſembloit à la verité à ces vils animaux par ſa figure exterieure, mais non par les qualitez de ſon ame. J'ajoûtai que ſi jamais le Ciel permettoit que je retournaſſe dans mon Païs, & que j'y publiaſſe la relation de mes voyages & particulierement celle de mon ſéjour chez les *Houyhnhnms*, tout le monde croiroit que *je dirois la choſe qui n'eſt point*, & que ce ſeroit une hiſtoire fabuleuſe & impertinente, que j'aurois inventée : Enfin que

malgré tout le respect que j'avois pour lui, pour toute son honorable famille, & pour tous ses amis, j'osois assûrer qu'on ne croiroit jamais dans mon Païs, qu'un *Houyhnhnm* fût un animal raisonnable, & qu'un *Yahou* ne fût qu'une bête.

CHAPITRE IV.

Idées des Houyhnhnms, *sur la vérité & sur le mensonge. Les discours de l'Auteur sont censurez par son Maître.*

PEndant que je prononçois ces dernieres paroles, mon Maître paroissoit inquiet, embarrassé, & comme hors de lui-même. *Douter* & *ne point croire* ce qu'on entend dire, est parmi les *Houyhnhnms* une operation d'esprit à laquelle ils ne sont point accoûtumez, & lorsqu'on les y force, leur esprit sort pour ainsi dire hors de son assiette naturelle. Je me souviens même que m'entretenant quelquefois avec mon Maître au sujet des propriétez de la nature humaine, telle qu'elle est dans les autres parties du mon-

de, & ayant occasion de lui parler du *mensonge* & de la *tromperie*, il avoit beaucoup de peine à concevoir ce que je lui voulois dire. Car il raisonnoit ainsi : l'usage de la parole nous a été donné pour nous communiquer les uns aux autres ce que nous pensons, & pour être instruits de ce que nous ignorons. Or si *on dit la chose qui n'est pas*, on n'agit point selon l'intention de la nature ; on fait un usage abusif de la parole ; on parle & on ne parle point. Parler, n'est-ce pas faire entendre ce que l'on pense? Or quand vous faites ce que vous appellez *mentir*, vous me faites entendre ce que vous ne pensez point ; au lieu de me dire ce qui est, vous me dites ce qui n'est point : vous ne parlez donc pas : vous ne faites qu'ouvrir la bouche, pour rendre de vains sons ; vous ne me tirez point de mon ignorance, vous l'augmentez. Telle est l'idée que les *Houyhnhnms*

ont de la faculté de mentir, que nous autres Humains possédons dans un degré si parfait & si éminent.

Pour revenir à l'entretien particulier dont il s'agit, lorsque j'eus assûré son *Honneur* que les *Yahous* étoient dans mon Païs, les animaux Maîtres & dominans (ce qui l'étonna beaucoup) il me demanda si nous avions des *Houyhnhnms*; & quel étoit parmi nous leur état & leur emploi. Je lui répondis que nous en avions un très-grand nombre; que pendant l'Eté ils paissoient dans les prairies, & que pendant l'Hiver, ils restoient dans leurs maisons, où ils avoient des *Yahous* pour les servir, pour peigner leurs crins, pour nettoyer & frotter leur peau, pour laver leurs pieds, pour leur donner à manger. Je vous entends, reprit-il; c'est-à-dire, que quoique vos *Yahous* se flattent d'avoir un peu de raison, les *Houyhnhnms* sont toûjours

jours les Maîtres, comme ici. Plût au Ciel seulement que nos *Yahous* fussent aussi dociles & aussi bons domestiques que ceux de vôtre Païs: mais poursuivez je vous prie.

Je conjurai son *Honneur* de vouloir me dispenser d'en dire davantage sur ce sujet, parce que je ne pouvois selon les régles de la prudence, de la bien-séance & de la politesse, lui expliquer le reste. Je veux sçavoir tout, me repliqua-t'il; continuez, & ne craignez point de me faire de la peine. Eh bien, lui dis-je, puisque vous le voulez absolument, je vais vous obéir. Les *Houyhnhnms*, que nous appellons *Chevaux*, sont parmi nous des animaux très-beaux & très-nobles, également vigoureux, & legers à la course. Lorsqu'ils demeurent chez les personnes de qualité, on leur fait passer le tems à voyager, à courir, à tirer des chars, & on a pour eux, toute sorte d'attention & d'a-

mitié, tant qu'ils sont jeunes & qu'ils se portent bien. Mais dès qu'ils commencent à vieillir ou à avoir quelques maux de jambe, on s'en défait aussi-tôt, & on les vend à des *Yahous*, qui les occupent à des travaux durs, penibles, bas & honteux, jusqu'à ce qu'ils meurent. Alors on les écorche, on vend leur peau, & on abandonne leurs cadavres aux oiseaux de proye, aux chiens & aux loups, qui les dévorent. Telle est dans mon Païs la fin des plus beaux, & des plus nobles *Houyhnhnms*. Mais ils ne sont pas tous aussi-bien traittez & aussi heureux dans leur jeunesse, que ceux, dont je viens de parler. Il y en a qui logent dès leurs premieres années, chez des Laboureurs, chez des Chartiers, chez des Voituriers, & autres gens semblables, chez qui ils sont obligez de travailler beaucoup, quoique fort mal nourris. Je décrivis alors nôtre façon de voya-

ger à cheval, & l'équipage d'un Cavalier. Je peignis le mieux qu'il me fut possible, la bride, la selle, les éperons, le foüet, sans oublier ensuite tous les harnois des chevaux qui traînent un carrosse, une charrette, ou une charruë. J'ajoûtai que l'on attachoit au bout des pieds de tous nos *Houyhnhnms* une plaque d'une certaine substance très dure, appellée *fer*, pour conserver leur sabot, & l'empêcher de se briser dans les chemins pierreux.

Mon Maître me parût indigné de cette maniere brutale dont nous traitions les *Houyhnhnms* dans nôtre Païs. Il me dit qu'il étoit très-étonné que nous eussions la hardiesse & l'insolence de monter sur leur dos; que si le plus vigoureux de ses *Yahous* osoit jamais prendre cette liberté à l'égard du plus petit *Houyhnhnm* de ses domestiques; il seroit sur le champ renversé par terre, foulé, écrasé, brisé. Je lui repli-

quai que nos *Houyhnhnms* étoient ordinairement domptez & dressez à l'âge de trois ou quatre ans, & que si quelqu'un d'eux étoit indocile, rebelle & rétif, on l'occupoit à tirer des charrettes, à labourer la terre, & qu'on l'accabloit de coups : que les mâles destinez à porter la selle ou à tirer des carrosses, étoient ordinairement coupez deux ans après leur naissance, pour les rendre plus doux & plus dociles; qu'ils étoient sensibles aux récompenses & aux châtimens, & que pourtant ils étoient dépourvûs de raison ainsi que les *Yahous* de son Païs.

J'eus beaucoup de peine à faire entendre tout cela à mon Maître, & il me fallut user de beaucoup de circonlocutions pour exprimer mes idées, parceque la langue des *Houyhnhnms* n'est pas riche, & que comme ils ont peu de passions, ils ont aussi peu de termes. Car ce sont les passions multipliées & subtilisées

ui forment la richesse, la varieté
t la délicatesse d'une langue.

Il est impossible de representer
impression que mon discours fit
ur l'esprit de mon Maître, & le
noble courroux dont il fut saisi, lorsque
je lui eus exposé la maniere
dont nous traitions les *Houyhnhnms*,
t particulierement nôtre usage de
es couper pour les rendre plus dociles,
& pour les empêcher d'engendrer.
Il convint que s'il y avoit
n païs, où les *Yahous* fussent les
seuls animaux raisonnables, il étoit
juste qu'ils y fussent les Maîtres, &
que tous les autres animaux se soûmissent
à leurs loix; vû que la Raison
doit l'emporter sur la Force.
Mais considerant la figure de mon
corps, il ajoûta, qu'une creature
telle que moi étoit trop mal faite,
pour pouvoir être raisonnable, ou
au moins pour pouvoir se servir de
la Raison dans la plûpart des choses
de la vie. Il me demanda en même-

tems, si tous les *Yahous* de mon Païs me ressembloient ? Je lui dis que nous avions tous à peu près la même figure, & que je passois pour assez bien fait : que les jeunes mâles & les femelles avoient la peau plus fine & plus délicate, & que celle des femelles étoit ordinairement, dans mon Païs, blanche comme du lait. Il me repliqua qu'il y avoit à la verité quelque difference entre les *Yahous* de sa basse-cour & moi ; que j'étois plus propre qu'eux, & n'étois pas tout-à-fait si laid ; mais que par rapport aux avantages solides, il croyoit qu'ils l'emportoient sur moi; que mes pieds de devant & de derriere étoient nuds, & que le peu de poil que j'y avois, étoit inutile, puisqu'il ne suffisoit pas pour me préserver du froid. Qu'à l'égard de mes pieds de devant, ce n'étoient pas proprement des pieds, puisque je ne m'en servois point pour marcher, qu'ils étoient foibles & déli-

cats, que je les tenois ordinairement nuds, & que la chose dont je les couvrois de tems en tems, n'étoit ni si forte ni si dure que la chose dont je couvrois mes pieds de derriere: que je ne marchois point sûrement, vû que si un de mes pieds de derriere venoit à chopper ou à glisser, il falloit nécessairement que je tombasse. Il se mit alors à critiquer toute la configuration de mon corps, la *plattitude* de mon visage, la *proéminence* de mon nez, la situation de mes yeux attachez immédiatement au front; en sorte que je ne pouvois regarder ni à ma droite ni à ma gauche, sans tourner ma tête: Il dit que je ne pouvois manger sans le secours de mes pieds de devant que je portois à ma bouche, & que c'étoit apparemment pour cela que la nature y avoit mis tant de jointures, afin de suppléer à ce défaut; qu'il ne voyoit pas de quel usage me pouvoient être tous ces

petits membres séparez qui étoient au bout de mes pieds de derriere ; qu'ils étoient assûrément trop foibles & trop tendres, pour n'être pas coupez & brisez par les pierres & par les broussailles, & que j'avois besoin, pour y remedier, de les couvrir de la peau de quelque autre bête : que mon corps nud & sans poil étoit exposé au froid, & que pour l'en garantir, j'étois contraint de le couvrir de poils étrangers, c'est-à-dire de m'habiller & de me deshabiller chaque jour, ce qui étoit selon lui la chose du monde la plus ennuyeuse & la plus fatiguante : qu'enfin il avoit remarqué que tous les animaux de son Païs avoient une horreur naturelle des *Yahous*, & les fuyoient : en sorte que supposant que nous avions dans mon Païs reçû de la nature le present de la Raison, il ne voyoit pas comment, même avec elle, nous pouvions guérir cette antipathie naturelle que tous les

ſes animaux ont pour ceux de nôtre eſpece, & par conſequent comment nous pouvions en tirer aucun ſervice. Enfin, ajoûta-t'il, je ne veux pas aller plus loin ſur cette matiere : je vous quitte de toutes les réponſes que vous me pourriez faire, & vous prie ſeulement de vouloir bien me raconter l'hiſtoire de vôtre vie, & de me décrire le Païs où vous êtes né.

Si le reſpect & la bienſéance m'euſſent permis de contredire mon Maître, c'étoit l'occaſion de lui debiter alors tous les préjugez de l'eſpece humaine ſur ſa propre excellence, & ſur la beauté de ſa configuration. Je n'aurois pas manqué de faire uſage de ce que dit Ovide.

Os homini ſublime dedit, &c.

Mais de peur de dire des choſes impertinentes, je ne dis rien du tout. Je mourois d'envie pourtant de faire remarquer à mon Maître, que dans ces pieds de devant, dont il fai-

soit si peu de cas, consistoit toute la force & tout le pouvoir de la nature humaine: que par le seul moyen de dix petits membres attachez au bout de nos pieds de devant, nous domptions tous les animaux, & exécutions tout ce que nous imaginions : que ces dix petits membres mis en mouvement & conduits par un peu d'intelligence étoient la chose du monde la plus terrible. Enfin, si j'eusse osé, je me serois fait des éperons d'os ; j'aurois formé une bride aisément avec une peau de vache, & en aurois bridé adroitement quelque *Houyhnhnm* ; aussitôt j'aurois sauté sur lui, & lui aurois fait voir ce que c'est qu'un *Yahou* qui a un peu de raison, & qui connoît l'usage de ses doigts. Mais je n'avois garde d'en venir là.

Je répondis seulement à mon Maître, que j'étois disposé à lui donner satisfaction sur tous les points qui interessoient sa curiosité ; mais

que je doutois fort qu'il me fût possible de m'expliquer assez clairement sur des matieres, dont son *Honneur* ne pouvoit avoir aucune idée, vû que je n'avois rien remarqué de semblable dans son païs; que néanmoins je ferois mon possible & que je tâcherois de m'exprimer par des similitudes & des métaphores, le priant de m'excuser si je ne me servois pas des termes propres.

Je lui dis donc, que j'étois né d'honnêtes parens, dans une Isle qu'on appelloit l'*Angleterre*, qui étoit si éloignée, que le plus vigoureux des *Houyhnhnms* pourroit à peine faire ce voyage, pendant la course annuelle du Soleil : Que j'avois d'abord exercé la Chirurgie, qui est l'art de guérir les blessures : Que mon Païs étoit gouverné par une femelle que nous appellions *la Reine*: que je l'avois quitté pour tâcher de m'enrichir, & de mettre à mon retour ma famille un peu à son aise,

Que dans le dernièr de mes Voyages j'avois été Capitaine de Vaisseau, ayant environ cinquante *Yahous* sous moi, dont la plûpart étoient morts en chemin, en sorte que j'avois été obligé de les remplacer par d'autres, tirez de diverses nations ; que nôtre Vaisseau avoit deux fois été en danger de faire naufrage ; la premiere fois par une violente tempête, & la seconde pour avoir heurté contre un rocher.

Ici mon Maître m'interrompit, pour me demander, comment j'avois pû engager des Etrangers de differentes contrées à se hazarder de venir avec moi, après les perils que j'avois courus, & les pertes que j'avois faites. Je lui répondis que c'étoient tous des malheureux, qui n'avoient ni feu ni lieu, & qui avoient été obligez de quitter leur Païs, soit à cause du mauvais état de leurs affaires, soit pour les cri-

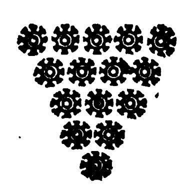
mes qu'ils avoient commis ; que quelques-uns avoient été ruinez par les procez, d'autres par la débauche, d'autres par le jeu ; que la plûpart étoient des traîtres, des aſſaſſins, des voleurs, des empoiſonneurs, des brigands, des parjures, des fauſſaires, des faux-monnoïeurs, des raviſſeurs, des ſuborneurs, des ſoldats deſerteurs, & preſque tous des échapez de priſon ; qu'enfin nul d'eux n'oſoit retourner dans ſon Païs, de peur d'y être pendu, ou d'y pourrir dans un cachot.

Pendant ce diſcours, mon Maître fut obligé de m'interrompre pluſieurs fois. J'uſois de beaucoup de circonlocutions pour lui donner l'idée de tous ces crimes, qui avoient obligé la plûpart de ceux de ma ſuite à quitter leur Païs. Il ne pouvoit concevoir à quelle intention ces gens-là avoient commis ces forfaits, & ce qui les y avoit pû por-

ter. Pour lui éclaircir un peu cet article, je tâchai de lui donner une idée du desir insatiable que nous avions tous de nous agrandir & de nous enrichir, & des funestes éfets du luxe, de l'intemperance, de la malice & de l'envie. Mais je ne pûs lui faire entendre tout cela que par des exemples & des hypotheses; car il ne pouvoit comprendre que tous ces vices existassent réellement. Aussi me parût-il comme une personne, dont l'imagination est frappée du recit d'une chose qu'elle n'a jamais vûë & dont elle n'a jamais oüi parler, qui baisse les yeux & ne peut exprimer par ses paroles sa surprise & son indignation.

Ces idées, *Pouvoir*, *Gouvernement*, *Guerre*, *Loi*, *Punition*, & plusieurs autres idées pareilles, ne peuvent se representer dans la langue des *Houynhnms*, que par de

longues periphrases. J'eus donc beaucoup de peine, lorsqu'il me fallut faire à mon Maître une relation de l'Europe, & particulierement de l'Angleterre ma Patrie.





CHAPITRE V.

L'Auteur expose à son Maître ce qui ordinairement allume la guerre entre les Princes de l'Europe ; il lui explique ensuite comment les Particuliers se font la guerre les uns aux autres. Portrait des Procureurs, & des Juges d'Angleterre.

LE Lecteur observera, s'il lui plaît, que ce qu'il va lire est l'extrait de plusieurs conversations que j'ai euës, en differentes fois, pendant deux années avec le *Houyhnhnm* mon Maître. Son *Honneur* me faisoit des questions, & exigeoit de moi des recits détaillez, à mesure que j'avançois dans la connoissance & dans l'usage de la langue. Je lui exposai le mieux qu'il me fut possible l'état de toute l'Europe. Je

discourus sur les arts, sur les manufactures, sur le commerce, sur les sciences ; & les réponses que je fis à toutes ses demandes, furent le sujet d'une conversation inépuisable. Mais je ne rapporterai ici que la substance des entretiens que nous eûmes au sujet de ma Patrie ; & y donnant le plus d'ordre qu'il me sera possible, je m'attacherai moins au tems & aux circonstances, qu'à l'exacte vérité. Tout ce qui m'inquiéte, est la peine que j'aurai à rendre avec grace & avec énergie les beaux discours de mon Maître, & ses raisonnemens solides. Mais je prie le Lecteur d'excuser ma foiblesse, & mon incapacité, & de s'en prendre aussi un peu à la langue défectueuse dans laquelle je suis à present obligé de m'exprimer.

Pour obéir donc aux ordres de mon Maître, un jour je lui racontai la derniere révolution arrivée en

Angleterre par l'invaſion du Prince d'*Orange*, & la guerre que ce Prince ambitieux fit enſuite au Roi de France, le Monarque le plus puiſſant de l'Europe, dont la gloire étoit répanduë dans tout l'Univers, & qui poſſedoit toutes les vertus Royales. J'ajoûtai que la Reine *Anne* qui avoit ſuccedé au Prince d'*Orange*, avoit continué cette guerre, où toutes les Puiſſances de la Chrétienté étoient engagées. Je lui dis que cette guerre funeſte avoit pû faire périr juſqu'ici environ un million de *Yahous*, qu'il y avoit eu plus de cent Villes aſſiegées & priſes, & plus de trois cens Vaiſſeaux brûlez ou coulez à fond.

Il me demanda alors quels étoient les cauſes & les motifs les plus ordinaires de nos querelles, & de ce que j'appellois *la guerre*. Je répondis que ces cauſes étoient innombrables, & que je lui en dirois ſeulement les principales. Souvent,

lui dis-je, c'eſt l'ambition de certains Princes, qui ne croyent jamais poſſeder aſſez de terre, ni gouverner aſſez de peuple. Quelquefois c'eſt la politique des Miniſtres, qui veulent donner de l'occupation aux Sujets mécontens: ç'a été quelquefois le partage des eſprits dans le choix des opinions. L'un croit que ſiffler eſt une bonne action, l'autre que c'eſt un crime: l'un dit qu'il faut porter des habits blancs, l'autre qu'il faut s'habiller de noir, de rouge, de gris. L'un dit qu'il faut porter un petit chapeau retrouſſé, l'autre dit qu'il en faut porter un grand, dont les bords tombent ſur les oreilles, &c. (J'imaginai exprès ces exemples chimeriques, ne voulant pas lui expliquer les cauſes veritables de nos diſſentions par rapport à l'Opinion, vû que j'aurois eu trop de peine & de honte à les lui faire entendre.) J'ajoûtai que nos guerres n'étoient ja-

mais plus longues & plus ſanglantes, que lorſqu'elles étoient cauſées par ces opinions diverſes, que des cerveaux échauffez ſçavoient faire valoir de part & d'autre, & pour leſquelles ils excitoient à prendre les armes.

Je continuai ainſi: Deux Princes ont été en guerre, parce que tous deux vouloient dépoüiller un troiſiéme de ſes Etats, ſans y avoir aucun droit ni l'un ni l'autre. Quelquefois un Souverain en a attaqué un autre, de peur d'en être attaqué. On déclare la guerre à ſon Voiſin, tantôt parce qu'il eſt trop fort, tantôt parce qu'il eſt trop foible. Souvent ce Voiſin a des choſes qui nous manquent, & nous avons des choſes auſſi qu'il n'a pas: alors on ſe bat, pour avoir tout ou rien. Un autre motif de porter la guerre dans un Païs, eſt lors qu'on le voit deſolé par la famine, ravagé par la peſte, déchiré par les factions. Une Ville

eſt à la bienſéance d'un Prince, & la poſſeſſion d'une petite Province arrondit ſon Etat : ſujet de guerre. Un peuple eſt ignorant, ſimple, groſſier & foible ; on l'attaque, on en maſſacre la moitié, on réduit l'autre à l'eſclavage : & cela pour le civiliſer. Une guerre fort glorieuſe, eſt lors qu'un Souverain généreux vient au ſecours d'un autre qui l'a appellé, & qu'après avoir chaſſé l'uſurpateur, il s'empare lui-même des Etats qu'il a ſecourus, tuë, met dans les fers, ou bannit le Prince qui avoit imploré ſon aſſiſtance. La proximité du ſang, les alliances, les mariages, autres ſujets de guerre parmi les Princes; plus ils ſont proches parens, plus ils ſont prêts d'être ennemis. Les Nations pauvres ſont affamées, les Nations riches ſont ambitieuſes ; or l'indigence & l'ambition aiment également les changemens & les revolutions. Pour toutes ces raiſons, vous voyez

bien que parmi nous le métier d'un homme de guerre, eſt le plus beau de tous les métiers. Car qu'eſt-ce qu'un homme de guerre ? C'eſt un *Yahou* payé pour tuer de ſang froid ſes ſemblables, qui ne lui ont fait aucun mal.

Vraiment ce que vous venez de me dire des cauſes ordinaires de vos guerres (me repliqua ſon *Honneur*) me donne une haute idée de vôtre Raiſon. Quoi qu'il en ſoit, il eſt heureux pour vous, qu'étant ſi méchans, vous ſoyez hors d'état de vous faire beaucoup de mal. Car quelque choſe que vous m'ayez dit des effets terribles de vos guerres cruelles, où il périt tant de monde, je crois en vérité que *vous m'avez dit la choſe qui n'eſt point*. La nature vous a donné une bouche platte ſur un viſage plat ; ainſi je ne vois pas comment vous pouvez vous mordre que de gré à gré. A l'égard des griffes que vous avez aux pieds

devant & de derriere ; elles ſont ſi foibles & ſi courtes , qu'en verité un ſeul de nos *Yahous* en déchireroit une douzaine comme vous.

Je ne pûs m'empêcher de ſecoüier la tête, & de ſourire de l'ignorance de mon Maître. Comme je ſçavois un peu l'art de la guerre , je lui fis une ample deſcription de nos canons , de nos coleuvrines , de nos mouſquets , de nos carabines , de nos piſtolets , de nos boulets , de nôtre poudre, de nos ſabres, de nos bayonnettes : je lui peignis les ſieges de place , les tranchées , les attaques, les ſorties, les mines & les contremines, les aſſauts, les Garniſons paſſées au fil de l'épée : je lui expliquai nos batailles navales , je repreſentai de gros Vaiſſeaux coulez à fond avec tout leur équipage, d'autres criblez de coups de canon, fracaſſez & brûlez au milieu des eaux ; la fumée, le feu, les tenebres, les éclairs, le bruit, les gémiſſemens

des bleſſez, les cris des Combattans, les membres ſautans en l'air, la Mer enſanglantée, & couverte de cadavres. Je lui peignis enſuite nos combats ſur terre, où il y avoit encore beaucoup plus de ſang verſé, & où quarante mille Combattans périſſoient en un jour de part & d'autre : & pour faire valoir un peu le courage & la bravoure de mes chers Compatriotes, je dis que je les avois une fois vûs dans un Siege, faire heureuſement ſauter en l'air une centaine d'Ennemis, & que j'en avois vû ſauter encore davantage dans un combat ſur Mer, en ſorte que les membres épars de tous ces *Yahous* ſembloient tomber des nuës, ce qui avoit formé un ſpectacle fort agréable à nos yeux.

J'allois continuer & faire encore quelque belle deſcription, lorſque ſon *Honneur* m'ordonna de me taire. Le naturel du *Yahou*, me dit-il, eſt ſi mauvais, que je n'ai point de

peine à croire que tout ce que vous venez de raconter ne soit possible, dès que vous lui supposez une force & une adresse égales à sa méchanceté & à sa malice. Cependant quelque mauvaise idée que j'eusse de cet animal, elle n'approchoit point de celle que vous venez de m'en donner. Vôtre discours me trouble l'esprit & me met dans une situation où je n'ai jamais été; je crains que mes sens effrayez des horribles images que vous leur avez tracées, ne viennent peu à peu à s'y accoûtumer. Je hais les *Yahous* de ce Païs ; mais après tout, je leur pardonne toutes leurs qualitez odieuses, puisque la nature les a fait tels, & qu'ils n'ont point la Raison pour se gouverner, & se corriger. Mais qu'une creature, qui se flatte d'avoir cette Raison en partage, soit capable de commettre des actions si detestables, & de se livrer à des excès si horribles; c'est ce que je ne puis comprendre

& ce qui me fait conclurre en même-tems, que l'état des Brutes est encore préférable à une Raison corrompuë & dépravée. Mais de bonne foi, vôtre Raison est-elle une vraye Raison ? N'est-ce point plûtôt un talent que la nature vous a donné, pour perfectionner tous vos vices ?

Mais, ajoûta-t'il, vous ne m'en avez que trop dit, au sujet de ce que vous appellez *la Guerre*. Il y a un autre article qui interesse ma curiosité. Vous m'avez dit, ce me semble, qu'il y avoit dans cette troupe d'*Yahous*, qui vous accompagnoit sur vôtre Vaisseau, des miserables que les procez avoient ruinez, & dépouillez de tout, & que c'étoit la *Loi*, qui les avoit mis en ce triste état. Comment se peut-il que la Loi produise de pareils effets? D'ailleurs; qu'est-ce que cette Loi ? Vôtre nature & vôtre Raison ne vous suffisent-elles pas, & ne

vous prescrivent-elles pas assez clairement ce que vous devez faire, & ce que vous ne devez point faire ?

Je répondis à son *Honneur*, que je n'étois pas extrêmement versé dans la science de la *Loi*; que le peu de connoissance que j'avois de la Jurisprudence, je l'avois puisé dans le commerce de quelques Avocats, que j'avois autrefois consultez sur mes affaires: que cependant j'allois lui débiter sur cet article ce que je sçavois. Je lui parlai donc ainsi. Le nombre de ceux qui s'adonnent à la Jurisprudence parmi nous & qui font profession d'interpreter la Loi, est infini, & surpasse celui des Chenilles. Ils ont entre eux toute sorte d'étages, de distinctions & de noms. Comme leur multitude énorme rend leur métier peu lucratif, pour faire en sorte qu'il donne aux moins de quoi vivre, ils ont recours à l'industrie & au manége. Ils ont appris

dès leurs premieres années l'art merveilleux de prouver, par un discours entortillé, que le noir est blanc & que le blanc est noir. Ce sont donc eux qui ruinent & dépoüillent les autres par leur habileté, reprit son *Honneur?* Oüi sans doute, lui repliquai-je; & je vais vous en donner un exemple, afin que vous puissiez mieux concevoir ce que je vous ai dit.

Je suppose que mon voisin a envie d'avoir ma vache; aussi-tôt il va trouver un Procureur; c'est-à dire, un docte Interprete de la pratique de la Loi, & lui promet une récompense, s'il peut faire voir que ma vache n'est point à moi. Je suis obligé de m'adresser aussi à un *Yahou* de la même profession, pour défendre mon droit; car il n'est pas permis par la Loi, de me défendre moi-même, Or moi, qui assûrément ai de mon côté la justice & le bon droit, je ne laisse pas de me trou-

ver alors dans deux embarras considerables. Le premier eſt, que le *Yahou* auquel j'ai eu recours pour plaider ma cauſe, eſt par état & ſelon l'eſprit de ſa profeſſion, accoûtumé dès ſa jeuneſſe à ſoûtenir le faux; en ſorte qu'il ſe trouve comme hors de ſon élément, lorſque je lui donne la vérité pure & nuë à défendre: il ne ſçait alors comment s'y prendre. Le ſecond embarras eſt que ce même Procureur, malgré la ſimplicité de l'affaire dont je l'ai chargé, eſt pourtant obligé de l'embroüiller, pour ſe conformer à l'uſage de ſes Confreres, & pour la traîner en longueur autant qu'il eſt poſſible, ſans quoi ils l'accuſeroient de gâter le métier, & de donner mauvais exemple. Cela étant, pour me tirer d'affaire; il ne me reſte que deux moyens. Le premier eſt, d'aller trouver le Procureur de ma Partie, & de tâcher de le corrompre, en

lui donnant le double de ce qu'il espere recevoir de son Client : & vous jugez bien qu'il ne m'est pas difficile de lui faire goûter une proposition aussi avantageuse. Le second moyen, qui peut-être vous surprendra, mais qui n'est pas moins infaillible, est de recommander à ce *Yahou* qui me sert d'Avocat, de plaider ma cause un peu confusément, & de faire entrevoir aux Juges, qu'effectivement ma vache pourroit bien n'être pas à moi, mais à mon voisin. Alors les Juges peu accoûtumez aux choses claires & simples, feront plus d'attention aux subtils argumens de mon Avocat, trouveront du goût à l'écouter, & à balancer le pour & le contre, & en ce cas, seront bien plus disposez à juger en ma faveur, que si on se contentoit de leur prouver mon droit en quatre mots.

C'est une maxime parmi les Juges, que tout ce qui a été jugé ci-

levant, a été bien jugé. Aussi ont-ils grand soin de conserver dans un Greffe tous les Arrêts anterieurs, même ceux que l'ignorance a dictez, & qui sont le plus manifestement opposez à l'équité & à la droite raison. Ces Arrêts anterieurs forment ce qu'on appelle la Jurisprudence, on les produit comme des autoritez, & il n'y a rien qu'on ne prouve, & qu'on ne justifie en les citant. On commence néanmoins depuis peu, à revenir de l'abus où l'on étoit, de donner tant de force à l'autorité des choses jugées: on cite des jugemens pour & contre; on s'attache à faire voir que les especes ne peuvent jamais être entierement semblables, & j'ai oüi dire à un Juge très-habile, que *les Arrêts sont pour ceux qui les obtiennent.*

Au reste, l'attention des Juges se tourne toûjours plûtôt vers les circonstances, que vers le fond d'une affaire. Par exemple, dans le cas

de ma vache, ils voudront sçavoir, si elle est rouge ou noire, si elle a de longues cornes, dans quel champ elle a coûtume de paître, combien elle rend de lait par jour, & ainsi du reste. Après quoi, ils se mettent à consulter les anciens Arrêts : la cause est mise de tems en tems sur le Bureau : heureux, si elle est jugée au bout de dix ans.

Il faut observer encore que les Gens de Loi, ont une langue à part, un jargon qui leur est propre, une façon de s'exprimer, que les autres n'entendent point. C'est dans cette belle langue inconnuë que les Loix sont écrites; loix multipliées à l'infini & accompagnées d'exceptions innombrables. Vous voyez que dans ce labyrinthe le bon droit s'égare aisément, que le meilleur procès est très-difficile à gagner, & que si un Etranger, né à trois cens lieuës de mon Païs, s'avisoit de venir me disputer un heritage qui est dans

m

ma famille depuis trois cens ans; il faudroit peut-être trente ans, pour terminer ce differend, & vuider entierement cette difficile affaire.

C'est dommage, interrompit mon Maître, que des gens qui ont tant de genie & de talens, ne tournent pas leur esprit d'un autre côté, & n'en fassent pas un meilleur usage. Ne vaudroit-il pas mieux, ajoûta-t'il qu'ils s'occupâssent à donner aux autres des leçons de sagesse & de vertu, & qu'ils fissent part au Public de leurs lumieres: Car ces habiles gens possedent sans doute toutes les sciences. Point du tout, repliquai-je, ils ne sçavent que leur métier & rien autre chose: ce sont les plus grands ignorans du monde, sur toute autre matiere; ils sont ennemis de la belle litterature, & de toutes les sciences; & dans le commerce ordinaire de la vie, ils paroissent stupides, pesants, ennuïeux,

impolis. Je parle en general ; car il s'en trouve quelques-uns qui sont spirituels, agréables & galans,



CHAPITRE VI.

Du luxe, de l'intemperance, & des maladies qui regnent en Europe. Caractere de la Noblesse.

MOn Maître ne pouvoit comprendre comment toute cette race de Praticiens étoit si malfaisante & si redoutable. Quel motif, disoit-il, les porte à faire un tort si considerable à ceux qui ont besoin de leur secours; & que voulés-vous dire par cette *récompense* que l'on promet à un Procureur, quand on le charge d'une affaire? Je lui répondis, que c'étoit de l'argent. J'eus un peu de peine à lui faire entendre ce que ce mot signifioit: Je lui expliquai nos differentes especes de monnoye, & les métaux dont elle étoit composée: je lui en fis con-

noître l'utilité, & lui dis que lors qu'on en avoit beaucoup, on étoit heureux; qu'alors on se procuroit de beaux habits, de belles maisons, de belles terres, qu'on faisoit bonne chere, & qu'on avoit à son choix toutes les plus belles Femelles; que pour cette raison nous ne croyons avoir jamais assés d'argent, & que plus nous en avions plus nous en voulions avoir: que le riche oisif joüissoit du travail du pauvre, qui pour trouver de quoi sustenter sa miserable vie, suoit du matin jusqu'au soir, & n'avoit pas un moment de relâche. Eh quoi, interrompit son *Honneur*, toute la terre n'appartient-elle pas à tous les animaux, & n'ont-ils pas tous un droit égal aux fruits qu'elle produit pour leur nourriture? Pourquoi y a-t'il des *Yahous* privilegiés, qui recuëillent ces fruits, á l'exclusion de leurs semblables: & si quelques-uns y prétendent un droit plus particulier, ne

doit-ce pas être principalement ceux qui par leur travail ont contribué à rendre la terre fertile? Point du tout, lui répondis-je ; ceux qui font vivre tous les autres, par la culture de la terre, sont justement ceux qui meurent de faim.

Mais, me dit-il, qu'avez-vous entendu par ce mot de *bonne-chere*, lorsque vous m'avés dit, qu'avec de l'argent on faisoit bonne chere dans vôtre païs? Je me mis alors à lui exposer les mets les plus exquis, dont la table des riches est ordinairement couverte, & les manieres differentes dont on aprête les viandes : Je lui dis sur cela tout ce qui me vint à l'esprit, & lui appris que pour bien assaisonner ces viandes, & sur tout pour avoir de bonnes liqueurs à boire, nous équipions des Vaisseaux & entreprenions de longs & dangereux voyages sur la Mer ; en sorte qu'avant que de pouvoir donner une honnête collation à quelques Fe-

melles de qualité,il falloit avoir envoyé plusieurs Vaisseaux dans les quatre parties du monde.

Vôtre païs, repartit il, est donc bien miserable, puisqu'il ne fournit pas de quoi nourrir ses habitans? Vous n'y trouvez pas même de l'eau,& vous êtes obligé de traverser les Mers,pour chercher de quoi boire! Je lui repliquai,que l'Angleterre, ma Patrie, produisoit trois fois plus de nourriture que ses habitans n'en pouvoient consumer; & qu'à l'égard de la boisson,nous composions une excellente liqueur avec le suc de certains fruits, ou avec l'extrait de quelques grains; qu'en un mot,rien ne manquoit à nos besoins naturels: mais que pour nourrir nôtre luxe & nôtre intemperance, nous envoyons dans les païs étrangers ce qui croissoit chés nous & que nous en rapportions en échange de quoi devenir malades & vicieux: que cet amour du luxe,de

la bonne chere & du plaisir, étoit le principe de tous les mouvemens de nos *Yahous*; que pour y atteindre, il falloit s'enrichir; que c'étoit ce qui produisoit les filoux, les voleurs, les pipeurs, les parjures, les flâteurs, les suborneurs, les faussaires, les faux-témoins, les menteurs, les joüeurs, les imposteurs, les fanfarons, * les mauvais Auteurs, les empoisonneurs, les impudiques, les précieux ridicules, les Esprits-forts. Il me fallut définir tous ces termes.

J'ajoûtai, qne la peine que nous

* Il est un peu surprenant de trouver ici les *mauvais Auteurs* & les *Précieux ridicules*, en si mauvaise compagnie. Mais on n'a pû rendre autrement les mots de *Scribling* & de *Canting*. On voit que l'Auteur les a malignement confondus tous ensemble, & qu'il y a aussi joint exprès les *Free-thinking*, c'est-à-dire, les *esprits forts*, ou les *incredules*, dont il y a un grand nombre en Angleterre, ainsi qu'en France. Au reste il est aisé de concevoir que le desir de s'avancer dans le monde produit des esprits libertins, fait faire de mauvais Livres, & porte à écrire d'un stile précieux & affecté, afin de passer pour Bel esprit.

prenions d'aller chercher du vin dans les païs étrangers, n'étoit pas faute d'eau, ou d'autre liqueur bonne à boire; mais parce que le vin étoit une boisson qui nous rendoit gais; qui nous faisoit en quelque maniere sortir hors de nous-mêmes, qui chassoit de nôtre esprit toutes les idées sérieuses; qui remplissoit nôtre téte de mille imaginations folles; qui rappelloit le courage, bannissoit la crainte, & nous affranchissoit pour un tems de la tirannie de la Raison.

C'est, continuai-je, en fournissant aux riches toutes les choses dont ils ont besoin, que nôtre petit peuple s'entretient. Par exemple, lorsque je suis chés moi, & que je suis habillé, comme je dois l'être, je porte sur mon corps l'ouvrage de cent ouvriers. Un millier de mains ont contribué à bâtir & à meubler ma maison, & il en a fallu encore cinq ou six fois plus, pour habiller ma Femme.

J'étois sur le point de lui peindre certains *Yahous*, qui passent la vie auprès de ceux qui sont menacés de la perdre, c'est-à-dire, nos Medecins. J'avois dit à son *Honneur*, que la plûpart de mes compagnons de voyage étoient morts de maladies ; mais il n'avoit qu'une idée fort imparfaite de ce que je lui avois dit. Il s'imaginoit que nous mourions, comme tous les autres animaux, & que nous n'avions d'autre maladie, que de la foiblesse & de la pesanteur, un moment avant que de mourir; à moins que nous n'eussions été blessés par quelque accident. Je fus donc obligé de lui expliquer la nature & la cause de nos diverses maladies. Je lui dis, que nous mangions sans avoir faim, que nous bûvions sans avoir soif, que nous passions les nuits à avaler des liqueurs brûlantes, sans manger un seul morceau ; ce qui enflâmoit nos entrailles, ruïnoit nôtre estomac,

& répandoit dans tous nos membres une foibleſſe & une langueur mortelle : que pluſieurs Femelles parmi nous avoient un certain venin, dont elles faiſoient part à leurs Galans, que cette maladie funeſte, ainſi que pluſieurs autres, naiſſoit quelquefois avec nous, & nous étoit tranſmiſe avec le ſang : enfin, que je ne finirois point, ſi je voulois lui expoſer toutes les maladies auſquelles nous étions ſujets; qu'il y en avoit au moins cinq ou ſix cens, par rapport à chaque membre, & que chaque partie, ſoit interne, ſoit externe, en avoit une infinité qui lui étoient propres.

Pour guerir tous ces maux, ajoûtai-je, nous avons des *Yahous*, qui ſe conſacrent uniquement à l'étude du Corps humain, & qui prétendent, par des remedes efficaces extirper nos maladies, lutter contre la nature même, & prolonger nos vies. Comme j'étois du métier j'expli-

quai avec plaiſir à ſon *Honneur* la méthode de nos Medecins, & tous nos miſteres de Medecine. Il faut ſuppoſer d'abord, lui dis-je, que toutes nos maladies viennent de réplétion : d'où nos Medecins concluent ſenſément que l'évacuation eſt néceſſaire, ſoit par en haut, ſoit par en bas. Pour cela, ils font un choix d'herbes, de mineraux, de gomme, d'huile, d'écailles, de ſels, d'excremens, d'écorces d'arbre, de ſerpens, de crapaux, de grenoüilles, d'araignées, de poiſſons ; & de tout cela ils nous compoſent une liqueur d'une odeur & d'un goût abominable, qui ſoûleve le cœur, qui fait horreur, qui révolte tous les ſens. C'eſt cette liqueur que nos Medecins nous ordonnent de boire, pour l'évacuation ſuperieure, qu'on appelle vomiſſement. Tantôt ils tirent de leur magaſin d'autres drogues qu'ils nous font prendre, ſoit par l'orifice d'en-haut, ſoit par l'orifice d'en bas.

ſelon leur fantaiſie : c'eſt alors o
une medecine qui purge les entrail
les & cauſe d'effroïables tranchée
ou bien c'eſt un cliſtere qui lave &
relâche les inteſtins. La nature, di
ſent-ils fort ingenieuſement, nou
a donné l'orifice ſuperieur & viſibl
pour *ingerer*, & l'orifice inferieur &
ſecret, pour *égerer* : or la maladi
change la diſpoſition naturelle d
corps, il faut donc que le remed
agiſſe de même, & combatte la na
ture; & pour cela il eſt neceſſaire d
changer l'uſage des orifices, c'eſt
à-dire, d'avaler par celui d'en-bas
& d'évacuer par celui d'en-haut.
Nous avons d'autres maladies, qu
n'ont rien de réel, que leur idé
Ceux qui ſont attaqués de cette ſor
te de mal, s'appellent malades ima
ginaires. Il y a auſſi pour les guer
des remedes imaginaires, mais ſou
vent nos Medecins donnent ces re
medes pour les maladies réelles. E
général, les fortes maladies d'im

ination attaquent nos Femelles?
ais nous connoissons certains spe-
cifiques naturels pour les guerir
ans douleur.

Un jour mon Maître me fit un
compliment que je ne méritois pas.
Comme je lui parlois des gens de
qualité d'Angleterre, il me dit qu'il
croyoit que j'étois Gentilhomme,
parce que j'étois beaucoup plus
propre & bien mieux fait que tous
es *Yahous* de son païs, quoique je
eur fusse fort inférieur pour la force
& pour l'agilité: que cela venoit sans
doute de ma differente maniere de
vivre, & de ce que je n'avois pas
seulement la faculté de parler, mais
que j'avois encore quelques com-
mencemens de raison, qui pour-
roient se perfectionner dans la suite
par le commerce que j'aurois avec
lui.

Il me fit observer en même tems
que parmi les *Houyhnhnms* on remar-
quoit que les *Blancs* & les *Alezans*

bruns n'étoient pas si bien faits que les *Bays chatains*, les *Gris-pommelez*, & les *Noirs*, que ceux-là ne naissoient pas avec les mêmes talens & les mêmes dispositions que ceux-ci; que pour cela, ils restoient toute leur vie dans l'état de servitude qui leur convenoit, & qu'aucun d'eux ne songeoit à sortir de ce rang pour s'élever à celui de maître; ce qui paroîtroit dans le païs une chose énorme & monstrueuse. Il faut, disoit-il, rester dans l'état où la nature nous a fait éclorre; c'est l'offenser, c'est se révolter contre elle, que de vouloir sortir du rang dans lequel elle nous a donné l'être. Pour vous, ajoûta-t'il, vous êtes sans doute né ce que vous êtes; car vous tenés du Ciel vôtre noblesse, c'est-à-dire vôtre bon esprit & vôtre bon naturel.

Je rendis à son *Honneur* de très-humbles actions de graces de la bonne opinion qu'il avoit de moi;

mais je l'assûrai en même temps que ma naissance étoit très-basse, étant né seulement d'honnêtes parens, qui m'avoient donné une assés bonne êducation. Je lui dis que la Noblesse parmi nous n'avoit rien de commun avec l'idée qu'il en avoit conçûë ; que nos jeunes Gentils-hommes étoient nourris dès leur enfance dans l'oisiveté & dans le luxe ; que dès que l'âge le leur permettoit, ils s'épuisoient avec des Femelles débauchées & corrompuës, & contractoient des maladies odieuses ; que lors qu'ils avoient consumé tout leur bien, & qu'ils se voyoient entierement ruinés, ils se marioient: A qui ? à une Femelle de basse naissance, laide, mal-faite, mal-saine, mais riche : qu'un pareil couple ne manquoit point d'engendrer des enfans mal constitués, noüés, scrophuleux, difformes, ce qui continuoit quelquefois jusqu'à la troisiéme génération, à moins

que la judicieuse Femelle n'y remediât, en implorant le secours de quelque charitable ami. J'ajoûtai que parmi nous, un corps sec, maigre, décharné, foible, infirme, etoit devenu une marque presque infaillible de Noblesse; que même une complexion robuste, & un air de santé alloient si mal à un homme de qualité, qu'on en concluoit aussi tôt qu'il étoit le fils de quelque domestique de sa maison, à qui Madame sa mere avoit fait part de ses faveurs; sur tout s'il avoit l'esprit tant soit peu élevé, juste & bien fait, & s'il n'étoit ni bourru, ni effeminé, ni brutal, ni capricieux, ni débauché, ni ignorant. *

* Je ne crois pas qu'aucun Lecteur s'avise de prendre à la lettre cette mordante hyperbole. La Noblesse Angloise, selon M. de S. Evrémont, possede la fine fleur de la politesse, & on peut dire en général que les Seigneurs Anglois sont les plus honnêtes gens de l'Europe. Ils ont presque tous l'esprit orné, ils font beaucoup de cas des Gens de lettres, ils culti-

vent

vent les ſciences, & il y en a peu qui ne ſoient en état de compoſer des Livres. Il ne faut donc prendre cet endroit que comme une pure plaiſanterie, ainſi que la plûpart des autres traits ſatyriques répandus dans cet Ouvrage. Si quelque eſprit plus mal-fait étoit d'humeur de les appliquer ſérieuſement à la Nobleſſe Françoiſe ce ſeroit encore une bien plus grande injuſtice. Ce ſont les hommes de néant, qui ont fait fortune ou par leurs peres ou par eux mêmes, à qui ces traits peuvent convenir, & non pas aux perſonnes de qualité, qui en France comme ailleurs, ſont la portion de la République, la plus vertueuſe, la plus moderée, & la plus polie.



CHAPITRE VII.

Parallele des Yahous & des Hommes.

LE Lecteur sera peut-être scandalisé des portraits fideles, que je fis alors de l'espece Humaine, & de la sincérité avec laquelle j'en parlai devant un animal superbe, qui avoit déja une si mauvaise opinion de tous les *Yahous*. Mais j'avouë ingénuëment que le caractere des *Houyhnhnms*, & les excellentes qualités de ces vertueux Quadrupedes avoient fait une telle impression sur mon esprit, que je ne pouvois les comparer à nous autres Humains, sans mépriser tous mes semblables. Ce mépris me les fit regarder comme presque indignes de tout ménagement. D'ailleurs, mon Maître avoit l'esprit très-pénétrant, & re-

marquoit tous les jours dans ma personne des défauts énormes, dont je ne m'étois jamais aperçû, & que je regardois tout au plus, comme de fort legeres imperfections. Ses censures judicieuses m'inspirerent un esprit critique & misanthrope, & l'amour qu'il avoit pour la verité me fit détester le mensonge, & fuir le déguisement dans mes recits.

Mais j'avouërai encore ingenuëment un autre principe de ma sincerité. Lorsque j'eus passé une année parmi les *Houyhnhnms*, je conçûs pour eux tant d'amitié, de respect, d'estime & de vénération, que je résolus alors de ne jamais songer à retourner dans mon païs, mais de finir mes jours dans cette heureuse contrée, où le Ciel m'avoit conduit pour m'aprendre à cultiver la vertu. Heureux si ma résolution eut été efficace! Mais la Fortune qui m'a toûjours persecuté, n'a pas permis que je pûsse joüir de ce

bonheur. Quoiqu'il en soit, à present que je suis en Angleterre, je me sçais bon gré de n'avoir pas tout dit, & d'avoir caché aux *Houyhnhnms* les trois quarts de nos extravagances & de nos vices : je palliois même de tems en tems, autant qu'il m'étoit possible, les défauts de mes compatriotes. Lors même que je les révêlois, j'usois de restrictions mentales, & tâchois de dire le faux sans mentir. N'étois-je pas en cela tout-à-fait excusable ? Qui est-ce qui n'est pas un peu partial, quand il s'agit de sa chere patrie ?

J'ai rapporté jusqu'ici la substance de mes entretiens avec mon Maître, durant le tems que j'eus l'honneur d'être à son service ; mais pour éviter d'être long, j'ai passé sous silence plusieurs autres articles.

Un jour il m'envoya chercher de grand matin, & m'ordonnant de m'asseoir à quelque distance de lui (honneur qu'il ne m'avoit point

encore fait,) il me parla ainsi : J'ai repassé dans mon esprit tout ce que vous m'avés dit, soit à vôtre sujet, soit au sujet de vôtre païs. Je vois clairement que vous, & vos compatriotes avés une étincelle de raison, sans que je puisse deviner comment ce petit lot vous est échû. Mais je vois aussi que l'usage que vous en faites n'est que pour augmenter tous vos défauts naturels, & pour en acquerir d'autres, que la nature ne vous avoit point donnés. Il est certain que vous ressemblés aux *Yahous* de ce païs-ci, pour la figure exterieure, & qu'il ne vous manque, pour être parfaitement tel qu'eux, que de la force, de l'agilité, & des griffes plus longues. Mais du côté des mœurs la ressemblance est entiere. Ils se haïssent mortellement les uns les autres, & la raison que nous avons coûtume d'en donner, est qu'ils voyent mutuellement leur laideur & leur figure odieuse, sans

qu'aucun d'eux considere la sienne propre. Comme vous avés un petit grain de raison, & que vous avés compris que la vûë reciproque de la figure impertinente de vos corps étoit pareillement une chose insuportable, & qui vous rendroit odieux les uns aux autres, vous vous êtes avisés de la couvrir par prudence & par amour propre. Mais malgré cette precaution, vous ne vous haïssés pas moins, parce que d'autres sujets de division, qui régnent parmi nos *Yahous*, régnent aussi parmi vous. Si par exemple, nous jettons à cinq *Yahous* autant de viande, qu'il en suffiroit pour en rassasier cinquante, ces cinq animaux gourmands & voraces, au lieu de manger en paix ce qu'on leur donne en abondance, se jettent les uns sur les autres, se mordent, se déchirent, & chacun d'eux veut manger tout; en sorte que nous sommes obligés de les faire tous repaître à

part, & même de lier ceux qui ſont raſſaſiez, de peur qu'ils n'aillent ſe jetter ſur ceux qui ne le ſont pas encore. Si une vache dans le voiſinage meurt de vieilleſſe ou par accident, nos *Yahous* n'ont pas plûtôt appris cette agréable nouvelle, que les voila tous en campagne, troupeau contre troupeau, baſſe court contre baſſe-court; c'eſt à qui s'emparera de la Vache. On ſe bat, on s'égratigne, on ſe déchire, juſqu'à ce que la victoire penche d'un côté; & ſi on ne ſe maſſacre point, c'eſt qu'on n'a pas la Raiſon des *Yahous* d'Europe, pour inventer des machines meurtrieres, & des armes maſſacrantes.

Nous avons, en quelques endroits de ce païs, de certaines pierres luiſantes, de differentes couleurs, dont nos *Yahous* ſont fort amoureux. Lors qu'ils en trouvent, ils font leur poſſible pour les tirer de la terre où elles ſont ordinaire-

ment un peu enfoncées, ils les portent dans leurs loges, & en font un amas qu'ils cachent soigneusement, & sur lequel ils veillent sans cesse, comme sur un thresor, prenant bien garde que leurs camarades ne le découvrent. Nous n'avons encore pû connoître d'où leur vient cette inclination violente pour les pierres luisantes, ni à quoi elle peuvent leur être utiles. Mais je m'imagine à present que cette Avarice de vos *Yahous*, dont vous m'avés parlé, se trouve aussi dans les nôtres & que c'est ce qui les rend si passionnés pour les pierres luisantes. Je voulus une fois enlever à un de nos *Yahous* son cher thresor. L'animal voyant qu'on lui avoit ravi l'objet de sa passion, se mit à hurler de toute sa force; il entra en fureur, & puis tomba en foiblesse; il devint languissant; il ne mangea plus, ne dormit plus, ne travailla plus, jusqu'à ce que j'eusse donné ordre à un

de

de mes domestiques de reporter le tresor dans l'endroit d'où je l'avois tiré. Alors le *Yahou* commença à reprendre ses esprits & sa bonne humeur, & ne manqua pas de cacher ailleurs ses bijoux.

Lors qu'un *Yahou* à découvert dans un champ une le ces pierres, souvent un autre *Yahou* survient, qui la lui dispute. Tandis qu'ils se battent, un troisiéme accourt & emporte la pierre, & voilà le procés terminé. Selon ce que vous m'avés dit, ajoûta-t-il, vos procès ne se vuident pas si promptement dans vòtre païs, ni à si peu de frais. Ici les deux Plaideurs (si je puis les appeller ainsi) en sont quittes pour n'avoir ni l'un, ni l'autre la chose disputée, au lieu que chés vous, en plaidant, on perd souvent, & ce qu'on veut avoir, & ce qu'on a.

Il prend souvent à nos *Yahous* une fantaisie, dont nous ne pouvons concevoir la cause. Gras, bien

nourris, bien couchés, traités doucement par leurs Maîtres, pleins de santé & de force, ils tombent tout-à-coup dans un abatement, dans un dégoût, dans une mélancolie noire, qui les rend mornes & stupides. En cet état, ils fuïent leurs camarades, ils ne mangent point, ils ne sortent point, ils paroissent rêver dans le coin de leur loge, & s'abymer dans leurs pensées lugubres. Pour les guérir de cette maladie, nous n'avons trouvé qu'un remede; c'est de les réveiller par un traitement un peu dur, & de les employer à des travaux penibles. L'occupation que nous leur donnons alors, met en mouvement tous leurs esprits, & rappelle leur vivacité naturelle. Lorsque mon Maître me raconta ce fait avec ses circonstances, je ne pûs m'empêcher de songer à mon païs, où la même chose arrive souvent, & où l'on voit des hommes comblés de biens & d'honneurs,

pleins de santé & de vigueur, environnés de plaisirs ; & préservez de toute inquietude ; tomber tout-à-coup dans la tristesse & dans la langueur, devenir à charge à eux-mêmes, se consumer par des réflexions chimeriques, s'affliger, s'appesantir, & ne faire plus aucun usage de leur esprit livré aux vapeurs Hypocondriaques. Je suis persuadé que le remede qui convient à cette maladie, est celui qu'on donne aux *Yahous*, & qu'une vie laborieuse & pénible, est un régime excellent pour la tristesse & la mélancolie. C'est un remede que j'ai éprouvé moi-même & que je conseille au Lecteur de pratiquer, lorsqu'il se trouvera dans un pareil état. Au reste, pour prévenir le mal, je l'exhorte à n'être jamais oisif, & supposé qu'il n'ait malheureusement aucune occupation dans le monde, je le prie d'observer qu'il y a de la difference entre ne faire rien, & n'avoir rien à faire.

Nos *Yahous* (continua mon Maître) ont une passion violente pour une certaine racine qui rend beaucoup de jus. Ils la cherchent avec ardeur, & la succent avec un plaisir extrême, & sans se lasser. Alors on les voit tantôt se caresser, tantôt s'égratigner, tantôt hurler & faire des grimaces, tantôt jaser, danser, se jetter par terre, se rouler & s'endormir dans la bouë.

Les femelles des *Yahous* semblent redouter & fuir l'approche des mâles; elles ne souffrent point qu'ils les caressent ouvertement devant les autres; la moindre liberté en public les blesse, les révolte & les met en courroux. Mais lorsqu'une de ces chastes femelles voit passer dans un endroit écarté quelque *Yahou* jeune & bien fait aussi-tôt elle se cache derriere un arbre ou un buisson, de maniere pourtant que le jeune *Yahou* puisse l'appercevoir & l'aborder. Aussi-tôt elle s'enfuit

mais regardant souvent derriere elle, & conduit si bien ses pas, que le *Yahou* passionné qui la poursuit, l'atteint enfin dans un lieu favorable au mystere & à ses desirs. Là desormais elle attendra tous les jours son nouvel amant, qui ne manquera point de s'y rendre, à moins qu'une pareille auanture ne se presente à lui sur le chemin, & ne lui fasse oublier la premiere. Mais la femelle manque quelquefois elle même au rendez-vous: le changement plaît des deux côtez, & la diversité est autant du goût de l'un que de l'autre. Le plaisir d'une femelle est de voir des Mâles se terrasser, se mordre, s'égratigner, se déchirer pour l'amour d'elle: elle les excite au combat & devient le prix du vainqueur, à qui elle se donne pour l'égratiner dans la suite lui-même, ou pour en être égratignée; & c'est par-là que finissent toutes leurs amours. Ils aiment passionnément

leurs petits ; les mâles qui s'en etoyent les Peres, les chérissent, quoi qu'il leur soit impossible de s'assûrer qu'ils ayent eu part à leur naissance.

Je m'attendois que son *Hommeur* alloit en dire bien davantage au sujet des mœurs des *Yahous*, & qu'il ne lui échaperoit rien de tous nos vices. J'en rougissois d'avance pour l'honneur de mon espece, & je craignois qu'il n'allât décrire tous les genres d'impudicité qui regnent parmi les *Yahous* de son païs: ç'auroit été l'affreuse image de nos débauches à la mode, où la nature ne suffit pas à nos desirs effrenés, où cette nature se cherche sans se trouver, & où nous nous formons des plaisirs inconnus aux autres animaux : Vice odieux auquel les seuls *Yahous* ont du penchant, & que la Raison n'a pû étouffer dans ceux de nôtre Hemisphere.

CHAPITRE VIII.

Philosophie & Mœurs des Houyhnhnms.

JE priois quelquefois mon Maître de me laisser voir les troupeaux des *Yahous* du voisinage, afin d'examiner par moi-même leurs manieres & leurs inclinations. Persuadé de l'aversion que j'avois pour eux, il n'apprehenda point que leur vûë & leur commerce me corrompit; mais il voulut qu'un gros cheval Alezan-brulé, l'un de ses fideles domestiques, & qui étoit d'un fort bon naturel, m'accompagnât toûjours, de peur qu'il ne m'arrivât quelque accident.

Ces *Yahous* me regardoient comme un de leurs semblables, sur-tout ayant une fois vû mes manches re-

troussées, avec ma poitrine & mes bras découverts. Ils voulurent pour lors s'approcher de moi, & ils se mirent à me contrefaire en se dressant sur leurs pieds de derriere, en levant la tête, & en mettant une de leurs pattes sur le côté. La vûë de ma figure les faisoit éclater de rire. Ils me témoignerent néanmoins de l'aversion & de la haine, comme font toûjours les Singes sauvages à l'égard d'un Singe apprivoisé, qui porte un chapeau, un habit & des bas.

Il ne m'arriva avec eux qu'une avanture. Un jour qu'il faisoit fort chaud, & que je me baignois, une jeune *Yahousse* me vit, se jetta dans l'eau, s'approcha de moi, & se mit à me serrer de toute sa force. Je poussai de grands cris, & je crûs qu'avec ses griffes elle alloit me déchirer; mais malgré la fureur qui l'animoit & la rage peinte dans ses yeux, elle ne m'égratigna seulement pas. L'Alézan accoûrut &

la menaça, & aussi-tôt elle prit la fuite. Cette histoire ridicule ayant été racontée à la maison, réjoüit fort mon Maître & toute sa famille, mais elle me causa beaucoup de honte & de confusion. Je ne sçai si je dois remarquer que cette *Yahousse* avoit les cheveux noirs; & la peau bien moins brune que toutes celles que j'avois vûës.

Comme j'ai passé trois années entieres dans ce païs-là, le Lecteur attend de moi sans doute, qu'à l'exemple de tous les autres Voyageurs, je fasse un ample recit des Habitans de ce païs; c'est à-dire, des *Houyhnhnms*, & que j'expose en détail leurs usages, leurs mœurs, leurs maximes, leurs manieres. C'est aussi ce que je vais tâcher de faire, mais en peu de mots.

Comme les *Houyhnhnms*, qui sont les maîtres & les animaux dominans dans cette contrée, sont tous nez avec une grande inclination pour la

vertu, & n'ont pas même l'idée du mal par rapport à une creature *raisonnable*, leur principale maxime est de cultiver & de perfectionner leur raison, & de la prendre pour guide dans toutes leurs actions. Chez eux la Raison ne produit point de problêmes, comme parmi nous, & ne forme point d'argumens également vrai-semblables, pour & contre. Ils ne sçavent ce que c'est que de mettre tout en question, & de deffendre des sentimens absurdes, & des maximes malhonnêtes & pernicieuses, à la faveur de la *Probabilité*. Tout ce qu'ils disent porte la conviction dans l'esprit, parce qu'ils n'avancent rien d'obscur, rien de douteux, rien qui soit déguisé ou défiguré par les passions & par l'interêt. Je me souviens que j'eus beaucoup de peine à faire comprendre à mon Maître ce que j'entendois par le mot d'*opinion*, & comment il étoit

possible que nous disputassions quelquefois, & que nous fussions rarement du même avis. La Raison, disoit-il, n'est-elle pas immuable? La verité n'est-elle pas une? Devons-nous affirmer comme sûr ce qui est incertain? Devons-nous nier positivement ce que nous ne voyons pas clairement ne pouvoir être? Pourquoi agités-vous des questions, que l'évidence ne peut décider, & où quelque parti que vous preniés, vous serés toûjours livrés au doute & à l'incertitude? A quoi servent toutes ces conjectures philosophiques, tous ces vains raisonnemens sur des matieres incomprehensibles, toutes ces recherches steriles, & ces disputes éternelles? Quand on a de bons yeux, on ne se heurte point: avec une raison pure & clairvoyante, on ne doit point contester; & puisque vous le faites, il faut que vôtre Raison soit couverte de tenébres, ou que vous haïssiez la verité.

C'étoit une chose admirable que la bonne Philosophie de ce Cheval: Socrate ne raisonna jamais plus sensément. Si nous suivons ces maximes, il y auroit assûrément en Europe moins d'erreurs qu'il n'y en a. Mais alors que deviendroient nos Bibliotheques, que deviendroit la réputation de nos Sçavans, & le négoce de nos Libraires? La Republique des Lettres ne seroit plus que celle de la Raison, & il n'y auroit dans les Universités d'autres écoles que celle du Bon-sens.

Les *Houyhnhnms* s'aiment les uns les autres, s'aident, se soûtiennent, & se soulagent réciproquement. Ils ne se portent point envie: ils ne sont point jaloux du bonheur de leurs voisins. Ils n'attentent point sur la liberté, & sur la vie de leurs semblables; ils se croiroient mal heureux, si quelqu'un de leur espèce l'étoit, & ils disent à l'exemple d'un Ancien: *Nihil caballini à me alie-*

num puto. Ils ne médisent point les uns des autres ; la satire ne trouve chés eux ni principe ni objet : les superieurs n'accablent point les inferieurs du poids de leur rang & de leur autorité ; leur conduite sage, prudente & moderée ne produit jamais le murmure ; la dépendance est un lien, & non un joug, & la puissance toûjours soûmise aux loix de l'équité, est révérée sans être redoutable.

Leurs mariages sont bien mieux assortis que les nôtres. Les mâles choïsissent pour épouses des femelles de la même couleur qu'eux Un Gris-pommelé épousera toûjours une Gris-pommelée, & ainsi des autres. On ne voit donc ni changement, ni révolution, ni déchet dans les familles; les enfans sont tels que leurs peres & leurs meres: leurs armes & leurs titres de Noblesse consistent dans leur figure, dans leur taille, dans leur force, dans leur

couleur; qualités qui se perpetuent dans leur posterité : en sorte qu'on ne voit point un Cheval magnifique & superbe engendrer une Rosse, ni d'une Rosse naître un beau Cheval, comme cela arrive si souvent en Europe.

Parmi eux, on ne remarque point de mauvais ménage. L'Epouse est fidele à son mari, & le mari l'est également à son épouse.

L'un & l'autre vieillissent sans se refroidir, au moins du côté du cœur; le divorce & la séparation, quoi que permis, n'ont jamais été pratiqués chés eux ; les époux sont toûjours amans & les épouses toûjours Maîtresses ; ils ne sont point imperieux, elles ne sont point rebelles, & jamais elles ne s'avisent de refuser ce qu'ils sont en droit, & presque toûjours en état d'exiger.

Leur chasteté réciproque est le fruit de la Raison, & non de la crainte, des égards, ou du préjugé.

Ils sont chastes & fideles, parceque, pour la douceur de leur vie & pour le bon ordre, ils ont promis de l'être. C'est l'unique motif qui leur fait considerer la chasteté comme une vertu. Ils regardent d'ailleurs comme un vice condamné par la nature la négligence d'une propagation légitime de leur espece, & ils abhorrent tout ce qui y peut mettre obstacle, ou y apporter quelque retardement.

Ils élevent leurs enfans avec un soin infini. Tandis que la mere veille sur le corps & sur la santé, le pere veille sur l'esprit & sur la raison. Ils répriment en eux, autant qu'il est possible, les saillies & les ardeurs fougueuses de la jeunesse, & les marient de bonne heure, conformément aux conseils de la Raison, & aux desirs de la Nature. En attendant, ils ne souffrent aux jeunes mâles qu'une seule maîtresse, qui loge avec eux, & est mise au nombre des

domestiques de la maison, mais qui au moment du mariage est toûjours congédiée.

On donne aux femelles à peu près la même éducation qu'aux mâles, & je me souviens que mon Maître trouvoit déraisonable & ridicule nôtre usage à cet égard. Il disoit que la moitié de nôtre Espece n'avoit d'autre talent que celui de la multiplier.

Le mérite des mâles consiste principalement dans la force & dans la légereté, & celui des femelles dans la douceur & dans la souplesse. Si une femelle a les qualités d'un mâle, on lui cherche un époux qui ait les qualités d'une femelle; alors tout est compensé, & il arrive, comme quelquefois parmi nous, que la femme est le mari, & que le mari est la femme, En ce cas, les enfans qui naissent d'eux ne dégênerent point, mais rassemblent & perpetuent heureusement les proprietés des Auteurs de leur être.

CHA

CHAPITRE IX.

Parlement des Houyhnhnms. *Question importante agitée dans cette assemblée de toute la Nation ; détail, au sujet de quelques usages du Païs.*

PEndant mon séjour en ce païs des *Houyhnhnms*, environ trois mois avant mon départ, Il y eut une assemblée générale de la nation, une espece de Parlement, ou mon Maître se rendit, comme député de son canton. On y traita une affaire qui avoit déja été cent fois mise sur le bureau, & qui étoit la seule question, qui eut jamais partagé les esprits des *Houyhnhnms*. Mon Maître à son retour me rapporta tout ce qui s'étoit passé à ce sujet.

Il s'agissoit de décider, s'il falloit absolument exterminer la race des *Yahous*. Un des Membres soûtenoit l'affirmative, & appuïoit son avis de diverses preuves très-fortes & très-solides. Il prétendoit que le *Yahou* étoit l'animal le plus difforme, le plus méchant & le plus dangereux, que la nature eut jamais produit; qu'il étoit également malin & indocile, & qu'il ne songeoit qu'à nuire à tous les autres animaux. Il rappella une ancienne tradition répanduë dans le païs, selon laquelle on assûroit que les *Yahous* n'y avoient pas été de tout temps; mais que dans un certain siécle, il en avoit paru deux sur le haut d'une montagne, soit qu'ils eussent été formés d'un limon gras & glutineux, échauffé par les raïons du Soleil, soit qu'ils fussent sortis de la vase de quelque marécage, soit que l'écume de la Mer les eut fait éclorre: que ces deux *Yahous*

en avoient engendré plusieurs autres, & que leur espece s'étoit tellement multipliée, que tout le païs en étoit infecté : Que pour prévenir les inconveniens d'une pareille multiplication, les *Houyhnhnms*, avoient autrefois ordonné une chasse générale des *Yahous*, qu'on en avoit pris une grande quantité, & qu'après avoir détruit tous les vieux, on en avoit gardé les plus jeunes pour les apprivoiser, autant que cela seroit possible, à l'égard d'un animal aussi méchant, & qu'on les avoit destinés à tirer & à porter. Il ajoûta, que ce qu'il y avoit de plus certain dans cette tradition, étoit que les *Yahous* n'étoient point *Ynhniamshy*, (c'est-à-dire *aborigenes*) Il representa que les Habitans du pays, ayant eu l'imprudente fantaisie de se servir des *Yahous*, avoient mal-à-propos négligé l'usage des ânes, qui étoient de très-bons animaux, doux, paisibles, dociles,

soûmis, aisés à nourrir, infatigables, & qui n'avoient d'autre défaut, que d'avoir une voix un peu desagréable, mais qui l'étoit encore moins que celle de la plûpart des *Yahous*.

Plusieurs autres Senateurs ayant harangué diversement, & très-éloquemment sur le méme sujet, mon Maître se leva & proposa un expédient judicieux, dont je lui avois fait naître l'idée, D'abord il confirma la Tradition populaire par son suffrage, & appuïa ce qu'avoit dit sçavamment sur ce point d'histoire l'*Honorable Membre*, qui avoit parlé avant lui. Mais il ajoûta, qu'il croïoit que ces deux premiers *Yahous*, dont il s'agissoit, étoient venus de quelques païs d'outre-mer, & avoient été mis à terre & ensuite abandonnés par leurs camarades: qu'ils s'étoient d'abord retirés sur les montagnes & dans les forêts, que dans la suite des temps, leur

naturel s'étoit alteré, qu'ils étoient devenus Sauvages & farouches, & entierement differens de ceux de leur espece qui habitent des païs éloignés. Pour établir & appuïer solidement cette proposition, il dit qu'il avoit chés lui depuis quelque-temps un *Yahou* très-extraordinaire, dont tous les Membres de l'assemblée avoient sans doute oüi parler, & que plusieurs même avoient vû. Il raconta alors comment, il m'avoit trouvé d'abord, & comment mon corps étoit couvert d'une composition artificielle de poils & de peaux de bêtes: il dit que j'avois une langue qui m'étoit propre, & que pourtant j'avois parfaitement appris la leur: que je lui avois fait le recit de l'accident qui m'avoit conduit sur ce rivage; qu'il m'avoit vû dépoüillé & nud & avoit observé que j'étois un vrai & parfait *Yahou*, si ce n'est que j'avois la peau blanche, peu de poil, & des griffes fort cour-

tes. Ce *Yahou* étanger, ajoûta-t'il, m'a voulu persuader que dans son pays, & dans beaucoup d'autres qu'il a parcourus, les *Yahous* sont les seuls animaux maîtres, dominants & raisonnables, & que les *Houyhnhnms* y sont dans l'esclavage & dans la misere. Il a certainement toutes les qualités exterieures de nos *Yahous*, mais il faut avoüer qu'il est bien plus poli, & qu'il a même quelque teinture de raison. Il ne raisonne pas tout à-fait comme un *Houyhnhnms*, mais il a au moins des connoissances, & des lumieres fort superieures à celles de nos *Yahous*. Mais voici, Messieurs, ce qui va vous surprendre, & à quoi je vous supplie de faire attention : le croirez-vous? Il m'a assûré que dans son païs on rendoit Eunuques les *Houyhnhnms* dès leur plus tendre jeunesse; que cela les faisoit devenir doux & dociles, & que cette operation étoit aisée, & nullement dangereuse. Se-

ra-ce la premiere fois, Messieurs, que les Bêtes nous aurons donné quelque leçon, & que nous aurons suivi leur utile exemple? La fourmi ne nous apprend-elle pas à être industrieux & prévoyans, & l'hirondelle ne nous a-t'elle pas donné les premiers élemens de l'Architecture? Je conclus donc, qu'on peut fort bien introduire en ce païs-ci, par rapport aux jeunes *Yahous*, l'usage de la *castration*. L'avantage qui en résultera est, que ces *Yahous* ainsi mutilés seront plus doux, plus soûmis, plus traitables, & que par ce même moyen, nous en détruirons peu à peu la maudite engeance. J'opine en même tems, qu'on exhortera tous les *Houyhnhnms* à élever avec grand soin les Asnons qui sont en verité préférables aux *Yahous*, à tous égards, sur tout en ce qu'ils sont capables de travailler à l'âge de cinq ans, tandis que les *Yahous* ne sont capables de rien jusqu'à douze.

Voilà ce que mon Maître m'apprit des déliberations du Parlement. Mais il ne me dit pas un autre particularité qui me regardoit personnelement, & dont je ressentis bien tôt les funestes effets. C'est helas, la principale époque de ma vie infortunée. Mais avant que d'exposer cet article, il faut que je dise encore quelque chose du caractere & des usages des *Houyhnhnms*.

Les *Houyhnhnms* n'ont point de Livres: ils ne sçavent ni lire ni écrire, & par consequent toute leur science est la tradition. Comme ce peuple est paisible, uni, sage, vertueux, très-raisonnable, & qu'il n'a aucun commerce avec les Peuples étrangers, les grands évenemens sont très rares dans leur païs & tous les traits de leur Histoire, qui méritent d'être sçûs, peuvent aisément se conserver dans leur mémoire, sans la surcharger.

Ils n'ont ni maladies ni Medecins.

J'avouë que je ne puis décider, si le défaut des Medecins vient du défaut des maladies, ou si le défaut des maladies vient du défaut des Medecins. Ce n'est pas pourtant qu'ils n'ayent de tems en tems quelques indispositions, mais ils sçavent se guerir aisément eux-mêmes, par la connoissance parfaite qu'ils ont des plantes & des herbes medecinales, vû qu'ils étudient sans cesse la Botanique dans leurs promenades, & souvent même pendant leurs repas.

Leur Poësie est fort belle, & surtout très-harmonieuse. Elle ne consiste ni dans un badinage familier & bas, ni dans un langage affecté, ni dans un jargon précieux, ni dans des pointes épigrammatiques, ni dans des subtilités obscures, ni dans des antitheses pueriles, ni dans les *Agudezas* des Espagnols, ni dans les *Concetti* des Italiens, ni dans les figures outrées des Orientaux. L'a-

grément & la justesse des similitudes, la richesse & l'exactitude des descriptions, la liaison & la vivacité des Images, voilà l'essence & le caractére de leur Poësie. Mon Maître me recitoit quelquefois des morceaux admirables de leurs meilleurs Poëmes; c'étoit en vérité tantôt le stile d'Homére, tantôt celui de Virgile, tantôt celui de * *Milton*.

Lors qu'un *Houyhnhnms* meurt, cela n'afflige, ni ne réjoüit personne. Ses plus proches parens & ses meilleurs amis regardent son trépas d'un œil sec & très-indifferent. Le mourant lui-même ne témoigne pas le moindre regret de quitter le monde; il semble finir une visite & prendre congé d'une compagnie, avec laquelle il s'est entretenu longtems. Je me souviens que mon

* Poëte Anglois Auteur du *Paradise Lost*, c'est-à-dire, du *Paradis perdu*, Poëme fameux & très-estimé en Angleterre.

Maître ayant un jour invité un de ſes amis avec toute ſa famille, à ſe rendre chés lui pour une affaire imtante; on convint de part & d'autre du jour & de l'heure. Nous fûmes ſurpris de ne point voir arriver la compagnie au tems marqué. Enfin l'épouſe accompagnée de ſes deux enfans ſe rendit au logis, mais un peu tard, & dit en entrant qu'elle prioit qu'on l'excusât, parce que ſon mari venoit de mourir ce matin d'un accident imprévû. Elle ne ſe ſervit pourtant pas du terme de *mourir*, qui eſt une expreſſion mal-honnête, mais de celui de *Shnuvvnh*, qui ſignifie à la lettre, *aller retrouver ſa grand'mere*. Elle fut très-gaye pendant tout le tems qu'elle paſſa au logis, & mourut elle-même gayement au bout de trois mois, ayant eû une aſſés agreable agonie.

Les *Houyhnhnms* vivent la plûpart ſoixante-dix & ſoixante-quinze

ans, & quelques-uns quatre vingt. Quelques semaines avant que de mourir, ils pressentent ordinairement leur fin, & n'en sont point effrayez. Alors ils reçoivent les visites & les complimens de tous leurs amis qui viennent leur souhaiter un bon voyage. Dix jours avant le décès, le futur Mort, qui ne se trompe presque jamais dans son calcul, va rendre toutes les visites, qu'il a reçûës, porté dans une Litiere par ses *Yahous*; c'est alors qu'il prend congé dans les formes de tous ses amis, & qu'il leur dit un dernier adieu en cérémonie, comme s'il quittoit une contrée, pour aller passer le reste de sa vie dans une autre.

Je ne veux pas oublier d'observer ici, que les *Houyhnhnms* n'ont point de terme dans leur Langue pour exprimer ce qui est mauvais, & qu'ils se servent de métaphores tirées de la difformité & des mau-

vaiſes qualités des *Yahous*. Ainſi lorſqu'ils veulent exprimer l'étourderie d'un domeſtique, la faute d'un de leurs enfans, une pierre qui leur a bleſſé le pié, un mauvais tems, & autres choſes ſemblables, ils ne font que dire la choſe dont il s'agit, en y ajoûtant ſimplment l'épithete d'*Yahou*. Par exemple, pour exprimer ces choſes, ils diront *hhhm Yahou*, *Whnaholm Yahou*, *Ynlhmndvvihlma Yahou*, & pour ſignifier une maiſon mal bâtie, ils diront, *Ynholmhnmrohlnvv Yahou*.

Si quelqu'un deſire en ſçavoir davantage, au ſujet des mœurs & des uſages des *Houyhnhnms*, il prendra, s'il lui plaît, la peine d'attendre qu'un gros volume *in quarto*, que je prépare ſur cette matiere ſoit achevé. J'en publierai inceſſamment le *Proſpectus*, & les Souſcripteurs ne ſeront point fruſtrés de leur eſperance & de leurs Droits. En attendant, je prie le Public, de

ſe contenter de cet abregé, & de vouloir bien que j'acheve de lui conter le reſte de mes avantures.



CHAPITRE X.

Felicité de l'Auteur dans le païs des Houyhnhnms. *Les plaisirs qu'il goûte dans leur conversation: le genre de vie qu'il mene parmi eux. Il est banni du Pays par ordre du Parlement.*

J'Ai toûjours aimé l'ordre & l'économie, & dans quelque situation que je me sois trouvé, je me suis toûjours fait un arrangement industrieux pour ma maniere de vivre. Mon Maître m'avoit assigné une place pour mon logement, environ à six pas de la maison, & ce logement qui étoit une hutte conforme à l'usage du païs & assés semblable à celles des *Yahous*, n'avoit ni agrément ni commodité. J'allai chercher de la terre glaise, dont je

me fis quatre murs,& un plancher, & avec des joncs je formai une natte dont je couvris ma hutte. Je cueïllis du chanvre, qui croissoit naturellement dans les champs ; je le battis, j'en composai du fil, & de ce fil une espece de toile, que je remplis de plumes d'oiseaux, pour être couché mollement & à mon aise. Je me fis une table & une chaise avec mon coûteau, & avec le secours de l'Alezan. Lorsque mon habit fut entierement usé, je m'en donnai un neuf de peaux de lapins, ausquelles je joignis celles de certains animaux apellés *Nnuhnoh*, qui sont fort beaux & à peu-près de la même grandeur, & dont la peau est couverte d'un duvet très-fin. De cette peau je me fis aussi des bas très-propres. Je resémelai mes souliers avec de petites planches de bois que j'attachai à l'empeigne; & quand cette empeigne fut usée entierement, j'en fis une de peau d'*Yahou*. A l'égard

de ma nourriture, outre ce que j'ai dit ci-dessus, je ramassois quelquefois du miel dans les troncs des arbres, & je le mangeois avec mon pain d'avoine. Personne n'éprouva jamais mieux que moi, que la nature se contente de peu, & que la nécessité est la mere de l'invention.

Je joüissois d'une santé parfaite & d'une paix d'esprit inalterable. Je ne me voyois exposé ni à l'inconstance ou à la trahison des amis, ni aux pieges invisibles des ennemis cachés. Je n'étois point tenté d'aller faire honteusement ma cour à un grand Seigneur ou à sa Maîtresse, pour avoir l'honneur de sa protection & de sa bienveillance. Je n'étois point obligé de me précautionner contre la fraude & l'opression: il n'y avoit point là d'espion & de délateur gagé, ni de* *Lord-Mayor*

* Magistrat de Police, à Londres & à York: ce n'est que dans ces deux Villes, qu'il porte le titre de *Lord*.

crédule, politique, étourdi & mal-
faisant. Là je ne craignois point de
voir mon honneur flétri par des ac-
cusations absurdes & ma liberté
honteusement ravie par des com-
plots indignes, & par des ordres
su rpris. Il n'y avoit point en ce païs
là de Medecins pour m'empoison-
ner, de Procoureurs pour me ruiner
ni d'Auteurs pour m'ennuyer. Je
n'étois point environné de railleurs
de rieurs, de médisans, de censeurs
de calomniateurs, d'escrocs, de
filoux, de mauvais plaisans, de
joüeurs, d'impertinens nouvellis-
tes, d'esprits fort, d'hypocondria-
ques, de babillards, de disputeurs
de gens de parti, de séducteurs, de
faux-sçavans. Là point de Mar-
chands trompeurs, point de fa-
quin, point de précieux ridicules
point d'esprits fades, point de da-
moiseaux, point de petits-maitres
point de fats, point de traîneurs
d'épée, point d'ivrognes, point d

coquette, point de Pédans. Mes oreilles n'étoient point soüillées de discours licencieux & impies; mes yeux n'etoient point blessez par la vûë d'un maraud enrichi & élevé, & par celle d'un honnête homme abandonné à sa vertu, comme à sa mauvaise destinée.

J'avois l'honneur de m'entretenir souvent avec Messieurs les *Hoyuhnhnms* qui venoient au logis, & mon Maître avoit la bonté de souffrir que j'entrasse toûjours dans la salle pour profiter de leur conversation. La compagnie me faisoit quelquefois des questions, ausquelles j'avois l'honneur de répondre. J'accompagnois aussi mon Maître dans ses visites; mais je gardois toûjours le silence, à moins qu'on ne m'interrogeât. Je faisois le personnage d'Auditeur avec une satisfaction infinie; tout ce que j'entendois étoit utile & agréable, & toûjours exprimé en peu de mots, mais avec

grace ; la plus exacte bienséance etoit observée sans cérémonie. Chacun disoit & entendoit ce qui pouvoit luiplaire. On ne s'interrompoit point, on ne s'assommoit point de recits longs & ennuyeux, on ne disputoit point, on ne chicanoit point.

Ils avoient pour maxime, que dans une compagnie il est bon que le silence regne de tems en tems ; & je crois qu'ils avoient raison. Dans cet intervale & pendant cette espece de tréve, l'esprit se remplit d'idées nouvelles, & la conversation en devient ensuite plus animée & plus vive, Leurs entretiens rouloient d'ordinaire sur les avantages & les agrèmens de l'amitié. sur les devoirs de la justice, sur la bonté, sur l'ordre, sur les operations admirables de la nature. sur les anciennes traditions, sur les conditions & les bornes de la vertu, sur les regles invariables de la Raison : quel-

quefois sur les déliberations de la prochaine assemblée du Parlement, & souvent sur le merite de leurs Poëtes, & sur lés qualitez de la bonne Poësie.

Je puis dire sans vanité, que je fournissois quelquefois moi-même à la conversation ; c'est à-dire, que je donnois lieu à de fort beaux raisonnemens. Car mon Maître les entretenoit de tems en tems de mes avantures & de l'histoire de mon païs ; ce qui leur faisoit faire des réflexions fort peu avantageuses à la Race humaine, & que pour cette raison je ne rapporterai point. J'observerai seulement que mon Maître paroissoit mieux connoître la nature des *Yahous*, qui sont dans les autres parties du monde, que je ne la connoissois moi-même. Il découvroit la source de tous nos égaremens, il aprofondissoit la matiere de nos vices & de nos folies, & devinoit une infinité de choses dont je ne lui

avois jamais parlé. Cela ne doi point paroître incroyable ; il con noiſſoit à fond les *Yahous* de ſo païs, en ſorte qu'en leur ſuppoſan un certain petit degré de raiſon, i ſupputoit de quoi ils étoient capa bles avec ce ſurcroît, & ſon eſtima tion étoit toujours juſte.

J'avouërai ici ingenûment que le peu de lumiere & de Philoſophi que j'ai aujourd'hui, je l'ai puiſ dans les ſages leçons de ce che Maître, & dans les entretiens d tous ſes judicieux amis : entretien preférables aux doctes conference des Academies d'Agleterre, d France, d'Allemagne & d'Italie J'avois pour tous ces illuſtres per ſonnages une inclination mêlée d reſpect & de crainte ; & j'etois pé netré de reconnoiſſance pour l bonté qu'ils avoient de vouloir bie ne me point confondre avec leur *Yahous*, & de me croire peut-être moins imparfait que ceux de mo païs.

Lorſque je me rappellois le ſouvenir de ma famille, de mes amis, de mes compatriotes, & de toute la Race humaine en géneral, je me les repreſentois tous comme de vrais *Yahous*, pour la figure & pour le caractere, ſeulement un peu plus civiliſés, avec le don de la parole & un petit grain de Raiſon. Quand je conſiderois ma figure dans l'eau pure d'un clair ruiſſeau, je détournois le viſage ſur le champ, ne pouvant ſoûtenir la vûë d'un animal qui me paroiſſoit auſſi difforme qu'un *Yahou*. Mes yeux accoûtumez à la noble figure des *Houyhnhnms*, ne trouvoint de beauté animale que dans eux. A force de les regarder & de leur parler, j'avois pris un peu de leurs manieres, de leurs geſtes, de leur maintien, de leur démarche, & aujourd'hui que je ſuis en Angleterre, mes amis me diſent quelquefois que je trotte comme un cheval. Quand je parle & que

je ris, il ſemble que je hanniſſe. Je me voi tous les jours raillé ſur cela, ſans en reſſentir la moindre peine.

Dans cet état heureux, tandis que je goûtois les douceurs d'un parfait repos, que je me croyois tranquille pour tout le reſte de ma vie, & que ma ſituation étoit la plus agréable & la plus digne d'envie, un jour mon Maître m'envoya chercher de meilleur matin qu'à l'ordinaire. Quand je me fus rendu auprès de lui, je le trouvai très-ſérieux, ayant un air inquiet & embarraſſé, voulant me parler, & ne pouvant ouvrir la bouche. Après avoir gardé quelque tems un morne ſilence, il me tint ce diſcours: Je ne ſçai comment vous allés prendre, mon cher fils, ce que je vais vous dire; vous ſçaurés que dans la derniere aſſemblée du Parlement, à l'occaſion de l'affaire des *Yahous*, qui a été miſe ſur le Bureau, un Dé-

puté à representé à l'Assemblée, qu'il étoit indigne & honteux que j'eusse chés moi un *Yahou*, que je traitois comme un *Houyhnhnm*; qu'il m'avoit vû converser avec lui, & prendre plaisir à son entretien comme à celui d'un de mes semblables : que c'étoit un procedé contraire à la Raison & à la Nature, & qu'on n'avoit jamais oüi parler de chose pareille. Sur cela, l'Assemblée m'a *exhorté* à faire de deux choses l'une, ou à vous releguer parmi les autres *Yahous*, qu'on va mutiler au premier jour, ou à vous renvoyer dans le païs d'où vous êtes venu. La plûpart des Membres qui vous connoissent, & qui vous ont vû chés moi ou chés eux, ont rejetté l'alternative, & ont soûtenu qu'il seroit injuste & contraire à la bienséance de vous mettre au rang des *Yahous* de ce païs, vû que vous aves un commencement de Raison, & qu'il seroit même à craindre

alors, que vous ne leur en communiquassiés; ce qui les rendroit peut-être plus méchans encore : que d'ailleurs étant mêlé avec les *Yahous*, vous pourriés cabaler avec eux, les soûlever, les conduire tous dans une forêt ou sur le sommet d'une montagne, ensuite vous mettre à leur tête, & venir fondre sur tous les *Houyhnhnms*; pour les déchirer & les détruire. Cet avis a été suivi à la pluralité des voix, & j'ai été *exhorté* à vous renvoyer incessamment. Or on me presse aujourd'hui d'exécuter ce résultat, & je ne puis plus differer. Je vous conseille donc de vous mettre à la nage, ou bien de construire un petit bâtiment semblable à celui qui vous a apporté dans ces lieux, & dont vous m'avés fait la description, & de vous en retourner par mer, comme vous êtes venu. Tous les domestiques de cette maison, & ceux même de mes voisins vous aideront

dans cet ouvrage. S'il n'eut tenu qu'à moi, je vous aurois gardé toute vôtre vie à mon service, parce que vous avés d'assés bonnes inclinations, que vous vous êtes corrigé de plusieurs de vos défauts & de vos mauvaises habitudes, & que vous avés fait tout vôtre possible pour vous conformer, autant que vôtre malheureuse nature en est capable, à celle des *Houyhnhnms*.

(Je remarquerai en passant que les Decrets de l'assemblée générale de la nation des *Houyhnhnms*, s'expriment toûjours par le mot de *Hnhloayn*, qui signifie *exhortation*. Ils ne peuvent concevoir qu'on puisse forcer & contraindre une creature raisonnable, comme si elle étoit capable de désobéir à la Raison.)

Ce discours me frappa, comme un coup de foudre ; je tombai en un instant dans l'abattement, & dans le desespoir : ne pouvant résis-

ter à l'impreſſion de la douleur, je m'évanoüis aux piés de mon Maître, qui me crût mort. Quand j'eus un peu repris mes ſens, je lui dis d'une voix foible & d'un air affligé, que quoique je ne pûſſe blâmer l'*exhortation* de l'aſſemblée générale, ni la ſollicitation de tous ſes amis, qui le preſſoient de ſe défaire de moi, il me ſembloit neanmoins, ſelon mon foible jugement, qu'on auroit pû décerner contre moi une peine moins rigoureuſe; qu'il m'étoit impoſſible de me mettre à la nage; que je pourrois tout au plus nager une lieuë, & que cependant la terre la plus proche étoit peut-être éloignée de cent lieuës; qu'à l'égard de la conſtruction d'une barque, je ne trouverois jamais dans le païs ce qui étoit néceſſaire pour un pareil bâtiment: Que néanmoins je voulois obéir, malgré l'impoſſibilité de faire ce qu'il me conſeilloit, & que je me

regardois comme une creature condamnée à perir : Que la vûë de la mort ne m'effrayoit point, & que je l'attendois comme le moindre des maux dont j'etois ménacé: Que supposé que je pûsse traverser les Mers, & retourner dans mon païs, par quelque avanture extraordinaire & inesperée, j'aurois alors le malheur de retrouver les *Yahous*, d'être obligé de passer le reste de ma vie avec eux, & de retomber bien-tôt dans toutes mes mauvaises habitudes : Que je sçavois bien que les raisons qui avoient déterminé Messieurs les *Houyhnhnms* étoient trop solides, pour oser leur opposer celles d'un miserable *Yahou*, tel que moi ; qu'ainsi j'acceptois l'offre obligeante qu'il me faisoit du secours de ses domestiques pour m'aider à construire une barque : Que je le priois seulement de vouloir bien m'accorder un espace de tems, qui pût suffire à un ouvrage aussi diffi-

cile, qui étoit destiné à la conservation de ma vie infortunée : Que si je retournois jamais en Angleterre, je tâcherois de me rendre utile à mes Compatriotes, en leur traçant le portrait & les vertus des Illustres *Houyhnhnms*, & en les proposant pour exemple à tout le Genre-Humain.

Son *Honneur* me repliqua en peu de mots, & me dit qu'il m'accordoit deux mois, pour la construction de ma Barque ; & en même-tems ordonna à l'Alezan mon camarade, (car il m'est permis de lui donner ce titre en Angleterre,) de suivre mes instructions ; parce que j'avois dit à mon Maître, que lui seul me suffiroit, & que je sçavois qu'il avoit beaucoup d'affection pour moi.

La premiere chose que je fis, fut d'aller avec lui vers cet endroit de la côte où j'avois autrefois abordé. Je montai sur une hauteur, & jettant les yeux de tous côtés sur les

vastes espaces de la Mer, je crûs voir, vers le Nord-Est, une petite Isle. Avec mon Telescope je la vis clairement, & je supputai qu'elle pouvoit être éloignée de cinq lieuës. Pour le bon Alezan, il disoit d'abord que c'étoit un nuage. Comme il n'avoit jamais vû d'autre terre que celle où il étoit né, il n'avoit pas le coup d'œil, pour distinguer sur la Mer les objets éloignés, comme moi qui avois passé ma vie sur cet élement, Ce fut à cette Isle que je résolus alors de me rendre, lorsque ma barque seroit construite.

Je retournai au logis avec mon camerade, & après avoir un peu raisonné ensemble nous allâmes dans une forest, qui étoit peu éloignée, où moi avec mon coûteau, & lui avec un caillon tranchant, emmanché fort adroitement, coupâmes le bois nécessaire pour l'ouvrage. Afin de ne point ennuïer le Lecteur du détail de nôtre travail, il suffit de

dire qu'en six semaines de tems nous fîmes un espece de Canot, à la façon des Indiens, mais beaucoup plus large. que je couvris de peaux d'*Yahous* cousuës ensemble avec du fil de chanvre. Je me fis une voile de ces mêmes peaux, ayant choisi pour cela, celles des jeunes *Yahous*, parce que celles des vieux auroit été trop dure, & trop épaisse : je me fournis aussi de quatre rames ; je fis provision d'une quantité de chair cuite de lapins & d'oiseaux avec deux vaisseaux, l'un plein d'eau & l'autre de lait.

Je fis l'épréuve de mon Canot dans un grand étang, & y corrigeai tous les défauts que j'y pûs remarquer, bouchant toutes les voïes d'eau avec du suif d'*Yahous*, & tâchant de le metre en état de me porter avec ma petite cargaison. Je le mis alors sur une charette, & le fis conduire au rivage par des *Yahous*, sous la conduite de l'Alezan

&

& d'un autre domestique.

Lorsque tout fut prêt, & que le jour de mon départ fut arrivé, je pris congé de mon Maître, de Madame son épouse, & de toute la maison, ayant les yeux baignés de larmes, & le cœur percé de douleur. Son *Honneur*, soit par curiosité, soit par amitié, voulut me voir dans mon Canot, & s'avança vers le rivage avec plusieurs de ses amis du voisinage. Je fus obligé d'attendre plus d'une heure à cause de la Marée; alors observant que le vent étoit bon pour aller à l'Isle, je pris le dernier congé de mon Maître. Je me prosternai à ses piés, pour les lui baiser, & il me fit l'honneur de lever son pié droit de devant jusqu'à ma bouche. Si je raporte cette circonstance ce n'est point par vanité; j'imite tous les Voyageurs qui ne manquent point de faire mention des honneurs extraordinaires qu'ils

ont reçûs. Je fis une profonde révérence à toute la Compagnie, & me jettant dans mon Canot je m'éloignai du rivage.

CHAPITRE XI.

L'Auteur est percé d'une fléche que lui décoche un Sauvage. Il est pris par des Portugais qui le conduisent à Lisbonne, d'où il passe en Angleterre.

JE commençai ce malheureux voyage le 15. de Février, l'an 1714. à neuf heures du matin. Quoi que j'eusse le vent favorable, je ne me servis d'abord que de mes rames. Mais considerant que je serois bien tôt las, & que le vent pouvoit changer, je me risquai de mettre à la voile, & de cette maniere avec le secours de la Marée, je cinglai environ l'espace d'une heure & demie. Mon Maître, avec tous les *Houyhnhnms* de sa compagnie, resterent sur le rivage, jusqu'à ce qu'ils m'eussent perdu de vûë, & j'enten-

dis plusieurs fois mon cher ami l'Alezan, crier *Hnuy illa nyha majah Yahou*, c'est-à-dire, *prend bien garde à toi, gentil Yahou*.

Mon dessein étoit de découvrir, si je pouvois, quelque petite Isle deserte & inhabitée, où je trouvasse seulement ma nourriture, & de quoi me vêtir. Je me figurois, dans un pareil séjour, une situation mille fois plus heureuse que celle d'un Premier Ministre. J'avois une horreur extrême de retourner en Europe, & d'y être obligé de vivre dans la societé & sous l'Empire des *Yahous*. Dans cette heureuse solitude que je cherchois, j'esperois passer doucement le reste de mes jours, enveloppé dans ma Philosophie, joüissant de mes pensées, n'ayant d'autre objet que le souverain Bien, ni d'autres plaisirs que le témoignage de ma conscience, sans être exposé à la contagion des vices énormes, que les *Houyhnhnms* m'avoient

fait appercevoir dans ma déteſtable Eſpece.

Le Lecteur peut ſe ſouvenir que je lui ai dit, que l'équipage de mon Vaiſſeau s'étoit révolté contre moi, & m'avoit empriſonné dans ma chambre, que je réſtai en cet état pendant pluſieurs ſemaines, ſans ſçavoir où l'on conduiſoit mon Vaiſſeau ; & qu'enfin l'on me mit à terre, ſans me dire où j'étois. Je crus néanmoins alors que nous étions à dix degrés au Sud du *Cap de bonne Eſperance*, & environ à quarante cinq degrés de latitude meridionale. Je l'inferai de quelques diſcours généraux que j'avois entendus dans le Vaiſſeau, au ſujet du deſſein qu'on avoit d'aller à *Madagaſcar*. Quoi que ce ne fut là qu'une conjecture, je ne laiſſai pas de prendre le parti de cingler à l'Eſt; eſperant moüiller au Sud - Oüeſt de la côte de la *nouvelle Hollande*, & de là me rendre, à l'Oüeſt, dans quel-

qu'une des petites Isles qui sont aux environs. Le vent étoit directement à l'Oüest ; & sur les six heures du soir, je supputai que j'avois fait environ dix-huit lieuës vers l'Est.

Ayant alors nouvellement découvert une très-petite Isle éloignée tout au plus d'une lieuë & demie, j'y abordai en peu de tems. Ce n'étoit qu'un vrai rocher ; avec une petite Baye que les tempêtes y avoient formée. J'amarrai mon canot en cet endroit, & ayant grimpé sur un des côtés du rocher, je découvris, vers l'Est, une terre qui s'étendoit du Sud au Nord. Je passai la nuit dans mon canot, & le lendemain m'étant mis à ramer de grand matin & de grand courage, j'arrivai en sept heures à un endroit de la *nouvelle Hollande*, qui est au Sud-Oüest, Cela me confirma dans une opinion que j'avois depuis long-tems ; sçavoir, que les Mappemondes & les Cartes placent ce

païs, au moins trois degrés plus à l'Est, qu'il n'est réellement. Je crois avoir il y a déja plusieurs années communiqué ma pensée à mon illustre ami Monsieur *Herman Moll*, & lui avoir expliqué mes raisons ; mais il a mieux aimé suivre la foule des Auteurs.

Je n'apperçûs point d'habitans à l'endroit où j'avois pris terre, & comme je n'avois point d'armes, je ne voulus pas m'avancer dans le païs. Je ramassai quelques coquillages sur le rivage, que je n'osai faire cuire, de peur que le feu ne me fit découvrir par les habitans de la contrée. Pendant les trois jours que je me tins caché en cet endroit, je ne vécus que d'huitres & de moules, afin de ménager mes petites provisions. Je trouvai heureusement un petit ruisseau dont l'eau étoit excellente.

Le quatriéme jour, m'étant risqué d'avancer un peu dans les ter-

res, je découvris vingt ou trente habitans du païs sur une hauteur, qui n'étoit pas à plus de cinq cens pas de moi. Ils étoient tous nuds, hommes, femmes & enfans, & se chauffoient autour d'un grand feu. Un d'eux m'apperçût & me fit remarquer aux autres. Alors cinq de la troupe se détachérent & se mirent en marche de mon côté. Aussitôt je me mis à fuïr vers le rivage, je me jettai dans mon canot, & je ramai de toute ma force. Les Sauvages me suivirent le long du rivage, & comme je n'étois pas fort avancé dans la Mer, ils me décochérent une fléche qui m'atteignit au genou gauche & m'y fît une large blessûre, dont je porte encore aujourd'hui la marque. Je craignis que le dard ne fut empoisonné; ainsi ayant ramé fortement & m'étant mis hors de la portée du trait, je tâchai de bien succer ma playe, & ensuite je bandai mon genou comme je pûs.

J'étois extremement embarrassé: je n'osois retourner à l'endroit où j'avois été attaqué, & comme j'étois obligé d'aller du côté du Nord, il me falloit toûjours ramer, parce que j'avois le vent de Nord-Oüest. Dans le tems que je jettois les yeux de tous côtés pour faire quelque découverte, j'apperçûs, au Nord-Est, une voile qui à chaque instant croissoit à mes yeux. Je balançai un peu de tems, si je devois m'avancer vers elle ou non. A la fin, l'horreur que j'avois conçûë pour toute la race des *Yahous* me fit prendre le parti de virer de bord, & de ramer vers le Sud, pour me rendre à cette même Baye d'où j'étois parti le matin, aimant mieux m'exposer à toute sorte de dangers que de vivre avec des *Yahous*. J'approchai mon canot le plus près qu'il me fut possible du rivage, & pour moi je me cachai à quelques pas de là, derriere une petite Roche, qui étoit

près de ce ruisseau dont j'ai parlé.

Le Vaisseau s'avança environ à une demi-lieuë de la Baye, & envoya sa Chalouppe avec des *tonneaux* pout y faire aiguade. Cet endroit étoit connu & pratiqué *souvent* par les Voyageurs à cause du Ruisseau. Les Mariniers en prenant terre, virent d'abord mon canot, & s'étant mis aussi-tôt à le visiter, ils connurent sans peine que *celui* à qui il appartenoit n'étoit pas loin. Quatre d'entre eux, bien armez, cherchérent de tous côtés aux environs, & enfin me trouverent couché la face contre terre derriere la roche. Ils furent d'abord surpris de ma figure, de mon habit de peaux de lapins, de mes souliers de bois, & de mes bas fourrés. Ils jugérent que je n'étois pas du païs, où tous les habitans étoient nuds. Un d'eux m'ordonna de me lever, & me demanda en langage Portugais, qui j'étois. Je lui fis une profonde révé-

rence & lui dis dans cette même langue, que j'entendois parfaitement, que j'étois un pauvre *Yahou* banni du païs des *Houyhnhnms*, & que je le conjurois de me laisser aller. Ils furent surpris de m'entendre parler leur langue, & jugerent par la couleur de mon visage que j'étois un Européen; mais ils ne sçavoient ce que je voulois dire par les mots de *Yahou* & de *Houyhnhnms*; & ils ne pûrent en même-tems s'empêcher de rire de mon accent, qui ressembloit au hannissement d'un cheval.

Je ressentois à leur aspect des mouvemens de crainte & de haine, & je me mettois déja en devoir de leur tourner le dos, & de me rendre dans mon Canot; lors qu'ils mirent la main sur moi, & m'obligerent de leur dire, de quel païs j'étois, d'où je venois, avec plusieurs autres questions pareilles. Je leur répondis, que j'étois né en Angle-

terre, d'où j'étois parti il y avoit environ cinq ans, & qu'alors la paix régnoit entre leur païs & le mien. Qu'ainsi j'esperois qu'ils voudroient bien ne me point traiter en ennemi, puisque je ne leur voulois aucun mal, & que j'étois un pauvre *Yahou*, qui cherchoit quelque Isle deserte, où je pusse passer dans la solitude le reste de ma vie infortunée.

Lors qu'ils me parlérent d'abord, je fus saisi d'étonnement, & je crus voir un prodige. Cela me paroissoit aussi extraordinaire, que si j'entendois aujourd'hui un chien ou une vache parler en Angleterre. Ils me répondirent avec toute l'humanité & toute la politesse possible, que je ne m'affligeasse point, & qu'ils étoient sûrs que leur Capitaine voudroit bien me prendre sur son Bord, & me mener gratis à Lisbonne, d'où je pourrois passer en Angleterre: que deux d'entr'eux iroient dans un

moment trouver le Capitaine, pour l'informer de ce qu'ils avoient vû, & recevoir ses ordres : mais qu'en même tems, à moins que je ne leur donnasse ma parole de ne point m'enfuïr, ils alloient me lier. Je leur dis qu'ils feroient de moi tout ce qu'ils jugeroient à propos.

Ils avoient bien envie de sçavoir mon histoire & mes avantures, mais je leur donnai peu de satisfaction, & tous conclurent que mes malheurs m'avoient troublé l'esprit. Au bout de denx heures, la chaloupe, qui étoit allée porter de l'eau douce au Vaisseau, revint avec ordre de m'amener incessamment à bord. Je me jettai à genoux, pour prier qu'on me laissât aller, & qu'on voulut bien ne point me ravir ma liberté : mais ce fut en vain : je fus lié & mis dans la chaloupe, & dans cet ètat conduit à bord & dans la chambre du Capitaine.

Il s'appelloit *Pedro de Mendez*, &

toit un homme trés-genereux & :ès poli. Il me pria d'abord de lui lire qui j'étois, & ensuite me de- nanda ce que je voulois boire & nanger. Il m'assûra que je serois raité comme lui-même, & me dit nfin des choses si obligeantes, que 'étois tout étonné de trouver tant le bonté dans un *Yahou.* J'avois léanmoins un air sombre, morne x fâché, & je ne répondis autre hose à toutes ses honnêtétés, *s*inon jue j'avois à manger dans mon Ca- 1ot. Mais il ordonna qu'on me ser- 'it un poulet, & qu'on me fit boire l'un vin excellent, & ensuite il me fit lonner un bon lit dans une cham- re fort commode. Lorsque j'y eus té conduit, je ne voulus point me leshabiller, & je me jettai sur le lit lans l'état où j'étois. Au bout d'une lemie heure, tandis que tout l'équi- age étoit à dîner, je m'échapai de na chambre, dans le dessein de me etter dans la Mer, & de me sauver

à la nage; afin de n'être point obligé de vivre avec ces *Yahous*. Mais je fus prévenu par un des Mariniers, & le Capitaine ayant été informé de ma tentative ordonna de m'enfermer dans ma chambre.

Après le dîner, *D. Pedro* vint me trouver & voulut ſçavoir quel motif m'avoit porté à former l'entrepriſe d'un homme deſeſperé. Il m'aſſûra en même-tems qu'il n'avoit envie que de me faire plaiſir, & me parla d'une maniere ſi touchante & ſi perſuaſive, que je commençai à le regarder comme un animal un peu raiſonnable. Je lui raçontai en peu de mots l'hiſtoire de mon voyage, la révolte de mon équipage dans un Vaiſſeau dont j'étois Capitaine, & la réſolution qu'ils avoient priſe de me laiſſer ſur un rivage inconnu: je lui appris que j'avois paſſé trois ans parmi les *Houyhnhnms*, qui étoient des Chevaux parlans & des animaux raiſonnans

& raisonnables. Le Capitaine prit tout cela pour des visions & des mensonges, ce qui me choqua extrêmement Je lui dis que j'avois oublié à mentir, depuis que j'avois quitté les *Yahous* d'Europe ; que chés les *Houyhnhnms* on ne mentoit point, non pas même les enfans & les valets : qu'au surplus il croiroit ce qu'il lui plairoit, mais que j'étois prêt à répondre à toutes les difficultés qu'il pourroit m'opposer, & que je me flâtois de lui pouvoir faire connoître la verité.

Le Capitaine, homme sensé, après m'avoir fait plusieurs autres questions, pour voir si je ne me couperois pas dans mes discours, & avoir vû que tout ce que je disois étoit juste, & que toutes les parties de mon histoire se rapportoient les unes aux autres, commença à avoir un peu meilleure opinion de ma sincerité ; d'autant plus qu'il m'avoüa qu'il s'étoit autrefois rencon-

tré

tré avec un Matelot Hollandois, lequel lui avoit dit qu'il avoit pris terre avec cinq autres de ses camarades à une certaine Isle ou Continent, au Sud de la *Nouvelle Hollande*, où ils avoient moüillé pour faire aiguade ; qu'ils avoient apperçû un cheval chassant devant lui un troupeau d'animaux parfaitement ressemblans à ceux que je lui avois décrits, & ausquels je donnois le nom de *Yahous*. avec plusieurs autres particularités, que le Capitaine me dit qu'il avoit oubliées, & dont il s'étoit mis alors peu en peine de charger sa memoire, les regardans comme des mensonges.

Il m'ajoûta, que puisque je faisois profession d'un si grand attachement à la Verité, il vouloit que je lui donnasse ma parole d'honneur de rester avec lui pendant tout le voyage, sans songer à attenter sur ma vie ; qu'autrement il m'enfermeroit jusqu'à ce qu'il fut arrivé

à Lisbonne. Je lui promis ce qu'il exigeoit de moi ; mais je lui protestai en même tems que je souffrirois plûtôt les traitemens les *plus* facheux, que de consentir jamais à retourner parmi les *Yahous* de mon païs.

Il ne se passa rien de remarquable pendant nôtre voyage. Pour témoigner au Capitaine combien j'étois sensible à ses honnêtetez, je m'entretenois quelquefois avec lui, par reconnoissance, lorsqu'il me prioit instamment de lui parler ; & je tâchois alors de lui cacher ma misanthropie, & mon aversion pour tout le Genre humain. Il m'échappoit néanmoins de tems en tems quelques traits mordans & satyriques, qu'il prenoit en galant homme, ou ausquels il ne faisoit pas semblant de prendre garde. Mais je passois la plus grande partie du jour seul & isolé dans ma chambre, & je ne voulois parler á aucun de l'équipage.

Tel étoit l'état de mon cerveau, que mon commerce avec les *Houyhnhnms* avoit rempli d'idées sublimes & Philosophiques. J'étois dominé par une Misanthropie insurmontable ; semblable à ces sombres Esprits, à ces farouches Solitaires, à ces Censeurs méditatifs, qui sans avoir frequenté les *Houyhnhnms*, se piquent de connoître à fond le caractere des hommes, & d'avoir un souverain mépris pour l'Humanité.

Le Capitaine me pressa plusieurs fois de mettre bas mes peaux de lapins & m'offrit de me prêter de quoi m'habiller de pié en cap ; mais je le remerciai de ses offres, ayant horreur de mettre sur mon corps ce qui avoit été à l'usage d'un *Yahou*. Je lui permis seulement de me prêter deux chemises blanches, qui ayant été bien lavées, pouvoient ne me point soüiller. Je les mettois tour à tour de deux jours l'un, & j'a-

vois soin de les laver moi même.

Nous arrivâmes à Lisbonne le 5. de Novembre 1715. Le Capitaine me força alors de prendre ses *habits*, pour empêcher la canaille de nous huer dans les ruës. Il me conduisit à sa maison, & voulut que je demeurasse chez lui pendant mon séjour en cette Ville. Je le priai instamment de me loger au quatriéme étage dans un endroit écarté, où je n'eusse commerce avec qui que ce fut. Je lui demandai aussi la grace de ne dire à personne ce que je lui avois raconté de mon séjour parmi les *Houyhnhnms*, parce que si mon histoire étoit sçûë, je serois bientôt accablé des visites d'une infinité de Curieux, & ce qu'il y a de pis, je serois peut-être brûlé par l'Inquisition.

Le Capitaine, qui n'étoit point marié, n'avoit que trois domestiques, dont l'un qui m'apportoit à manger dans ma chambre, avoit de

si bonnes manieres à mon égard, & me paroissoit avoir tant de bon sens pour un *Yahou*, que sa compagnie ne me déplût point : il gagna sur moi de me faire mettre de tems en tems la tête à une lucarne pour prendre l'air ; ensuite il me persuada de descendre à l'étage d'au-dessous, & de coucher dans une chambre, dont la fenêtre donnoit sur la ruë. Il me fit regarder par cette fenêtre ; mais au commencement je retirois ma tête aussi-tôt que je l'avois avancée : le peuple me blessoit la vûë. Je m'y accoûtumai pourtant peu à peu Huit jours après il me fit descendre à un étage encore plus bas : enfin il triompha si bien de ma misanthrópie, qu'il m'engagea à venir m'asseoir à la porte, pour regarder les passans, & ensuite à l'accompagner quelquefois dans les ruës.

D. Pedro à qui j'avois expliqué l'état de ma famille & de mes affaires, me dit un jour que j'étois obli-

gé en honneur & en conscience de retourner en mon païs, & de vivre dans ma maison avec ma femme & mes enfans. Il m'avertit en même tems qu'il y avoit dans le Port un Vaisseau prêt à faire voile pour l'Angleterre, & m'assûra qu'il me fourniroit tout ce qui me seroit nécessaire pour mon voyage. Je lui opposai plusieurs raisons, qui me détournoient de vouloir jamais aller demeurer dans mon païs, & qui m'avoient fait prendre la résolution de chercher quelque Isle déserte, pour y finir mes jours. Il me repliqua que cette Isle, que je voulois chercher, étoit une chimere, & que je trouverois des hommes par tout: qu'au contraire, lorsque je serois chez moi, j'y serois le maître, & pourrois y être aussi solitaire, qu'il me plairoit.

Je me rendis à la fin, ne pouvant mieux faire; j'étois d'ailleurs devenu un peu moins sauvage. Je quittai Lisbonne le 24. de Novem-

bre, & m'embarquai dans un vaisseau marchand. *D. Pedro* m'accompagna jusqu'au Port, & eut l'honnêteté de me prêter la valeur de vingt livres sterlings. Durant ce voyage, je n'eus aucun commerce avec le Capitaine, ni avec aucun des Passagers, & je prétextai une maladie, pour pouvoir toûjours rester dans ma chambre. Le 5. de Décembre 1715. nous jettâmes l'ancre aux *Dunes* environ sur les neuf heures du matin, & à trois heures après midi, j'arrivai à *Rotherhith* en bonne santé, & me rendis au logis.

Ma femme & toute ma famille, en me revoyant, me témoignerent leur surprise & leur joye : comme ils m'avoient crû mort, ils s'abandonnerent à des transports que je ne puis exprimer. Je les embrassai tous assés froidement, à cause de l'idée d'*Yahou*, qui n'étoit pas encore sortie de mon esprit ; & pour cette raison je ne voulus point d'a

bord coucher avec ma femme.

Le premier argent que j'eus, je l'employai à acheter deux jeunes Chevaux, pour lesquels je fis bâtir une fort belle écurie, & ausquels je donnai un Palfrenier du premier mérite, que je fis mon favori & mon confident. L'odeur de l'écurie me charmoit, & j'y passois tous les jours quatre heures à parler à mes chers Chevaux, qui me rappelloient le souvenir des vertueux *Houyhnhnms*.

Dans le temps que j'écris cette Relation, il y a cinq ans que je suis de retour de mon dernier voyage, & que je vis retiré chés moi. La premiere année je souffris avec peine la vûë de ma femme & de mes enfans, & ne pûs presque gagner sur moi de manger avec eux. Mes idées changérent dans la suite, & aujourd'hui je suis un homme ordinaire, quoi que toûjours un peu Misanthrope.

CHAPITRE XII.

Invective de l'Auteur contre les Voyageurs, qui mentent dans leurs Relations. Il justifie la sienne. Ce qu'il pense de la Conquête qu'on voudroit faire des Païs qu'il a découvert.

JE vous ai donné, mon cher Lecteur, une histoire complette des mes Voyages pendant l'espace de seize ans & sept mois; & dans cette Relation, j'ai moins cherché à être élegant & fleuri, qu'à être vrai & sincére. Peut-être que vous prenés pour des Contes, & des fables tout ce que je vous ai raconté, & que vous n'y trouvés pas la moindre vrai-semblance; mais je ne me suis point appliqué à chercher des tours séduisans pour farder mes recits, & vous les rendre croïables. Si vous ne me croïez pas, prenez vous en-

à vous-même de vôtre incrédulité. Pour moi qui n'ai aucun genie pour la Fiction, & qui ai une imagination très froide, j'ai rapporté *les* faits avec une simplicitè, qui devroit vous guérir de vos doutes.

Il nous est aisé à nous autres Voyageurs, qui allons dans des païs où presque personne ne va, de faire des descriptions surprenantes de quadrupedes, de serpens, d'oiseaux & de poisons extraordinaires & rares. Mais à quoi cela sert-il? Le principal but d'un Voyageur, qui publie la Relation de ses Voyages, ne doit-ce pas être de rendre les hommes de son païs meilleurs & plus sages, & de leur proposer des exemples étrangers, soit en bien, soit en mal, pour les exciter à pratiquer la vertu & à fuïr le vice? C'est ce que je me suis proposé dans cet Ouvrage, & je crois qu'on doit m'en sçavoir bon gré.

Je voudrois de tout mon cœur,

qu'il fut ordonné par une Loi, qu'avant qu'aucun Voyageur publiât la Relation de ses Voyages, il jureroit & feroit serment, en presence du *Lord Grand-Chancelier*, que tout ce qu'il va faire imprimer, est exactement vrai, ou du moins qu'il le croit tel. Le Monde ne seroit peut-être pas trompé, comme il l'est tous les jours. Je donne d'avance mon suffrage pour cette loi, & je consens que mon Ouvrage ne soit imprimé, qu'après qu'elle aura été dressée.

J'ai parcouru dans ma jeunesse un grand nombre de Relations, avec un plaisir infini. Mais depuis que j'ai presque fait le tour du monde, & que j'ai vû les choses de mes yeux & par moi-même: je n'ai plus de goût pour cette sorte de Lecture: j'aime mieux lire des Romans. Je souhaite que mon Lecteur pense comme moi.

Mes amis ayant jugé, que la Relation que j'ai écrite de mes voya-

ges, avoit un certain air de verité qui plairoit au Public, je me ſuis livré à leurs conſeils, & j'ai conſenti à l'Impreſſion. Helas ! j'ai eu bien des malheurs dans ma vie, mais je n'ai jamais eu celui d'être enclin au Menſonge.

—— * *Nec ſi miſerum Fortuna Sinonem*
Finxit, vanum etiam mendacemque improba finget.

Je ſçai qu'il n'y a pas beaucoup d'honneur à publier des voyages ; que cela ne demande ni ſcience, ni genie, & qu'il ſuffit d'avoir une bonne memoire, ou d'avoir tenu un Journal exact : je ſçai auſſi que les faiſeurs de Relations reſſemblent aux faiſeurs de Dictionnaires, & ſont au bout d'un certain tems éclipſés & comme anéantis, par une foule d'écrivains poſterieurs,

* *Virgil. Æneid. l. 2.*

qui repetent tout ce qu'ils ont dit, & y ajoûtent des choses nouvelles. Il m'arrivera peut-être la même chose: des Voyageurs iront dans les païs où j'ai été, encheriront sur mes descriptions, feront tomber mon Livre; & peut-être oublier que j'aye jamais écrit. Je regarderois cela comme une vraïe mortification, si j'écrivois pour la gloire; mais comme j'écris pour l'utilité du public, je m'en soucie peu, & suis préparé à tout évenement.

Je voudrois bien qu'on s'avisât de censurer mon Ouvrage. En verité que peut-on dire à un Voyageur qui décrit des païs, où nôtre Commerce n'est aucunement interessé, & où il n'y a aucun rapport à nos Manufactures? J'ai écrit sans passion, sans esprit de parti & sans vouloir blesser personne. J'ai écrit pour une fin trés-noble, qui est l'instruction générale du Genre humain. J'ai écrit sans aucune vûë d'interêt

ou de vanité : en ſorte que les Obſervateurs, les Examinateurs, les Critiques, les Flatteurs, les Chicaneurs, les Timides, les Politiques, les Petits-genies, les Patelins, les eſprits les plus difficiles, & les plus injuſtes n'auront rien à me dire, & ne trouveront point occaſion d'exercer leur odieux talent.

J'avouë qu'on m'a fait entendre, que j'aurois dû d'abord en arrivant, comme bon Sujet & bon *Anglois*, preſenter au Secretaire d'Etat un Memoire inſtructif touchant mes découvertes, vû que toutes les terres qu'un Sujet découvre, appartiennent de droit à la Couronne. Mais en verité je doute que la conquête des païs dont il s'agit, ſoit auſſi aiſée que celle que Ferdinand Cortez fit autrefois d'une contrée de l'Amerique. Premierement à l'égard du païs de *Lilliput*, il eſt clair que la conquête n'en vaut pas la peine, & que nous n'en retirerions

pas de quoi nous rembourſer des frais d'une Flotte & d'une Armée. Je demande s'il y auroit de la prudence à aller attaquer les *Brobdingnagiens* ; il feroit beau voir une armée Angloiſe faire une deſcente en ce païs-là. Seroit-elle fort contente, ſi on l'envoyoit dans une contrée, où l'on a toûjours une Iſle aërienne ſur la tête, toute prête à écraſer les Rebelles, & à plus forte raiſon les Ennemis du dehors qui voudroient s'emparer de cet Empire? Il eſt vrai que le Païs des *Houyhnhnms* paroît une conquête aſſés aiſée. Ces Peuples ignorent le métier de la guerre, ils ne ſçavent ce que c'eſt qu'armes blanches & armes à feu. Cependant ſi j'étois Miniſtre d'Etat, je ne ſerois point d'humeur de faire une pareille entrepriſe. Leur haute prudence & leur parfaite unanimité ſont des armes terribles. Imaginez-vous d'ailleurs, cent mille *Houyhnhnms* en fureur, ſe jettant ſur une

armée Européenne. Quel carnage ne feroient-ils pas avec leurs dents; & combien de têtes & d'estomachs ne briseroient-ils pas avec leurs formidables pieds de derriere ? Certes il n'y a point de *Houyhnhnms* auquel on ne puisse appliquer ce qu'Horace a dit de l'Empereur Auguste,

—— *Recalcitrat undique tutus.*

Mais loin de songer à conquerir leur païs, je voudrois plûtôt qu'on les engageât à nous envoyer quelques-uns de leur nation pour civiliser la nôtre ; c'est-à-dire, pour la rendre vertueuse & plus raisonnable.

Une autre raison m'empêche d'opiner pour la conquête de ce Païs, &de croire qu'il soit à propos d'augmenter les Domaines de Sa Majesté Britanique de mes admirables découvertes. C'est qu'à dire le vrai, la maniere dont on prend possession d'un nouveau Païs découvert, me cause quelques legers scrupules.

Par exemple, * une troupe de Pyrates est poussée par la tempête, je ne sçai où. Un Mousse du haut du Perroquet, découvre terre : les voilà aussi-tôt à cingler de ce côté-là. Ils abordent, ils descendent sur le rivage ; ils voyent un Peuple désarmé qui les reçoit bien. Aussi tôt ils donnent un nouveau nom à cette terre & en prennent possession au nom de leur Chef. Ils élevent un Monument qui atteste à la posterité cette belle action. Ensuite ils se mettent à tuer deux ou trois douzaines des ces pauvres Indiens, & ont la bonté d'en épargner une douzaine qu'ils renvoyent à leurs huttes. Voilà proprement l'acte de possession qui commence à fonder le *Droit divin*. On envoye bien-tôt aprés d'autres Vaisseaux en ce même païs, pour exterminer le plus grand nom-

* Allusion à la conquête du *Mexique* par les Espagnols, qui exercerent des cruautez inoüies à l'égard des Naturels du Païs.

bre des Naturels: on met les Chefs à la torture pour les contraindre à livrer leurs tresors : on exerce par conscience tous les actes les *plus* barbares & les plus inhumains ; on teint la terre du sang de ses infortunés Habitans. Enfin cette execrable troupe de Bourreaux, employée à cette pieuse expedition, est une *Colonie* envoyée dans un païs barbare & idolâtre, pour le civiliser & le convertir.

J'avouë que ce que je dis ici ne regarde point la Nation Angloise, qui dans la fondation des Colonies a toûjours fait éclater sa sagesse & sa justice, & qui peut sur cet article servir aujourd'hui d'exemple à toute l'Europe. On sçait quel est nôtre zele pour faire connoître la Region Chrétienne dans les païs nouvellement découverts & heureusement envahis; que pour y faire pratiquer les Loix du Christianisme, nous avons soin d'y envoyer des

Pasteurs très-pieux & très-édifians; des hommes de bonnes mœurs & de bon exemple, des femmes & des filles irreprochables & d'une vertu très-bien-éprouvée ; de braves Officiers, des Juges integres, & sur tout des Gouverneurs d'une probité reconnuë, qui font consister leur bonheur dans celui des Habitans du païs, qui n'y exercent aucune tyrannie, qui n'ont ni avarice, ni ambition, ni cupidité, mais seulement beaucoup de zele pour la gloire & les interêts du Roy leur Maître.

Au reste, quel interêt aurions-nous à vouloir nous emparer des Païs dont j'ai fait la description ? Quel avantage retirerions-nous de la peine d'enchaîner & de tuer les Naturels ? Il n'y a dans ce païs-là, ni Mines d'or & d'argent, ni sucre, ni tabac. Ils ne meritent donc pas de devenir l'objet de nôtre ardeur martiale, & de nôtre zele religieux, ni que nous leur fassions l'honneur de les conquerir.

Si néanmoins la Cour en Juge autrement, je déclare que quand on m'interrogera juridiquement, je suis prêt d'attester qu'avant moi *nul* Européen n'avoit mis le pié dans ces mêmes contrées; je prens à témoins les Naturels, dont la déposition *doit* faire foi. Il est vrai qu'on peut chicanner, par rapport à ces deux *Yahous* dont j'ai parlé, & qui selon la tradition des *Houyhnhnms*, parurent autrefois sur une montagne & sont depuis devenus la tige de tous les *Yahous* de ce Païs-là. Mais il n'est pas difficile de prouver que ces deux anciens *Yahous* étoient natifs d'Angleterre: certains traits de leurs descendans, certaines inclinations, certaines manieres le font préjuger. Au surplus je laisse aux Docteurs en matiere de Colonies, à discuter cet article, & à examiner s'il ne fonde pas un titre clair & incontestable, pour le droit de la Grande-Bretagne.

Après avoir ainsi satisfait à la seule objection qu'on me peut faire au sujet de mes Voyages, je prens enfin congé de l'honnête Lecteur, qui m'a fait l'honneur de vouloir bien voïager avec moi dans ce Livre, & je retourne à mon petit jardin de *Redriff*, pour m'y livrer à mes speculations philosophiques.

FIN.





